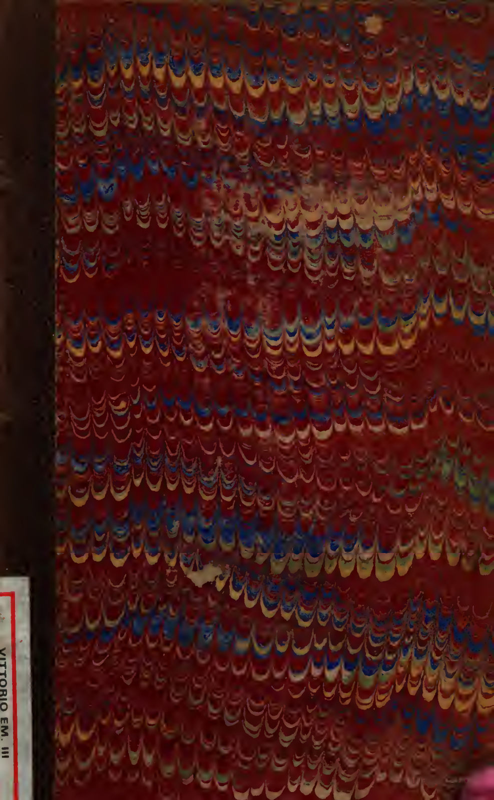

VITTORIO EM. III

NINON DE LENCLOS

ET

LES PRÉCIEUSES DE LA PLACE ROYALE

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

NINON DE LENCLOS.

Tiré du Musée du Louvre.





NINON DE LENCLOS

ET

LES PRÉCIEUSES DE LA PLACE ROYALE

PAR

M. CAPEFIGUE



PARIS
AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

1864

Il est un vieux quartier de Paris que nous aimons à visiter comme on salue d'un doux respect, une aïeule bien pimpante, bien attifée avec l'esprit de Mme de Sévigné, le charme de la marquise de Créquy; ce quartier, c'est le Marais. Le marteau iconoclaste n'a point encore ravagé ses rues calmes et silencieuses: la place Royale est restée telle qu'on la voit dans les gravures du dix-septième siècle; les rues des Tournelles, de la Cerisaie, du parc Royal, de la Perle, du Petit-Musc, Saint-Paul, Lesdiguières ne se sont pas transformées : on y trouve à chaque pas les beaux hôtels de magistrats qui rappellent les noms de d'Ormesson, de Mesme, Saint-Fargeau, Lecogneux, construits avec ce

luxe des bâtiments de l'époque du financier Zamet et du surintendant Fouquet.

Rien de plus spirituel, de plus charmant que la société du Marais sous Louis XIII : elle réunissait alors Marion de Lorme, Ninon de Lenclos, Deshoulières, Sévigné, Scudéry, la Fayette, Scarron, Bussy-Rabutin, Saint-Évremont, la Sablière, la Rochefoucauld, noms aimés qui se raniment autour de nous, au milieu de ces salons conservés comme des reliques avec les meubles et les tapisseries florentines : sur ces fauteuils il semble voir assises encore ces jeunes femmes aux têtes toutes bouclées, les *précieuses*, ainsi qu'on les nommait, galantes et adorées, par les gentilshommes et les mousquetaires, discourant sur la *carte du Tendre* ou tressant la poétique couronne de Julie.

On peut railler ces sentiments exaltés; mais ils ont créé l'empire de la femme! La galanterie est un vêtement d'or et de soie jeté sur l'amour nu de l'antiquité; les précieuses du Marais laissaient à Cupidon (je parle leur langage) « son carquois et ses flèches; ce Dieu malin restait agenouillé et craintif » cette galanterie née avec l'esprit du moyen âge se reflétait

sur les paroles, les œuvres et les actions des *précieuses.*

La société de Louis XIII a été mal étudiée, mal jugée ; ce règne semble absorbé, étouffé entre deux grandes images, Henri IV et Louis XIV ; puis apparaît la barrette rouge du cardinal de Richelieu qui donne à son époque un aspect sévère et politique. Mais à côté de cette cour si triste, si hautement marquée par le sentiment du devoir et de l'inflexibilité, est une génération de mousquetaires, de chevau-légers, filles d'honneur de la reine qui vit dans l'enchantement des carrousels, ou du bel esprit; et cette société l'auteur veut la reproduire dans ses caractères les plus intimes ; s'il a choisi plus spécialement *Ninon de Lenclos*, c'est que cette belle dame du Marais est la plus connue, la plus populaire et que la chronique l'a acceptée. L'habitude de l'auteur a toujours été de prendre un ou deux noms et sous un simple titre, d'étudier un temps tout entier. Or Ninon de Lenclos a vécu depuis le règne de Louis XIII jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. C'est la femme qui compta le plus d'années et le plus d'amis.

Ce livre donc se rattache à l'histoire si attrayante de la Fronde, à la place Royale, au Marais, à la Bastille, à la porte Saint-Antoine jusqu'au Pont-Neuf, tout carillonnant de la Samaritaine, quartiers aimés des frondeurs, de la grande Mademoiselle, des Condés, du coadjuteur, de Beaufort, du parlement, des pamphlétaires ardents dont le chef burlesque fut le poëte Scarron. Quand la Fronde fut finie, la queue des malcontents se réfugia au Marais, et demeura fidèle à ses souvenirs : dans ces salons bleus ou jaunes de la place Royale restaient encore bien des langues médisantes qui n'acceptaient qu'avec répugnance le pouvoir absolu et les splendeurs du règne de Louis XIV. Ninon gardait bien des confidences de la petite et galante Mme d'Aubigné, devenue depuis la toute-puissante Mme de Maintenon ; Mme de Sévigné témoignait ses douleurs sur la catastrophe de Fouquet ; la Fontaine écrivait sa fable hardie des *Grenouilles qui demandent un roi* à l'hôtel de Mme de la Sablière, et la dédiait à la duchesse de Bouillon ; Bussy-Rabutin révélait les amours secrets de Louis XIV, et l'inquiet la Rochefoucauld écrivait ses maussades

Maximes, sorte de protestation contre la société nouvelle.

Il est une école qui, très-orgueilleuse de la civilisation du dix-neuvième siècle, s'est donné pour mission d'abaisser la société du passé, société assurément bien attrayante, puisque toutes les œuvres qui plaisent dans les livres, sur la scène, lui empruntent ses formes, ses couleurs, ses costumes et ses souvenirs. Nous craignons bien que les générations futures ne trouvent pas le même attrait à peindre et à reproduire notre époque d'égalité, de confusion et de multitude, fière de ses progrès dans le panthéisme : quand l'individu s'efface pour faire place aux masses, il n'y a plus de pittoresque; tous les événements ont la même physionomie : les épisodes disparaissent.

Pour reconstruire cette charmante société des *précieuses* de la place Royale, l'auteur a consulté surtout la délicieuse collection des émaux de Petitot, suite de portraits si fidèlement reproduits. Ce qui distingue cette œuvre, c'est que l'artiste n'a rien retracé de vulgaire; prenez par exemple Mlle d'Aubigné (Mme Scarron, depuis Mme de Maintenon), on reconnaît bien cette

jeune fille souriante et réfléchie, la protégée de Ninon de Lenclos, la belle amante du chevalier de Méré, celle que le surintendant Fouquet avait tant aimée, et dont il avait le portrait dans le château de Veaux à côté de Mlle de la Vallière. Ninon n'est plus grosse, joufflue, tirbouchonnée de papillotes (anachronisme, car cette coiffure appartient à la seconde époque de Mme de Sévigné), mais une fine et bien belle créature, à l'œil vif et païen, au front élevé, à la bouche entr'ouverte qui respire une spirituelle volupté. Dans la galerie des émaux de Petitot circule un grand air de la place Royale et de la Fronde galante.

A côté de cette magnifique collection, combien est plat et vulgaire l'écrivain ordurier qu'on appelle Tallemant des Réaux; richard libertin, né d'une famille de traitants, exploitateur d'impôts, il s'est frotté à quelques livrées du château de Saint-Germain, et c'est à l'aide de ces récits de valets de garde-robe qu'il écrit ses historiettes; il déshabille, par le côté malpropre, la cour de Louis XIII, ses gentilshommes, ses mousquetaires, les filles d'honneur de la reine; grand poltron de paroles, tant que Richelieu a vécu et

gouverné, après sa mort il ose gratter de ses ongles malsains ce colosse de bronze ; il en fait presque un céladon coureur de ruelles. Il est impossible aussi de lire l'*historiette* sur Louis XIII sans prendre en profond dégoût l'écrivain qui raconte sans pudeur des anecdotes dignes de l'Arétin.

C'est pourtant Tallemant des Réaux qu'une certaine école a pris comme point de départ pour écrire l'histoire sérieuse de ce temps. Il est un point curieux et triste à observer : nous avons passé à travers les époques de réaction au milieu des pamphlets; les honnêtes gens les connaissent, les détestent, et comment se fait-il que pour l'histoire du passé nous acceptions ces récits sans nous arrêter même aux circonstances, aux passions qui les ont dictés? L'école des libres penseurs se donne pour mission de détruire nos dernières illusions.

L'auteur persiste à suivre la méthode toute opposée; quand il écrit un livre sur le passé, sa préoccupation est de vivre avec la société qu'il veut décrire; c'est assurément moins philosophique, mais c'est plus amusant : il ne met pas d'autre importance à des œuvres qui passeront;

il ne se sent aucun goût pour régénérer le genre humain : société, gouvernement, femmes, filles et marmots. Tant d'autres se donnent cette mission avec une modestie charmante et un pédantisme adorable !

Paris, 20 mars 1864.



I

LE MARAIS

LA PLACE ROYALE ET LA RUE SAINT-ANTOINE

(1614-1630.)

I

LE MARAIS,

LA PLACE ROYALE ET LA RUE SAINT-ANTOINE.

(1624-1630.)

Toutes les scènes de la société galante de Louis XIII s'entrelacent et se dénouent dans le beau quartier, qui alors s'étendait du vieux palais des Tournelles avec ses jardins en espaliers, treillis de vignes, bosquets de cerisiers[1], jusques au delà de la Bastille Saint-Antoine. Lorsque l'antique demeure de Charles VII eut été démolie et son parc morcelé, Marie de Médicis, toute remplie de ses souvenirs de Florence, fit dessiner des rues, des places publiques qu'elle orna de larges bâtiments, de fontaines jaillis-

1. D'où sont venus les noms des rues *Beautreillis*, *de la Cerisaie*, etc., autour de la place Royale.

santes; la Seine serpentait comme l'Arno à Pise. La reine concéda tous les terrains de l'île Saint-Louis à un architecte, bourgeois de Paris, du nom de Marie, à la charge d'y construire des maisons et des quais avec un pont de pierre pour unir l'île au Marais[1].

Henri IV, grand ordonnateur de bâtiments, avait achevé l'Arsenal, où demeurait l'avide et maussade Sully, que souvent il visitait; derrière l'Arsenal était le bel hôtel du trésorier Zamet, merveille florentine et vénitienne : d'élégantes constructions contenaient de somptueux appartements ornés de meubles en bois des îles, ébène, ivoire, épaisses tentures de cuir, et surtout ces sofas d'Orient si doux pour la sieste tant aimée par Marie de Médicis. Les jardins de Zamet étaient presque publics; sous l'épais massif de tilleuls coulaient de murmurants ruisseaux à travers des tapis de verdure; ils entouraient de belles volières, serres de fleurs odorantes, où gazouillaient mille rares oiseaux[2] venus d'Orient et d'Amérique, qu'on disait la terre des prodiges.

1. La concession est dans le *Recueil des ordonnances du Louvre*, d'où est venu le nom de *Pont-Marie.*

2. L'hôtel Zamet était tout près du couvent des Célestins, non loin de l'Arsenal.

Dans ce beau quartier Saint-Antoine, Henri IV avait ordonné la construction d'une place régulièrement carrée; les hôtels tout autour, sur galeries de pierre, étaient bâtis en moellons rouges artistement bariolés. A l'origine, Henri IV avait destiné la nouvelle place à un riche bazar de marchandises, à l'imitation de la place Saint-Marc de Venise : boutiques de glaces, miroirs, drap d'or et d'argent, points de Flandres, riches orfévreries, les verroteries du Lido; avec des maisons de baigneurs, lieu de repos à l'orientale. La mode bientôt s'était éprise de la place Royale : les hauts gentilshommes, les beautés les plus célèbres y avaient pris demeure. Quand le mauvais temps ne forçait pas la foule à s'abriter sous les galeries, elle serpentait dans de jolies allées d'ormes taillés avec soin, et des plates-bandes de buis dessinées en chiffres amoureux, à la manière des villas de la campagne de Rome et de Florence.

De braves gentilshommes, hardis cavaliers, couverts de leur large chapeau de feutre à plumes rouges et flottantes, portaient une casaque courte sur une blanche fraise, laissant voir la braye ou culotte qui s'effaçait dans de larges bottes en peau de daim, ouvertes en entonnoir, éperonnées d'acier. Ce costume grandissait la

taille, à ce point que chaque cavalier paraissait haut de six pieds; le manteau noir ou gris le drapait merveilleusement à la façon espagnole. Louis XIII, tout jeune homme, avait donné l'exemple de couper la barbe huguenote portée sous Henri IV, pour ne plus laisser sous la lèvre inférieure et au menton qu'une petite barbiche ou barbichon, qui allongeait d'une façon élégante l'ovale de la figure (on l'appelait royale parce que Louis XIII l'avait mise à la mode). Mais ce qui rendait incomparable l'aspect de ces braves rodomonts, c'était la façon de porter la rapière, la main sur la garde à côté de la hanche, la pointe en l'air, de manière à relever le manteau comme une menace continuelle de croisement d'épée en duel et rencontre à deux pas sur le pré de la Bastille[1].

Ces fiers cavaliers, à la désinvolture si hardie, se mêlaient aux groupes charmants de jeunes femmes si remarquées dans leurs coquets atours: la ravissante princesse de Condé, pour qui le vieux fou Henri IV avait fait tant d'extravagances[2], portait sur son beau front de petites

1. Callot reproduit ainsi les cavaliers du règne de Louis XIII. Comparez avec la collection des gravures. (Bibliothèque impériale, 1615-1620.)

2. On peut en lire le récit dans un livre fort rare, sous ce

frisures en boucles disséminées, et au-dessus des rouleaux de cheveux entrelacés de rubans; à son cou brillait un long collier de grosses perles mates; sa robe montante était semée de pierreries de formes ovales, carrées, rubis, diamants; Mme la Princesse conservait les coques et les bouffantes de Marguerite de Valois, parure parfaitement adaptée à son air mutin et enfant. La princesse de Conti entourait l'ovale si parfait de sa physionomie d'un fouillis de cheveux retenus par un réseau d'or; à ses oreilles scintillaient des boucles longues en brillants, et à son cou un collier de perles où pendait la colombe du Saint-Esprit en émeraude; sa robe était simple, toute serrée de taille avec des torsades et des fermoirs en rubis[1].

Les belles promeneuses de la place Royale demeuraient dans les nouveaux hôtels, sous les arcades ou dans le voisinage aux rues des Tournelles, des Beaux-Treillis, de la Cerisaie, des Lions-Saint-Paul jusqu'au Temple et surtout dans la large rue Saint-Antoine qui prenait à l'église Saint-Gervais, antique paroisse des cor-

titre : l'*Enlèvement innocent ou la retraite clandestine de Monseigneur le Prince.* 1600-1610.

1. M. de Monmerqué a publié ces portraits dans sa dernière édition de Tallemant des Réaux. La collection des émaux de Petitot en contient un certain nombre.

porations : fourbisseurs d'armes, tréfileurs d'or; comme Saint-Eustache était celle des drapiers, bouchers; elle se déployait jusqu'à Saint-Paul, que la tombe des mignons de Henri III avait rendue célèbre. A côté était le couvent des Célestins, d'un aspect fort gai, car les religieux étaient jardiniers fleuristes, comme les moines de Saint-Bruno étaient défricheurs de terre. Un peu plus loin était le couvent des filles Sainte-Marie, lieu de retraite pour les dames de la place Royale dans le carême et les jours de prières. Enfin l'Arsenal et les fossés de la Bastille toujours verts, sans aucun des aspects sombres et tristes des prisons modernes. Du bout de la rue des Tournelles on apercevait la première courtine à travers une longue allée de marronniers ombrageant une riante prairie. La Bastille différait peu des demeures royales au quatorzième siècle : Vincennes, le Louvre, les Tournelles; large cour, vastes portes et jardins étendus. (Les tristesses de la Bastille sont une des légendes du dix-huitième siècle.) La perle de la rue Saint-Antoine, c'était l'hôtel Lesdiguières, célèbre par son splendide mobilier. Un contemporain en parle ainsi : « Une salle de cette habitation plus que royale était garnie de tentures à fond d'or, ouvragées d'arabesques en perles de nacre et de

corail. La plupart des meubles étaient en argent massif et magnifiquement ciselés des plus hauts-reliefs surdorés. Vous dirais-je, ici les précieux tableaux et les riches tentures, les vases et les girandoles en cristal de roche, et la quantité des meubles, les anciens bronzes, les marbres rares et les bijoux inestimables, la profusion des joyaux, autant vaudrait copier l'ancien *Mémorial du Louvre* ou le catalogue de la *Sagristica Vaticana*[1]. »

Au delà des murs se prolongeait le faubourg Saint-Antoine, peuplé des premières colonies d'ouvriers allemands, habiles travailleurs sur bois et ébène (ébénistes), presque tous nés sur les bords du Rhin, Strasbourg, Cologne, Nuremberg, la ville des joujoux et poupées, des chefs-d'œuvre de tabletterie et tonnellerie; les colonies allemandes aimaient de prédilection le village de Reuilly, tout plein de jardins potagers. Naguère un petit bois, Charenton, avait été défriché par les religieux minimes qui possédaient de merveilleuses méthodes d'agriculture. Au village de Reuilly l'on voyait déjà s'élever et grandir ce qu'on appelait la *Folie Rambouillet.*

1. L'hôtel Lesdiguières a laissé son nom à toute une rue; il n'en reste pas de débris. La famille du connétable est éteinte. L'hôtel Sully est presque conservé.

Les Rambouillet étaient parmi les financiers enrichis sous Marie de Médicis; Henri IV leur avait affermé la perception des aides et tailles. Cette fortune acquise, ils la dépensaient avec élégance : Rambouillet était l'ami, le protecteur des poëtes, des artistes, des femmes à la mode, comme le fut ensuite Fouquet. Le pèlerin des antiquités parisiennes peut retrouver des traces des jardins de Rambouillet; un terrain triste et vague retient le nom de *cour du château;* une porte en fer travaillé est le seul débris du riche hôtel du financier; quatre élégants pavillons donnaient sur le faubourg Saint-Antoine, le village de Reuilly, la campagne de Charenton et la plaine de Bercy; de vertes pelouses couvertes d'arbres à fleurs, reliaient ces quatre pavillons par des allées artistement ornées. Du côté de Bercy, la pelouse s'élevait graduellement sur une belle terrasse jusqu'à la rivière. Dans ce ravissant asile, Rambouillet recevait toute la société de la place Royale et du Marais : poëtes, magistrats et gentilshommes d'épée. Les deux faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau étaient alors les quartiers aimés de la finance; les banquiers logeaient presque tous aux bords charmants de la Bièvre; presque tous Italiens d'origine, ils faisaient bâtir des villas au voisinage de

la Bièvre, dont l'eau était favorable à la tannerie des cuirs. Cette campagne du midi de Paris avait les préférences de Marie de Médicis, qui fit construire l'aqueduc d'Arcueil. Les Romains, grands appréciateurs des doux aspects et des tièdes émanations, avaient habité le côté méridional de la vieille Lutèce, depuis les Thermes de Julien; les financiers, d'origine italienne, s'étaient aussi abrités au midi; Zamet au Marais; Porticelli au faubourg Saint-Marceau, et la rue où était son hôtel s'appelle encore aujourd'hui la *rue du Banquier*.

L'île Saint-Louis devait servir de lien entre le Marais et le village Saint-Marceau; dans le plan dressé en 1607 l'île Saint-Louis n'est pas bâtie encore : une ou deux maisons isolées aux extrémités de l'île forment contraste avec le quartier Notre-Dame, si peuplé, et le Marais, où s'épanouissaient l'esprit et les bonnes manières; les fêtes, les carrousels se donnaient place Royale. Sur cette place, en 1614[1], furent représentés les quadrilles de l'*Arioste* : Rolland, Rodomont, Renaud de Montauban, parsemés de danses sauvages des Indiens, figurés par les plus élégants seigneurs de la cour, Bellegarde, Montbazon,

1. Les gravures de ce carrousel existent encore dans la grande collection de la Bibliothèque impériale. 1622.

d'Uzez, Bussy-Rabutin, tous richement vêtus de costumes étranges, couverts de plumes rouges, bleues, flottant au vent : de vastes chars traînés par des monstres fabuleux, apparaissaient au milieu des carrousels, et les personnages mythologiques venaient dire les hauts faits d'armes et les prouesses amoureuses du roi Louis XIII, le véritable prince des gentilshommes.



II

LOUIS XIII. — SA COUR. — SA MAISON

LES MOUSQUETAIRES

(1604-1630.)

II

LOUIS XIII. — SA COUR. — SA MAISON LES MOUSQUETAIRES.

(1604-1630.)

C'était sous le roi Louis XIII que la place Royale prenait ce vaste développement; en l'an de grâce 1616 elle fut achevée. Louis XIII enfant de dix ans était monté sur le trône sous la régence de Marie de Médicis; son caractère juste, inflexible avait peu changé par l'éducation[1]. Henri IV, comme tous les cœurs méridionaux, était à la fois vif, emporté, puis d'une indulgence extrême pour ses enfants; un moment il ordonnait de fouetter bien fort le dauphin, si têtu;

1. *Journal du médecin Érouard*, qui avait suivi l'enfance de Louis XIII, et avait écrit ses moindres sensations. (Bibliothèque impériale.)

puis revenu à sa tendresse de père, il l'accablait de caresses; on raconte même qu'un jour il fut surpris par l'ambassadeur d'Espagne tandis qu'il faisait chevaucher ses enfants sur son dos. Marie de Médicis nonchalante comme une Florentine, presque toujours étendue sur des coussins, pour la sieste méridionale[1], laissait le dauphin très-libre dans ses humeurs et maussaderies.

Il ne se révélait dans le roi aucun de ces signes qui annoncent de grandes destinées. Avec des fantaisies et des caprices têtus, le dauphin aimait la musique, le dessin, la peinture; il tenait ces goûts du sang des Médicis; Henri IV encourageait ses penchants pour l'art militaire, ses études sur l'artillerie, sur les plans de ville qu'il dessinait de sa petite main; il tirait à poudre dans des canons en miniature ce qui faisait l'admiration du grand maître, toujours courtisan avec des maussaderies d'indépendance, le vieux duc de Sully. Louis XIII aimait le bruit, le mouvement de la chasse, le son du cor et comme un page des châteaux du moyen âge, il se livrait à l'éducation des faucons, des émérillons éperonnés à merveille d'après les enseignements d'un petit gentilhomme de Cadenet-lez-

1. Voir mon livre sur *Marie de Médicis*.

Avignon[1], gai, railleur à l'accent provençal que le roi aimait à la folie.

L'enfant royal avait été si profondément affecté de l'assassinat de son père, Henri IV, qu'il avait pris en horreur les complots, les conjurations : il se promettait d'inflexiblement les châtier : un sentiment de tristesse était resté au fond de son cœur et il avait besoin d'une amitié bien sincère qui pût le rassurer, d'un bras toujours prêt à le défendre ; de là cet empire des favoris au visage gracieux, à l'esprit ouvert, au courage bouillant qui pouvaient pour lui croiser des épées; il accepta le maréchal d'Ancre des mains de sa mère par déférence d'abord, puis parce qu'il voyait dans le maréchal un esprit habile, à pensées fermes sur l'autorité royale qu'il tentait d'élever au-dessus des partis. C'était pour Louis XIII un véritable culte que celui de l'autorité; il l'adorait en sa personne comme un pouvoir venu de Dieu et qu'il devait rendre intact et agrandi à son successeur. De là ses colères contre toute espèce de résistance, contre toute observation, toute remontrance même des parlements[2].

1. Il fut depuis créé duc de Luynes, et s'enrichit de confiscations. C'est l'origine des ducs de Luynes actuels.

2. Les lettres de Louis XIII sont empreintes de cet esprit de commandement sévère.

Ce pouvoir était bien nécessaire au milieu de la société étrange, agitée qui avait survécu à Henri IV. La lutte entre la Ligue et la Réforme n'avait pas cessé par l'avénement du roi de Navarre au trône de France. Henri IV avait été acclamé, accepté comme l'expresion d'une trêve ou d'une suspension d'armes, un gage de repos après tant de sang versé. Il arrive des temps où la société subit ou crée même spontanément une sorte de dictature qui la maintient un moment sans la corriger, et quand la dictature disparaît, la société se retrouve au même point de départ avec des passions aussi ardentes et des partis aussi haineux. Ainsi fut la France à la mort de Henri IV[1]; pour contenir l'anarchie il fallait un pouvoir très-fort, régulier, durable; il se personnifia plus tard dans le cardinal de Richelieu et se couronna dans Louis XIV au milieu d'une nation fatiguée de luttes; temps énervé où l'on peut tout oser contre l'agitation des âmes et même contre la liberté politique.

Il y avait quelque chose de hardi, de bien spirituel dans cette noblesse du temps de Louis XIII, dans cet esprit gentilhomme qui allait toujours en avant pour la bonne et la mauvaise fortune;

1. On peut en trouver la preuve en lisant le *Journal de l'Estoile* sur cette époque du règne de Henri IV.

on ne se battait pas seulement entre catholiques et huguenots; les princes du sang, les hauts gentilshommes, les gouverneurs de province au moindre mécontentement prenaient les armes contre le conseil du roi et la régente. Condé, Conti, Rohan, d'Épernon, Guise levaient des armées battant l'estrade, courant aux siéges des villes, toujours au nom du roi de France même en se battant contre lui[1], et cette habitude de croiser le fer en toute heure, en toute circonstance était si générale, si profondément enracinée qu'entre gentilshommes sans se connaître, sans se détester, sans s'insulter on allait sur le pré tirer ces longues rapières dont bientôt la pointe d'acier brillait deux pouces au delà du corps : Pourquoi étaient engagées ces épées à chaque coin de rue ? Bien savant, bien expert qui aurait pu le dire. En voici un exemple : le baron de Chantal (nom si célèbre par Mme de Sévigné)[2], était le jour de Pâques à faire ses dévotions à Saint-Paul, un laquais du comte Bouteville vint le prévenir que son maître avait besoin de

1. Il est très-peu de manifestes où le nom du roi ne se trouve invoqué : les huguenots comme les catholiques; les princes du sang en révolte prétendaient combattre pour l'autorité royale.

2. Celse-Benigne de Rabutin, baron de Chantal, le spirituel conteur de bonnes fortunes.

lui derrière la porte Saint-Antoine ; il s'y rend en petits souliers à mule de velours, dégaine l'épée comme second, sans haine, sans colère et blesse en duel le comte de Pongibaud de la maison de Lude[1], et il revint en son hôtel aussi paisible que si rien ne s'était passé.

La vie du chevalier de Gramont si admirablement contée par Hamilton résume l'existence de cette noblesse batailleuse. Gramont, cadet de grande race gasconne, avait du sang de Henri IV dans les veines par la belle Corisandre ; on avait voulu d'abord le faire d'église et il roulait bien autre chose dans sa tête, son frère aîné lui avait donné l'option : « Or çà, notre petit cadet, me dit-il, cela s'est passé tout à merveille et votre ajustement, mi-parti de Rome et d'épée, a beaucoup réjoui la cour ; mais ce n'est pas tout ; il faut opter, mon petit cavalier. Voyez donc si, vous en tenant à l'Église, vous voulez posséder de grands biens et ne rien faire ; ou avec une petite légitime, vous casser bras et jambes pour être

1. Ce fameux duel eut lieu le 10 avril 1624. L'ordonnance du cardinal de Richelieu contre les duels avait été promulguée; elle ne fut mise à exécution que pour le prince de Chalais. Le baron de Chantal mourut glorieusement dans la défense de l'île de Rhé. L'historien Grégoire Laity raconte comme une circonstance curieuse et romanesque qu'il fut tué de la main de Cromwell, alors simple officier du régiment des côtes-de-fer.

le *fructus belli* d'une cour insensible et parvenir sur la fin de vos jours à la dignité de maréchal de camp avec un œil de verre et une jambe de bois. — Je le sais, lui dis-je, qu'il n'y a aucune comparaison entre ces deux états et pour la commodité de la vie; mais, comme il faut chercher son salut préférablement à tout, je suis résolu de renoncer à l'Église pour tâcher de me sauver à condition néanmoins que je garderai mon abbaye. » Les remontrances et l'autorité de mon frère furent inutiles pour m'en détourner et il fallut bien me passer ce dernier article pour m'entretenir à l'académie. »

On appelait académie, sous Louis XIII, les salles d'escrime et d'armes [1], alors bien dirigées par de vieux gentilshommes : « Tu sais que je suis le plus adroit homme de France, continue Gramont, ainsi j'eus bientôt appris tout ce qu'on y montre ; et chemin faisant j'appris encore ce qui perfectionne la jeunesse et rend honnête homme; car j'appris encore toutes sortes de jeux aux cartes et aux dés. La vérité est que je m'y crus d'abord beaucoup plus savant que je ne l'étais, comme je l'ai éprouvé dans la suite. Ma mère, qui sut le parti que je prenais, pleura la

1. Il existe encore un livre fort curieux. 2 vol. in-fol. sur l'art et les académies d'escrime. 1607. Avec planche.

profession que j'avais quittée et ne put se consoler de celle que j'avais prise. Elle avait compté que dans l'Église, je serais un saint, elle compta que je serais un diable dans le monde ou tué à la guerre[1]. »

Ainsi le brave chevalier de Gramont n'hésitait pas; il préférait l'épée, ses périls et ses misères à la vie d'église, paisible, lucrative, mais sans gloire, et sa mère l'avait laissé partir parce que c'était son devoir. Ces habitudes de guerre avaient créé une morale particulière; comme on exposait sa vie à tout vent, on tenait peu à sa bourse; on jetait ses pistoles sans s'émouvoir, comme le plus vil métal. Sous la tente on jouait, on buvait à larges coupes; puis on courait à la tranchée, à l'assaut gaiement au bruit de la mousquetade; on trichait aux cartes sans scrupules et les dés pipés roulaient sur les tables de bois au cabaret. Des aventureux presque enfants, des volontaires issus de grandes races provinciales venaient se faire estropier dans la tranchée[2], après avoir vidé leur bourse au jeu.

1. Antoine Hamilton, né en 1646, n'avait pas vécu à l'époque de Louis XIII; mais il en conservait fidèlement toutes les traditions.

2. Les Mémoires de Gramont et de d'Artagnan ont beaucoup servi aux romanciers modernes qui ont mis en scène les mousquetaires.

Que de gaieté, que de joviale humeur au siége de Turin ! Gramont et son ami Matta avaient tout mangé, leur poche était vide. Matta désespéré contait sa tristesse à Gramont : « Pauvre esprit ! dit le chevalier en haussant les épaules, te voilà d'abord sur le côté ; te voilà dans la consternation et l'humilité, pour quelques mauvais propos que le maître d'hôtel t'aura tenus comme à moi. Quoi ! après la figure que nous avons faite, à la barbe des grands et des étrangers de l'armée, quitter la partie comme des sots, et plier bagage comme des croquants au premier épuisement de finance ! Tu n'as point de sentiments. Où est l'honneur de la France ? — Et où l'argent ? dit Matta ; car mes gens se donnent au diable, qu'il n'y a pas dix écus dans la maison ; et je crois que les tiens ne t'en gardent guère davantage ; car il y a plus de huit jours que je ne t'ai vu ni tirer ta bourse, ni compter ton argent ; amusement qui t'occupait volontiers en prospérité. — Je conviens de tout cela, dit le chevalier, mais je veux te faire convenir que tu n'es qu'une poule mouillée dans cette occasion. Et que serait-ce de toi, si tu te voyais dans l'état où je me suis trouvé à Lyon, quatre jours avant d'arriver ici[1] ? » Et Gramont contait sa piteuse

1. Voyez le chapitre II des *Mémoires du chevalier de Gra-*

aventure, comment après un jeu d'enfer il ne lui était resté ni sous ni maille ; et pourtant il s'en était tiré !

Si cette digne et rieuse noblesse avait de la bravoure téméraire, elle gardait peu d'ordre et encore moins d'obéissance dans sa vie aventureuse. Le jeune roi l'aimait fort, car il était lui-même brave jusqu'à l'imprudence : c'était parmi ces mauvaises têtes du Midi comme Gramont que le roi Louis XIII avait choisi deux compagnies, puis trois, très-attachées à sa personne, de manière à vivre et à mourir pour son service, et lui obéissant comme des religieux à leur supérieur : on les appela mousquetaires à cause de leurs armes spéciales ; les mousquets n'étaient pas une nouveauté des batailles. Henri IV avait des corps d'infanterie armés de mousquets qui s'étaient admirablement comportés à Arques, à Ivri, et appelés les *mousquetons;* mais les compagnies que forma Louis XIII avaient des devoirs particuliers, des priviléges royaux sous un capitaine tout glorieux de les commander[1].

Ces compagnies privilégiées portaient la ca-

mont, sous ce titre : *Arrivée du chevalier de Gramont au siége de Turin. — Son genre de vie.*

1. Les capitaines de mousquetaires étaient de plein droit chevaliers de l'ordre, et prêtaient serment solennel d'obéir en toute chose au roi.

saque grise ou noire avec une grande croix sur le plastron, comme les anciens templiers, chapeau de feutre gris, plume au vent, braye large, bottes de daim plissées, éperonnées d'airain et brochant sur le tout, un manteau moitié pour eux, moitié pour leur bon cheval qu'ils aimaient; presque tous étaient cadets de Gascogne, parce que en pays du droit romain, la légitime était bien petite pour le cadet et qu'il fallait chercher fortune; si le Gascon était hâbleur, vantard, *cap de biou*, il tenait en vaillance ce qu'il promettait en paroles[1] ! Il *gabait* comme les paladins de Charlemagne.

En entrant dans cette vaillante troupe tout mousquetaire prêtait serment d'être au roi, de lui obéir à la vie à la mort; pas un murmure, pas une parole de résistance sur les ordres de Sa Majesté; à eux le privilége de le suivre, de l'entourer, de lui parler comme à leur père; et Louis XIII les traitait comme ses enfants: « Tréville, que font mes beaux fils, » aimait-il à dire au capitaine. Cette fidélité des mousquetaires il la présentait à tous pour exemple : « Messieurs, obéissez comme mes mousquetaires, » répétait

1. La plupart des petits châtelains du Midi avaiant pris parti pour Henri IV, et avaient marché dans la guerre de la huguenoterie.

le roi même aux membres du parlement[1] pour les rappeler à leur devoir : il connaissait chacun de ces gentilshommes par son nom, beaux noms, ma foi, de pauvre fortune, mais de haute lignée, faucons éperonnés des vieux castels en ruine, léger de bourse, la poche trouée pour les pistoles, intrépides joueurs dans les tripots ; quelques-uns plus riches avec grand équipage ; la plupart n'ayant qu'un seul laquais, porteur du mousqueton, fidèle serviteur de père en fils et que souvent une bonne mère avait attaché à leur personne pour veiller sur ce cadet qu'elle aimait tant et qui s'éloignait du nid féodal. Quand le roi sortait en ses carrosses, ses mousquetaires avaient l'honneur de l'accompagner[2]. Le capitaine l'épée haute à la portière ; tous ces braves jeunes hommes s'aimaient en frère avec l'orgueil de leur rang, la solidarité de leurs actions ; si bien que lorsqu'un mousquetaire était insulté, toute la compagnie tirait l'épée pour le défendre ; porteur des ordres du roi, ils auraient arrêté monseigneur le dauphin (chapeau bas, le genou

1. J'ai donné une lettre curieuse de Louis XIII sur l'obéissance des mousquetaires dans ma *Marie de Médicis*. Il les présente comme des modèles aux membres du parlement.

2. On peut voir, dans les gravures contemporaines, la compagnie des mousquetaires caracoler autour de la voiture du roi.

en terre), maréchaux, ministres, président du parlement, cardinaux et même notre saint-père le pape, si le roi l'avait ordonné pour son service.

L'hôtel des mousquetaires noirs était situé au delà de la Bastille sur la route du petit village de Charenton, il était vaste avec grandes écuries, salle d'escrime, manége royal, cour d'honneur, chapelle, jardins spacieux[1]; les mousquetaires noirs étaient les beaux amoureux de la place Royale, et plus d'une fois les trompettes, les cymbaliers venaient donner de douces sérénades aux belles précieuses de la rue des Tournelles.

1. Les débris de l'hôtel des mousquetaires sont devenus l'hospice des *Quinze-Vingt*, après que le cardinal de Rohan, grand aumônier de France, eut détruit les *Quinze-Vingt* aux Tuileries pour construire le pavillon qui porte son nom.



III

LES PREMIÈRES AMOURS DU ROI LOUIS XIII

(1619-1620.)

III

LES PREMIÈRES AMOURS DU ROI LOUIS XIII

(1619-1620.)

Si l'on accepte comme la vérité le témoignage d'Érouard, le médecin attaché à la personne des enfants de Henri IV, le dauphin, depuis Louis XIII, avait, dès ses premières années, les pensées ardentes, un tempérament de feu[1] qu'il fallait contenir et réprimer; le sang du Béarnais ruisselait en lui à pleine veine; l'éducation religieuse, les craintes qu'elle inspirait au jeune prince purent seules enchaîner ses passions impétueuses. Il en résulta ce contraste qu'on peut incessamment remarquer dans le roi Louis XIII au front sévère, au teint maladif, l'impression

1. Le journal du médecin Érouard en original dans les manuscrits. (Bibliothèque impériale.)

chaude et colorée que surexcitait chez lui la vue d'une femme belle, élégante et la chasteté pudique de sa vie.

Tallemant des Réaux raconte mille vilainies sur Louis XIII, épris de quelques jeunes hommes de la cour [1]. La source de l'amitié, heureusement pour l'humanité, n'est pas toujours dans les actions honteuses; et si les compagnons de Louis XIII aimaient à se parfumer d'essence de rose, de jasmin ou d'oranger, c'était pour passer leur vie charmante parmi les filles d'honneur de la reine, et j'aurais honte de dire avec Tallemant des Réaux qu'entre eux « les beaux pages s'huilaient pour le combat » et que la faveur de Barradas, par exemple, un des meilleurs tireurs d'arquebuse, fut due à de tristes complaisances? Louis XIII cherchait le dévouement, la tendresse, autour de lui : trois de ces gentilshommes élevaient avec un art particulier les faucons et les émérillons [2]; les autres vaillamment le suivaient à la chasse tirant sans coup férir le cerf et le san-

1. Le succès des historiettes de Tallemant des Réaux est dû précisément à ces anecdotes scandaleuses. Tallemant est un vilain cœur qui n'eut jamais une pensée élevée. Aux temps modernes, on trouve encore des historiens de cette école. Voyez, dans Tallemant des Réaux, *Historiette de Louis XIII.*

2. Les trois frères de Luynes.

glier, ou bien ils élevaient ces beaux lévriers de chasse qui suivaient le roi et venaient folâtrer jusque dans son lit; celui-ci jouait merveilleusement du luth, celui-là dessinait avec grâce, tous croisaient l'épée avec intrépidité et ces distractions expliquent seules les vives amitiés, les tendres soins, la faiblesse de Louis XIII pour ses jeunes amis. L'histoire honnête ne peut admettre d'autres causes.

Marie de Médicis, dans sa sollicitude de mère, avait marié de bonne heure le roi son fils avec l'infante d'Espagne, Anne d'Autriche, jeune fille de quinze ans, sérieuse, retenue par l'étiquette sous la domination des duègnes de l'Estramadure et de la Castille, venues avec elle et qui ne pouvaient beaucoup distraire le roi comme frappé de stupeur par l'assassinat de son père[1], funèbre souvenir de son enfance. Heureusement l'institution des filles d'honneur (*niñas del corte*) plaçait autour de la reine une charmante couronne de demoiselles avec les plus beaux noms de France: Hautefort, Montbazon, la Fayette, Mirepoix, Ventadour, Créquy, et l'amour dans une fille de haute naissance ou de douce éducation, flatte et

1. Une des causes de la tristesse et de la sévérité de Louis XIII, venait du souvenir de cet assassinat. La crainte était arrivée à ce point que le jeune roi ne se couchait jamais qu'avec des bougies allumées et en grande compagnie.

élève l'âme : jeunes espiègles toutes occupées de plaisirs et de distractions, elles devaient donner à la vie de cour un charme particulier. Durant les guerres civiles de la Ligue, Catherine de Médicis l'avait bien compris, quand elle avait créé ce bel escadron volant de filles d'honneur, l'ornement de ses ballets et de ses fêtes du Louvre. Cette coutume, Marie de Médicis l'avait acceptée ; chacune des filles d'honneur avait son servant d'amour, son chevalier fidèle parmi les seigneurs, les mousquetaires et les chevau-légers qui portaient leur couleur dans les carrousels de la place Royale [1]. La reine mère servait même ces galanteries avec sa facilité italienne jusqu'au mariage, couronnement du roman des amours. On n'était pas gentilhomme accompli si l'on ne se dévouait corps et âme à une des filles d'honneur de la reine.

Les dépêches de l'ambassade d'Espagne à Paris, qui suivait pas à pas les rapports du jeune Louis XIII et de l'infante, signalent une première affection du roi pour la duchesse de Luynes [2]. L'ambassadeur qui avait vu avec déplaisir et inquiétude la chute du maréchal d'Ancre, expres-

1. Comparez mon travail sur *Catherine et Marie de Médicis.*

2. Les dépêches se trouvent en original aux *Archives de Simancas.*

sion de l'alliance catholique-espagnole, avait recherché les causes réelles de l'influence et de la grandeur des frères Albert Brantès et Cadenet qui, de simples éleveurs de faucons, maintenant avaient grandi jusqu'aux premières faveurs. L'amitié du roi pour Albert, créé duc de Luynes, venait, d'après ces dépêches, de ce que Sa Majesté s'était pris d'une grande tendresse pour la duchesse; la pauvre infante s'en était plainte sans trop insister; dans sa naïveté, la pieuse Espagnole croyait la duchesse de Luynes trop attachée à ses devoirs pour manquer à ce qu'elle devait à son mari et à sa reine, mais elle craignait la domination de la duchesse, la perte de tout crédit : le roi ne cessait d'être auprès de Mme de Luynes[1] tendre et affectueux; ils passaient des journées ensemble; Anne d'Autriche n'avait plus pour la protéger Marie de Médicis, la reine mère, dont la disgrâce était arrivée avec celle du maréchal d'Ancre; Luynes s'était élevé au pouvoir, et cette faveur, il la devait à la duchesse, sa femme. Ainsi se plaignait l'infante reine, avec une douceur angélique dans sa correspondance à Madrid.

Un peu plus tard, nouvelles inquiétudes: le

1. La dépêche ajoute : *Creciendo de otra parte los favores, conversaciones y visitas que el Rey, tiene con la duquesa de Luynas.*



roi avait pris plaisir à s'entretenir plusieurs fois avec une des filles d'honneur de la reine mère, du nom de Mlle d'Hautefort : entrée au service de Marie de Médicis depuis l'âge de douze ans, Mlle d'Hautefort avait grandi en beauté parmi les filles d'honneur d'Anne d'Autriche : le roi lui témoignait presque publiquement une grande amitié ; il restait des heures en causeries ; mais au dire de tous, cet amour vif et ardent avait un caractère de chasteté particulière. Louis XIII se passionnait jusqu'à être jaloux, grondeur, exclusif ; il boudait la jeune fille tour à tour, ou se rapprochait d'elle avec bonheur ; mais les sentiments du roi se bornaient à des témoignages chevaleresques, à un amour respectueux et inquiet qui ne possédait pas et ne voulait pas laisser posséder à d'autres ; il avait au fond du cœur de ces feux qui couvent dans les âmes religieuses, assez fortes pour les comprimer honnêtement ; le roi aimait passionnément et il se contenait ; il avait une haute idée de l'honneur de la femme, la lecture des livres mystiques donnait à l'amour une romanesque pudeur qui dominait les sens même dans leur plus grande exaltation. La reine s'était quelquefois inquiétée des assiduités du roi auprès de Mlle d'Hautefort ; cette jeune fille, avec une sincérité particulière, lui rendait

compte de chacun de ses entretiens avec Louis XIII[1].

Le roi se trouvait à cette époque dans des rapports délicats au point de vue politique, avec la reine Anne d'Autriche; un grand parti de noblesse mécontente entourait Gaston, duc d'Orléans, pour l'opposer à son frère. Les façons gracieuses de Monsieur avec le parlement et la bourgeoisie le rendaient très-populaire; le projet des parlementaires (on a quelque raison de le croire certain), était d'élever Gaston au trône à la place de Louis XIII, qu'on aurait déclaré incapable, même impuissant[2]; Monsieur, duc d'Orléans, aurait alors épousé Anne d'Autriche, dont le premier mariage serait déclaré nul. Gaston et la reine étaient-ils entrés dans ces idées d'une façon absolue? Aucun document ne le prouve, pas même les correspondances secrètes des ambassadeurs d'Espagne. L'intrigue n'était pas moins certaine entre les partis[3]. Monsieur, d'une charmante figure, l'enfant préféré de Marie de Médicis, était fort assidu

1. Cette fidélité dans ses devoirs plaisait au roi; il ne pardonna pas néanmoins à Mlle de Hautfort de tout rapporter à la reine Anne d'Autriche, quelquefois au cardinal de Richelieu.

2. Le roi n'avait pas encore d'enfant; les malcontents disaient qu'il n'en aurait jamais.

3. J'en ai donné les preuves dans ma *Marie de Médicis*.

auprès d'Anne d'Autriche, et cela suffisait à un certain point de vue, pour exciter la jalousie de Louis XIII qui n'avait que des froideurs et des craintes à l'égard de la reine : depuis le ministère du duc de Luynes, ces soupçons étaient entretenus par la duchesse, qui prétendait gouverner le roi en exaltant les sentiments qu'il lui portait. La duchesse et Mlle d'Hautefort se partageaient les affections royales et le pouvoir de l'une se balançait par l'autre ; la reine souffrait et ne disait mot[1].

La cour de Louis XIII, depuis la disgrâce de Marie de Médicis, était devenue plus triste et plus ennuyée : on ne voyait plus ni fêtes, ni carrousels à la place Royale. La rue Saint-Antoine était vide de ces cavaliers matamores tout emplumachés. Les Médicis aimaient les fêtes et la reine mère était la protectrice des filles d'honneur, comme autrefois Catherine de Médicis l'avait été de l'escadron volant de la reine ; maintenant disgraciée en son château de Blois, la reine mère laissait un grand vide à la cour de Saint-Germain ; Anne d'Autriche isolée était livrée comme une proie à la calomnie : on interprétait mal

1. Cette conduite faisait l'admiration de l'ambassadeur d'Espagne, marquis de Montéleone. *Lo dissimula con mucha buena prudencia.*

ses actions les plus innocentes, mais souvent mal réfléchies. L'éducation espagnole laisse une ravissante part à la galanterie; la reine aimait les hommages, les compliments des beaux cavaliers; et ses ennemis en prenaient prétexte pour irriter le roi contre elle; en Espagne même, le rosaire est une expression d'amour, et les fleurs qui couvrent et environnent l'autel de Marie sont souvent des symboles dont les amants comprennent les doux et chastes parfums. La duchesse de Luynes n'était pas étrangère aux vilains propos qu'on disait sur la reine, abandonnée seule à la médisance de tous et que le roi repoussait de sa couche[1].

On était en pleine guerre contre les huguenots. Louis XIII développait une grande activité et un génie militaire très-distingué dans la campagne contres les places fortifiées du Languedoc; l'art de l'artillerie était son goût. Les écrivains qui ont peint Louis XIII comme une espèce de roi fainéant, incapable de toute action vigoureuse, n'ont qu'à lire sa correspondance à cette époque décisive et surtout les bulletins écrits de

1. Ce fait est constaté par les dépêches des ambassadeurs d'Espagne. Au reste, Anne d'Autriche était très-froide pour son mari, et c'est à peine si les exhortations de son père l'entraînaient à lui faire quelques caresses. *Por que ha empezado a hazer algunas caricias al rey su marido.*

sa main qu'il adressait lui-même à la *Gazette de France*, rédigée par le sieur Renaudot[1]. Louis XIII, prince militaire, ne comprenait bien le Gouvernement qu'avec ses mousquetaires, qu'il présentait toujours comme un modèle de fidélité. Ces gentilshommes lui plaisaient parce qu'ils avaient le courage au cœur et l'épée au poing.

Dans cette campagne du Languedoc, l'esprit de la noblesse se révéla dans son éclat; les petits volontaires, fous de guerre à seize ans, aussi bien que les vieux seigneurs de fiefs faisaient leur devoir avec un entrain, une gaieté admirable, dont les Mémoires *du chevalier de Gramont* peuvent donner une idée exacte. Il existe, dessinés de la main du roi, des plans de fortifications très-remarquables et des modèles de pièces d'artillerie, de mousquetons et de fauconneaux d'une perfection particulière; s'il laissait le gouvernement de l'État au cardinal de Richelieu, il se réservait les périls de la gloire militaire; il aimait les siéges, les batailles, les assauts et la musique bruyante des mousquetades et des pétards: il laissait la galanterie aux belles dames de Saint-Germain et de la place Royale..

1. Les textes sont corrigés de la main même du roi.



IV

LES PERLES DU MARAIS SOUS LOUIS XIII

(1614-1630.)

IV

LES PERLES DU MARAIS SOUS LOUIS XIII.

(1614-1630.)

A peine construite, je l'ai dit déjà, la place Royale s'était peuplée de la société la plus délicate, la plus raffinée et le quartier du Marais avait suivi la même impulsion jusqu'au Temple, lieu de délices des Vendôme. Les rues des Tournelles, du Pas-de-la-Mule, de la Cerisaie, du Parc-Royal étaient parfaitement habitées. Les deux perles du Marais étaient alors Marion Delorme et Ninon de Lenclos, très-jeunes encore sous Louis XIII et dont la renommée grandit avec les troubles de la Fronde.

Marion Delorme[1] était d'une famille riche, honorable et de gentilshommes : quand elle eut

1. Marion Delorme était née vers 1611.

seize ans, rieuse et charmante, son père songea sérieusement à lui donner un mari; elle aurait eu jusqu'à quarante-cinq mille écus de dot. Marion rejeta tous les partis pour vivre indépendante; les romans de Madeleine Scudéry avaient tourné toutes les têtes : le mariage était considéré comme une abdication de la galanterie. Rien de plus chaste sans doute que ces longs récits d'amour, la géographie *du Tendre* de Mlle Scudéry, mais en exaltant la liberté de la femme, en lui faisant dédaigner le mariage comme une servitude, Madeleine de Scudéry avait fait aimer la vie libre; or, comme toutes les femmes n'étaient pas des bergères, des amazones, les idées sensuelles pénétraient dans ces existences : Marion Delorme à dix-huit ans [1], sans être jolie était agréable et d'une ravissante carnation; elle avait plus de coquetterie que d'esprit, plus d'élégance que de beauté : excellente musicienne, elle jouait du luth et du théorbe à ravir et dansait avec des façons lascives et séduisantes; son premier et magnifique amant, le financier Porticelli, l'avait comblée de biens, de robes, de bijoux, car elle aimait les parures, ce

1. Tallemant des Réaux, qui a écrit son historiette, l'avait connue, et la peint avec un peu de passion; il avoue qu'elle appartenait à une famille honnête et riche.

qui ne l'empêchait pas d'avoir autour d'elle de jeunes muguets de cour, spirituels, braves et élégants : La Ferté Sennectere, Miossens, Châtillon, Brissac. Mais le plus brillant de ses adorateurs fut Cinq-Mars, dont nous dirons plus tard la tragique histoire. Le grand écuyer allait hardiment à son but : il voulait épouser Marion; Si ce mariage pouvait être disproportionné il n'avait rien d'étrange. Marion Delorme, fille de gentilshommes, avait du bien, de la beauté et de l'amour : Cinq-Mars aimait la place Royale plus que le Saint-Germain de Richelieu, et le cardinal le poussait peut-être à ce mariage pour le perdre dans les faveurs et l'amitié du roi. Il fallait qu'il y eût dans Marion Delorme un charme, une action particulière pour que chacun de ses amis aspirât au mariage, ce qui est le grand triomphe de la maîtresse aimée. Marion refusa constamment; elle eût peut-être épousé Cinq-Mars, si le cardinal Richelieu n'eût brisé ce lien par la mort.

Au reste, la conduite publique de Marion Delorme était très-discrète, très-réservée, même pieuse; une des paroissiennes assidues des pères Minimes[1], ses voisins, jamais elle ne

1. Les Minimes de la place Royale étaient où se trouve la caserne de gendarmerie.

fit profession d'impiété; elle accomplissait ses devoirs de religion, et si les mémoires n'étaient unanimes pour présenter Marion Delorme comme une fille galante et abandonnée aux plaisirs, on pourrait croire que tous les gentilshommes qui se pressaient à son hôtel étaient des soupirants qui aspiraient à un mariage légitime avec une jeune fille gracieuse, riche et de bonne maison; sa vie n'était qu'un chapitre des grands romans de Mlle Scudéry. Autour d'elle étaient mille amants comme auprès de l'Angélique du Tasse.

Il n'en était pas ainsi de Ninon de Lenclos, assurément, comme Marion Delorme d'une bonne famille; elle était enseignée par son père, M. de Lenclos, dans les principes de la philosophie épicurienne; sous Louis XIII, il s'était fait une recrudescence de l'esprit de Montaigne, quelques érudits, Gassendi[1], Peiresc, faisaient profession de la loi du plaisir et de l'esprit de doute : considérant comme des préjugés les croyances établies, ils allaient avec quelques précautions encore mais avec une insouciance élégante à la destruction de la vieille société. M. de Lenclos appartenait à cette école et Ninon avait été élevée

1. Gassendi fut le maître de Molière.

au doux propos de la souveraineté des sens; elle n'eut aucune des pudeurs de jeune fille, et à dix-neuf ans[1] elle était déjà à un gentilhomme nommé Saint-Estienne, puis à M. de Rouvrai. Enfin déchirant avec hardiesse le voile de chasteté, elle devint fille entretenue à cinq cents livres par mois! Un riche conseiller au parlement, M. de Coulon, l'avait à ses gages, sans prendre ni précaution ni prétexte; son premier engagement de cœur fut pour d'Andelot (depuis Châtillon), le caprice passé, elle en prit un autre.

A cette première période de sa vie (avant la Fronde) Ninon surtout s'attachait aux hommes d'argent, tels que le financier Rambouillet; fort intéressée : contrat, bijoux, parures, elle prenait de toute main[2] avec une intelligence particulière des choses de prix; elle voulait se faire des rentes. Ninon tenait à son salon tendu de damas jaune, meublé de bois des îles, rose et ébène, qui lui avait été donné par Porticelli, l'homme prodigue parmi les financiers : elle y recevait grande compagnie, peu de femmes, des princes, gentilshommes, écrivains : ce salon n'avait encore aucune importance; il ne prit

1. Ninon de Lenclos était née en 1616.

2. Les témoignages contemporains détruisent tout cet échafaudage de désintéressement que les philosophes ont élevés à Ninon de Lenclos.

un certain développement politique que sous la Fronde, dans les agitations du Marais.

Alors l'amie intime de Ninon était Mme Gondran, née Bigot d'Hédouville, la femme très-fêtée à la place Royale et d'un enjouement égal à sa beauté. A ses côtés la charmante Mlle Paulet, Languedocienne de naissance, avec cet esprit méridional, babillard et spirituel. Quoique née sous le soleil du Midi, Mlle Paulet avait le teint d'une blancheur éblouissante et les cheveux d'un blond d'or : devenue fort précieuse à l'hôtel Rambouillet, Mlle Paulet en commençant sa vie avait eu pour amant M. de Guise, de la grande race ligueuse : elle ne pouvait l'oublier.

Mais la meilleure femme du Marais c'était Mme Pilon[1], favorable aux amours en brouille : elle aidait les intrigues de la place Royale toujours fameuses. Les rendez-vous étaient à deux heures sous les ormeaux, d'où vient le vieux dicton : « Attendez-moi sous l'orme. » Mme Pilon, la conseillère des amants, donnait à tous de bons avis; un jour que les précieuses lui demandaient comment elles devaient se conduire avec leurs amoureux les plus entreprenants, elle répondit : « Faites ce qu'il vous plaira, mais

1. Mme Pilon était de la classe de la bourgeoisie, femme d'un procureur au Châtelet fort riche.

n'écrivez pas, cela reste. » Les belles dames s'écrièrent à la fois : « Vous voulez donc que nous fassions l'amour en chambrière. » Pour les habitantes du Marais, bien écrire était une des conditions de bien aimer; il fallait répondre aux sonnets des poëtes par une pièce de vers galants. Était-il possible de le défendre à Mme de Rohan, le bel esprit, qui abandonnait le riche hôtel des Guises de la vieille rue du Temple pour habiter la place[1] qu'elle animait par son esprit et ses grandes manières.

Mme de Rohan aimait jusqu'à l'exaltation Madeleine de Scudéry qui publiait ses plus populaires romans, littérature attrayante qu'avaient nauguré la Calprenède[2] et Scudéry, deux méridionaux encore à l'imagination féconde et belle : Gauthier de Costes, seigneur de la Calprenède, cadet dans le régiment de chevau-légers, couvert de blessures, balafré au visage, avait fait des romans et des tragédies, œuvres d'un esprit hardi, sans autre règle que l'imagination, s'étalant en richesses fécondes dans *la vie de Cléopatre, de Cassandre* ou *de Silvandre :* la Calprenède avait créé le personnage superbe *d'Artaban*, qui

1. C'est ainsi qu'on appelait la place Royale.
1. Gauthier de la Calprenède était né dans le diocèse de Cahors, en 1602; il vint à Paris en 1632.

plaisait tant à la génération fière et batailleuse. Dans ses œuvres toutes pleines de fantaisies, la Calprenède se laissait égarer à travers les bergeries galantes et la chevalerie imaginaire : brave comme un cadet de Gascogne, mettant toujours la main sur son épée, il défendait ses livres à outrance. Le cardinal de Richelieu avait osé dire d'une des tragédies de la Calprenède : « que le moindre de ses défauts était d'être écrite en vers lâches : » « Comment, lâches ! s'écria le Gascon ; cadédis, il n'y a jamais eu rien de lâche dans la maison de la Calprenède[1]. »

Né de race méridionale comme la Calprenède, Scudéry originaire de la ville d'Apt en Provence, la cité antique et parfumée des fleurs des Alpes, avait porté les armes comme le devait tout bon gentilhomme. Dans ses loisirs il écrivait des romans, des poëmes alors d'une grande popularité et qu'il adressait à *l'ami lecteur*, avec lequel il aimait à s'entretenir.... « Si je rime ce n'est qu'alors que je ne sais que faire, et je n'ai pour but, en ce travail, que celui de me contenter; car bien loin d'être mercenaire, l'imprimeur et les comédiens témoigneront que je ne leur ai

1. La Calprenède a fait plusieurs tragédies dans le genre de Shakspeare. Voyez *la Bradamante*, tragédie tragi-comique, où la bouffonnerie coudoie le sublime.

pas vendu ce qu'ils me pouvaient payer. Tu couleras aisément par-dessus les fautes que je n'ai point remarquées, si tu daignes apprendre.... que j'ai passé plus d'années parmi les armes que d'heures dans mon cabinet, et usé beaucoup plus de mèches en arquebuse qu'en chandelle : de sorte que je sais mieux ranger les soldats que les mots, et mieux quarrer les bataillons que les périodes[1]. »

Il était fier et digne ce gentilhomme poëte qui parlait plus de sa vie militaire que de ses œuvres, de ses coups d'arquebuse que de ses vers pourtant répandus et lus avec avidité : on ne parlait que des pièces de théâtre de Scudéry. Il en était une surtout, le *Prince déguisé*, longtemps la passion et les délices de toute la cour : « jamais ouvrage de cette sorte n'eut plus de bruit, et jamais chose violente n'eut plus de durée. Tous les hommes suivaient cette pièce partout où elle se représentait. Toutes les dames en savaient les stances par cœur. » Scudéry parlait ainsi de ses œuvres sans orgueil, comme de chose fort naturelle. Ces succès faisaient crever de rage le cenacle des poëtes compassés et réguliers que le cardinal de Richelieu réunissait en académie.

1. Préface de son *Lygdamon*. Scudéry fit représenter cette pièce au théâtre du cardinal : elle eut un grand succès.

Scudéry avait un amour, une admiration immense pour sa sœur Madeleine, un des plus nobles cœurs et des plus belles imaginations diaprées comme une robe de fée; ce qu'écrit Mlle de Scudéry n'est ni une traduction, ni une imitation des anciens. Madeleine enfante, elle crée; elle n'exprime ni sentiments mesquins, ni pensées faibles et lâches : Mlle Madeleine de Scudéry analyse, personnifie les vives passions du cœur, l'amour et la galanterie; elle nous promène dans un pays imaginaire sur *la Carte du Tendre* dans l'île de l'amour et de l'amitié[1]; ses héros sont tous généreux, magnifiques, des modèles pour les nobles âmes; Madeleine est là reine de cette littérature de gentilshommes, hardie, pimpante que continuèrent plus tard Bussy-Rabutin, Hamilton, les *Mémoires* de d'Artagnan et le burlesque Scarron lui-même, les délices du siècle.

La cour vivait alors à Saint-Germain, le château le plus admirablement approprié à cette génération galante qui aimait le doux ombrage des bois : une forêt immense déployait son épaisse verdure pour abriter les chasses royales et les rendez-vous d'amour sous les arbres sé-

1. Les romans de Mlle de Scudéry eurent jusqu'à dix éditions; il y en a même d'*in-folio*.

culaires. Louis XIII debout avec l'aurore, faisait sonner les cors et les trompes, sa musique chérie : les mousquetaires prenaient les armes et montaient à cheval; le roi, suivi de ses piqueurs, les passait rapidement en revue tandis que les valets de chiens tenaient les lévriers en laisse : si les princes de la famille des Valois portaient au cou dans une corbeille de soie des petits chiens d'Espagne, les lévriers aimés de Louis XIII couchaient dans la chambre royale et bouleversaient sans grande gêne le lit de leur maître[1]. Le roi allant en chasse jusqu'à midi, rentrait au château par la cour d'honneur toute remplie de beaux carrosses à quatre chevaux dans la forme italienne; d'après les gravures du temps, des cavaliers tout emplumachés, justaucorps serrés avec larges bandoulières caracolaient sur le pavé de cette cour si reluisant qu'on dirait du marbre[2].

Le nouveau château de Saint-Germain du côté de la forêt était d'une forme élégante et hardie; on n'entrait pas de plain-pied dans les appartements; un perron couronné d'une balustrade,

1. Tallemant des Réaux s'appesantit sur ce goût du roi Louis XIII pour les lévriers, véritable passion royale.

2. Bibliothèque impériale, collection des estampes. 1630-1640.

haut de vingt marches au moins, conduisait à l'entrée principale du château placé au premier étage; cette galerie tournait du côté des jardins suspendus sur les flancs de la colline et descendaient en espaliers vers la Seine[1]; l'architecte Florentin Fiatenelli, appelé par Marie de Médicis, avait construit la plate-forme de chacun des jardins avec des grottes tapissées de verdure et coupées en charmille; il y avait planté des treilles luxuriantes, rafraîchies par des jets d'eau tombant en cascades bruyantes, grottes mystérieuses si favorables aux amours : de petites tables servaient au repas du soir, dans les chaleurs d'été, ou bien aux parties de lansquenet entre mousquetaires, chevau-légers du roi. Dans ces grottes se donnaient les rendez-vous de charmante galanterie; plus d'un page hardi escaladait les espaliers pour visiter furtivement les combles du château réservés aux filles d'honneur de la reine[2].

Louis XIII préférait Saint-Germain à toutes les résidences, parce que le roi y était libre de ses exercices et de son repos; chaque après-dîner,

1. Le château de Saint-Germain, de Henri IV, a été démoli; il ne reste plus que l'ancien, qui date de Charles VII.
2. Comparez mes deux volumes sur *Marie de Médicis*, *Anne d'Autriche*.

il descendait dans le salon de la reine mère (avant qu'elle n'eût subi l'exil), et après cette disgrâce, il venait dans les galeries où la reine Anne d'Autriche, entourée de ses filles d'honneur, faisait ce qu'on appelait la *conversation espagnole*, doux échange de riens galants et mystérieux, de chansons mauresques ou des ghitanos, au son de la mandoline ou de la guitare. Triste, sévère et souvent maladif, le roi trouvait là ses distractions; on étudiait son regard, ses émotions; on avait remarqué sa chaste galanterie pour Mlle d'Hautefort, un peu fière de l'honneur que lui faisait Sa Majesté. La liaison du roi avec la duchesse de Luynes avait cessé à la mort du connétable : la duchesse de l'illustre race de Rohan-Montbazon, mariée en secondes noces au duc de Chevreuse de la maison de Lorraine, s'était rapprochée de la reine dans un commun dépit; elle avait communiqué à Anne d'Autriche quelque chose de son caractère actif, remuant; ennemie du cardinal de Richelieu, elle cherchait à lutter contre la domination de l'Éminence. La duchesse ne fut pas sans remarquer et suivre les regards du roi qui se tournaient mélancoliquement vers une des jeunes filles d'honneur de la reine et lui adressait souvent la parole d'une façon timide et embarrassée; le roi

prenait mille prétextes pour venir chez la reine et chaque fois il essayait quelques doux compliments et des entretiens secrets avec cette jeune fille qui répondait au nom de Louise de la Fayette.

V

MADEMOISELLE DE LA FAYETTE.—LE CARDINAL DE RICHELIEU

LE GRAND ÉCUYER CINQ-MARS

(1630-1635.)

V

MADEMOISELLE DE LA FAYETTE. — LE CARDINAL DE RICHELIEU. — LE GRAND ÉCUYER CINQ-MARS.

(1630-1635.)

A cette époque, il courut un bruit de cour qui fit grandement causer la place Royale. Le roi Louis XIII était enfin très-amoureux, et d'une noble demoiselle du Marais : Louise Motier de la Fayette appartenait à une famille antique de la province d'Auvergne, illustre déjà sous Charles VII ; elle comptait, parmi ses ancêtres, Gilbert Motier de la Fayette[1], élevé par le duc de Bourbon au titre de sénéchal du Bourbonnais, et qui avait fait, avec le duc de Nemours, toutes les

1. Né à la fin du quatorzième siècle. Les généalogistes contestent au célèbre général la Fayette sa descendance du la Fayette héraldique.

campagnes d'Italie[1]. Le dauphin (Charles VII) l'avait nommé son lieutenant général en Languedoc et en Guyenne, et bailly de Rouen au temps de ses malheurs à Bourges. La guerre contre les Anglais achevée, Gilbert Motier de la Fayette avait été créé maréchal de France[2]; il tenait son bâton fleurdelisé à côté de Charles VII lors du sacre à Reims[3]. Négociateur du traité d'Arras après l'expulsion des Anglais, il mourut dans son antique manoir d'Auvergne.

C'est de cette famille d'hommes d'armes que descendait Louise de la Fayette, entrée à seize ans comme fille d'honneur de la reine Anne d'Autriche; ses rares portraits la représentent d'une beauté douce et enfantine : la figure demi-ovale, un peu large, les yeux languissants, les cils très-arqués, le nez d'une grande perfection, la bouche mignonne et souriante de bonté; ses cheveux, bouclés à la mode d'Anne d'Autriche, étaient soutenus par un simple réseau attaché sur le front; son cou, orné d'un collier de perles, s'élevait pur et blanc sur des épaules effacées : une guimpe transparente laissait entrevoir

1. Il s'était surtout distingué avec Lautrec dans la défense de Bologne contre les Vénitiens.
2. Le 20 octobre 1428.
3. Le 14 juillet 1429.

un sein admirablement formé, et contenu par un corset lacé de soie au fermoir d'émeraude[1]. La douce figure de Mlle de la Fayette était l'expression de son caractère angélique, et la reine Anne d'Autriche l'avait déjà distinguée parmi ses filles d'honneur, quand le roi jeta sur elle ses yeux d'une triste langueur, comme s'ils demandaient un appui et un conseil.

A cette époque, le cardinal de Richelieu, après les efforts d'un pouvoir disputé, était arrivé à la plénitude de l'autorité suprême. Nul ministre n'avait plus profondément étudié l'esprit du roi : car on ne parvient à dominer un caractère qu'après avoir pénétré ses qualités et ses faiblesses. Le roi Louis XIII, souvent maladif, toujours ennuyé, avait besoin d'être distrait et conduit. Avec le sentiment extrême de son pouvoir absolu, il n'avait pas les conditions nécessaires pour l'exercer : volontaire, timide à la fois, il se plaçait naturellement sous une domination qui lui permît une certaine paresse d'esprit, une nonchalance d'affaires. On l'avait vu, sous la reine Marie de Médicis, et même sous Albert de Luynes, profondément convaincu que le connétable avait cette ferme et suprême volonté qui

1. Tel est le portrait recueilli par M. de Monmerqué.

manquait à son pouvoir. Sévère pour lui, il l'était encore plus pour les autres, surtout dans les devoirs de la discipline, de l'obéissance; et, avec ces défauts, un beau courage sous les armes, intrépide au feu comme le dernier de ses gentilshommes; aimant les arts, l'industrie, les belles tapisseries de cuir doré, les bahuts d'ivoire et d'ébène, les tableaux, la musique, le chant italien et les suaves accents de l'église.

Ainsi, avec la connaissance approfondie de ce caractère, le cardinal de Richelieu avait compris qu'il fallait surveiller toutes les affections que le roi pouvait former autour de lui : la plus légitime assurément était celle d'Anne d'Autriche. Quoi de plus naturel que sa chaste passion pour la jeune et gracieuse infante devenue reine? Mais l'Espagne était alors hostile à la France : la reine infante ne s'était pas suffisamment séparée des souvenirs de sa famille, et encore moins assouplie à la politique française, luttant contre l'Escurial. La jeune reine aimait les intrigues, les caquetages, les sourdes agitations; le cardinal la savait en correspondance avec l'ambassade d'Espagne[1]. Rien sans doute n'aurait été plus légi-

1. A cette époque, le marquis de Mirabel visitait incessamment la reine au nom du roi d'Espagne, son père.

time que de grandir l'amour du roi pour la reine infante; mais, si Louis XIII se laissait dominer par cette douce influence, la politique françaisé aurait été compromise dans son but. Le cardinal avait connu le projet des malcontents qui voulaient briser le pouvoir de Louis XIII, pour placer sur le trône Gaston d'Orléans, qui épouserait Anne d'Autriche (le premier mariage eût été cassé). On disait que l'infante reine avait écouté ce projet avec une certaine faveur; elle avait un secret penchant pour le duc d'Orléans. Doué d'un charme particulier, élégant, spirituel, d'une belle figure, Monsieur formait un vrai contraste avec le roi Louis XIII, triste et sévère dans tous les rapports de sa vie.

Le cardinal ne pouvait donc seconder l'influence légitime de la reine que lorsque celle-ci aurait cessé d'être Espagnole ; il devait lui inspirer un esprit national, assez puissant pour faire triompher sa politique contre l'Espagne et sa propre famille. Jusque-là, il fallait distraire et dominer le roi. Louis XIII s'était attaché d'abord à un jeune et brave mousquetaire, du nom de Barradas, Gascon, rieur, prompt à la repartie et tout entier consacré au service du roi. Barradas était devenu l'espion du cardinal, et le roi s'en aperçut bientôt : à la première circonstance

il fut disgracié[1]. Ce que cherchait le roi, c'était un confident sûr de ses pensées, sans les trahir, les méconnaître ou les vendre, enfin un dépositaire, à qui il pût confier ses griefs, ses soucis, si grand soulagement pour les âmes tristes et préoccupées. Il voulait pouvoir se plaindre du cardinal, de sa mère, de son frère, de la reine même en toute liberté. Le roi était constamment trahi; il n'est pas de situation plus déplorable que d'avoir toujours à se défier! Ce qui fit la force de Mlle de la Fayette, c'est que le roi crut trouver en elle cette confidente dévouée et ce conseil sincère; il régnait sur son front de jeune fille une certaine majesté de franchise et d'honneur, une douce pitié pour les chagrins que le roi ne pouvait révéler à personne.

Louis XIII, loyal et pieux, était incapable d'une séduction. Mlle de la Fayette était spirituelle, causeuse: le roi l'écoutait et la consultait. Le cardinal de Richelieu dut mettre toute son habileté à dominer la jeune fille d'honneur de la reine, pour savoir tout ce que le roi disait et voulait: Richelieu échoua dans le dessein d'obtenir ce service, car une nature douce et bonne

1. L'influence de Barradas n'avait pas échappé à l'ambassadeur marquis de Mirabel: « *De poco tiempo muestra tanto aficion a un gentilhomme casi de su misme edad, ilamade Barada.* » Lettre chiffrée. (Archives de Simancas, cot. A-90.)

ne pouvait toujours approuver la politique sévère du cardinal; elle devait parfois trouver la robe rouge bien inflexible pour Marie de Médicis, et même pour Anne d'Autriche, sa reine bien-aimée. Pouvait-elle comprendre la nécessité de tant de proscriptions contre la haute noblesse? Habituée aux sentiments d'honneur chevaleresque, devait-elle approuver, par exemple, la loi qui punissait par l'échafaud le duel entre gentilshommes, croisant le fer pour un ruban, pour une mèche de cheveux d'une gracieuse et noble demoiselle? Mlle de la Fayette accueillait aussi avec une certaine faveur les plaintes incessantes que le roi faisait entendre contre l'orgueil, la hauteur du cardinal; elle lui conseillait d'atténuer, d'affaiblir cette puissance, qui bravait pour ainsi dire la couronne et méprisait la volonté du roi[1] sous prétexte de grandir son autorité.

Ces délicatesses d'une jeune fille n'échappaient pas au cardinal de Richelieu. Il avait compté sur l'intime influence de Mlle de la Fayette pour le soutenir; elle lui échappait, et à chaque moment des rapports directs lui arrivaient sur des conversations souvent favorables aux ennemis de sa

1. Mlle de la Fayette avait tout à fait repoussé les offres d'honneurs et de pensions du cardinal de Richelieu, qui lui proposait, en échange, de lui rendre compte de ses entretiens avec le roi.

politique. Il n'osa pas d'abord briser cette douce chaîne, nouée dans les salons d'Anne d'Autriche. Le cardinal, qui voulait à tout prix rester maître du roi, lui choisit un favori parmi les gentilshommes: Henri-Coiffier de Rusé, marquis de Cinq-Mars, le second fils d'Antoine Coiffier, marquis d'Effiat, maréchal de France et surintendant des finances. A dix-huit ans, esprit léger, tout plein d'histoires ravissantes, il était encore le plus hardi cavalier de France. Le cardinal de Richelieu le donna au roi comme un page amusant pour le distraire, et Louis XIII s'était pris pour Cinq-Mars d'une amitié inquiète, maladive, qui voulait savoir tous les moindres actes de sa vie. Comme Cinq-Mars passait sa vie au milieu du beau monde de la place Royale, il en racontait au roi les historiettes et les intrigues. Intrépide, infatigable, il le suivait partout dans ses chasses, et, presque enfant, il fut revêtu de la dignité suprême de grand écuyer [1]. M. le Grand (ainsi se nommait le grand écuyer), était un modèle d'élégance et de raffinerie : ses cheveux, flottants et parfumés, étaient d'une beauté divine, comme Ronsart disait de la che-

1. C'était une des grandes fonctions royales. Dans la hiérarchie, le grand écuyer n'avait de supérieur que le connétable.

velure d'Apollon ; il se baignait dans l'essence de jasmin, et, avec ces mœurs efféminées, un courage à toute épreuve, qui ne craignait ni les canons ni les mousquetades. Quand le roi s'ennuyait, il appelait Cinq-Mars à haute voix, et, tout en le grondant, il subissait ses caprices de jeune homme. Le cardinal recommandait à Cinq-Mars beaucoup de complaisance pour le roi. Il lui disait de l'écouter, de lui obéir, afin de l'empêcher de faiblir devant les intrigues qui de tous côtés l'environnaient pour le triomphe des intérêts de la reine mère ou d'Anne d'Autriche[1].

Sur cette faveur affectueuse et souvent paternelle, Tallemant des Réaux a bâti une ignoble historiette, qu'il raconte avec son cynisme habituel. « Le roi aimait éperdument M. le Grand, dit-il. » Fontailles racontait qu'étant entré une fois, à Saint-Germain, fort brusquement dans la chambre de M. le Grand, il le surprit comme il se faisait frotter depuis les pieds jusqu'à la tête d'huile de jasmin. Un moment après on heurte, c'est le roi.... On m'a dit aussi que, en je ne sais quel voyage, le roi se mit au lit dès sept heures. Il était fort négligé ; à peine avait-il une coiffe à

1. Le caractère de Cinq-Mars a été mal jugé, mal apprécié. Il y avait du sérieux dans son esprit ; on peut s'en convaincre par la correspondance qu'il suivait avec le cardinal de Richelieu (dans les manuscrits de Mesme. Biblioth. imp.).

son bonnet : deux grands chiens sautent aussitôt sur le lit. Il envoya déshabiller M. le Grand. « Couche-toi, couche-toi. » Il se contenta de chasser les chiens sans refaire le lit. M. le Grand avait le cœur ailleurs ; il lui disait : « Mais, mon cher ami, qu'as-tu ? Que veux-tu ? Tu es tout triste. De Niert, demande-lui ce qui le fâche ; dis-moi, as-tu jamais vu une telle faveur ? » Il le faisait épier pour savoir s'il allait en cachette quelque part[1] ».

Tallemant des Réaux est une vilaine âme, qui ne voit jamais les nobles et beaux sentiments dans le cœur humain ; il remue les ordures à pleine main ; il a le langage ignoble de Mathurin Régnier. Il vivait à l'époque de la Fronde, temps de caquetages et de mœurs faciles, où toutes les licences étaient permises, et où le libertinage éhonté trouvait des applaudissements. Louie XIII aimait Cinq-Mars de cette tendresse qu'inspirent la jeunesse, la beauté ; il pouvait se montrer jaloux de ses affections, gronder ses défauts, bouder ses froideurs. Ces sentiments appartiennent à l'ordre moral, aux faiblesses des natures exclusives et despotiques qui n'aiment pas le partage dans l'amitié ; mais de cette faiblesse (peut-être un défaut) aux mœurs cyniques

1. Cet ignoble récit est dans l'*Historiette du roi Louis XIII.*

que suppose Tallemant des Réaux, il y a tout un monde de hontes lascives qu'un cœur pieux et réservé comme Louis XIII ne pouvait franchir ! Puisque l'auteur des *Historiettes*[1] parle des lévriers qui couchaient familièrement dans le lit du roi, pourquoi, après avoir décrit les mœurs des *Églogues* de Virgile et des récits de Pétronne, Tallemant des Réaux n'a-t-il pas supposé les obscénités artistiques du musée secret de Naples : les satyres, les nymphes, les chèvres et les boucs aux yeux amoureux?

C'était surtout, je le répète, à la protection du cardinal de Richelieu que le grand écuyer Cinq-Mars devait la douce confiance de Louis XIII. Jeune gentilhomme, il se montra quelque temps fort docile aux instructions du cardinal; il lui rapportait fidèlement toutes les impressions du roi sur chaque événement, sur chaque mesure politique du règne. Le cardinal opposa hardiment Cinq-Mars à Mlle de la Fayette, qui exerçait toujours un tendre ascendant sur le roi contre sa politique ferme et décidée. Le cardinal

1. L'éditeur principal des *Historiettes* de Tallemant des Réaux, M. le conseiller de Monmerqué, était un esprit distingué ; mais, comme les érudits, un peu enclin aux récits des petites choses, aux aventures scandaleuses; les *Historiettes* lui plaisaient d'affection, et on voit qu'il prend plaisir à les rapporter. Il a été trop souvent influencé par une collaboration qui appartenait à une triste école.

voulut même éloigner cette jeune fille d'une cour mondaine; il résolut de rompre cette liaison en suscitant des scrupules à la fois au roi Louis XIII et à Mlle de la Fayette sur une liaison qui pouvait devenir un criminel adultère. Le couvent seul pouvait la sauver d'une honte publique : elle l'accepta avec un vif empressement.

VI

LA VIE RELIGIEUSE DE PARIS

LES COUVENTS : — LES CARMÉLITES. — LES VISITANDINES

MADAME CHANTAL. — SAINT VINCENT DE PAUL

MADEMOISELLE DE LA FAYETTE AU MONASTÈRE

(1614-1630.)

VI

LA VIE RELIGIEUSE DE PARIS. — LES COUVENTS : LES CARMÉLITES. — LES VISITANDINES. — MADAME CHANTAL. — SAINT VINCENT DE PAUL. — MADEMOISELLE DE LA FAYETTE AU MONASTÈRE.

(1630-1640.)

Un admirable aspect du règne de Louis XIII, c'est cette belle société de charité et de bienfaisance qui se révèle spontanément pour guérir les plaies profondes d'un temps agité. A côté de la vie de cour un peu dissipée, dans la vieille cité, s'élevaient mille retraites silencieuses où tout s'oubliait, excepté la pratique des vertus et de la prière. On peut encore aujourd'hui s'en faire une idée en descendant la rue d'Enfer, peuplée d'hospices à travers le quartier Saint-Marcel jusqu'au Marais, et au faubourg Saint-Antoine, couvert d'asiles charitables. L'affilia-

5

tion des femmes de qualité aux ordres monastiques était une idée féconde pour les bonnes œuvres : le silence à côté du bruit, la bienfaisance organisée par associations volontaires [1] ; si les hommes graves trouvaient des abris sous les portiques de l'Oratoire, comme les philosophes sous les platanes et les acacias d'Athènes, les jeunes filles avaient des asiles contre les passions mondaines dans de vastes maisons entourées de jardins, plantés de fleurs, retraites toujours ouvertes aux cœurs fortement éprouvés. Beaucoup préféraient au mariage le voile virginal, la couronne de roses blanches pour se consacrer à Dieu, à la prière, aux pauvres surtout avec effusion et tendresse.

Le plus illustre modèle de cette abnégation volontaire avait été sainte Thérèse, gracieuse fille d'une haute maison d'Avila [2] : elle avait aimé les danses, le bal, les beaux cavaliers des Castilles, les gais propos de galanterie, et revenue de ces dissipations mondaines, pleine de déceptions,

1. On appelait les membres de cette affiliation le *tiers-ordre;* l'institution vit encore pour les communautés religieuses; elle est secrète pour quelques âmes pieuses.

2. Sainte Thérèse a écrit elle-même ses Mémoires, d'une candeur admirable; elle était née en 1515, dans la vieille Castille. J'ai visité sa maison d'Avila avec un doux ravissement.

elle avait fondé la plus sévère des institutions monastiques, l'ordre des *Carmélites* si populaire au dix-septième siècle. Anne d'Autriche, dans ses souvenirs mystiques de l'Espagne, avait pris sous sa protection cet ordre de travail, de prière et d'extase, la plus haute perfection de la nature humaine : le portrait de sainte Thérèse a été peint par Murillo, et Anne d'Autriche, la protectrice des carmélites, eut poûr artiste Rubens. Il n'y a que la foi qui inspire les chefs-d'œuvre! Toute l'institution de sainte Thérèse pouvait être définie par ces paroles simples et modestes : « Nous ne sommes que des pauvres filles qui ne savons que filer et prier [1]. »

La France eut également sa zélée fondatrice d'institutions monastiques, une femme du monde, Mme de Chantal, qui, veuve comme sainte Paule, la matrone romaine, avait repoussé l'idée d'une seconde union comme un adultère envers la mort; elle s'appelait Mlle de Fremiot, de grande naissance parlementaire; élevée à Dijon, elle avait épousé, à dix-huit ans, un brave gentilhomme, Christophe de Rabutin, baron de Chantal (Rabutin, Sévigné, noms charmants et

1. Il n'est rien de plus naïf à lire que le texte espagnol : *obres de santa Teresa de Jesus, par F. Diego de la compagnie de Jésus.*

illustres). Après la mort de son mari bien-aimé, elle établit ses enfants, puis libre après ce devoir accompli, sous les inspirations de saint François de Salles, elle conçut la pensée de fonder l'ordre de la *Visitation* destiné à l'éducation des jeunes filles et qui se propagea vite avec un grand éclat [1]. Paris se couvrit bientôt de couvents de la *Visitation*. Dans ces paisibles retraites, les religieuses accueillirent les novices avec le plus vif empressement; le premier monastère fondé par Mme de Chantal s'établit au faubourg Saint-Antoine sous l'invocation de la vierge Marie [2]; la règle était celle de saint Augustin, c'est à dire sérieuse et indulgente. Les religieuses de la Visitation, consacrées à l'éducation, préparaient ces broderies délicates, ornement des autels, ces filets d'or et d'argent, ces élégants coussinets qui enveloppaient les reliques, les scapulaires de soie, les figurines découpées en miniature de la Vierge et des saints, belles images qui faisaient la joie de l'enfance; ces délicieux travaux de mains occupaient

1. Le premier couvent des Visitandines fut fondé à Annecy le 10 juin 1616.

2. Mme Chantal fut supérieure de la Visitation; elle prit le nom de mère Chantal selon l'usage; c'est ainsi que la reproduisent les gravures, et qu'elle fut présentée à Anne d'Autriche à Saint-Germain.

l'imagination des jeunes filles pour détourner les mondaines pensées.

La rue, le faubourg Saint-Antoine, le vieux Marais, aimaient les couvents sous des invocations diverses et avec des missions de charité, sous le patronage des parlementaires et de la bourgeoisie alors d'une fervente piété : toutes les honorables familles avaient un couvent qu'elles choisissaient pour y faire leur retraite et leur examen de conscience. Si haut qu'on fût placé, il paraissait utile de donner chaque année quelques jours à la retraite, à la méditation sur soi-même, devoir philosophique. Anne d'Autriche aimait à se retirer chez les religieuses du *Val-de-Grâce*, monastère qu'elle avait fondé ou grandi ; après la vie active et bruyante du monde, la solitude avait ses enseignements[1] ! On avait vécu dans la dissipation, les bals, les fêtes et les carrousels ; on s'abritait pendant quelques huitaines au couvent sous les grands arbres entourés de hautes murailles : on vivait frugalement au réfectoire, table d'hôte du bon Dieu, en face d'un Christ en bois noir que faisaient ressortir les murailles blanches et nues éclairées par quelques cierges verts et jaunes ; le repas durait

1. Voir mon livre sur *Anne d'Autriche*.

trois quarts d'heure, et encore occupés par de pieuses lectures : les récréations étaient douces et bonnes ; les joies des religieuses et des élèves sincères parce qu'elles étaient sans arrière-pensées et sans remords ; la tempête des passions n'avait jamais secoué ces douces fleurs. Les amitiés du couvent étaient longues, durables et survivaient aux vicissitudes du monde.

Après Anne d'Autriche la famille la plus ardemment protectrice des institutions monastiques fut celle des Gondi [1], d'origine italienne si liée avec saint François de Salles. Les Gondi avaient recueilli dans leur hôtel un prêtre vénérable et modeste dont le nom retentissait déjà comme l'expression et le symbole de la charité même ; il s'appelait M. Vincent [2] : né au milieu des Landes près d'Acqs, aux Pyrénées, d'une pauvre famille, le jeune Vincent avait étudié chez les cordeliers, institution de pauvres capucins égalitaires, sans propriétés, même sans possessions légales. M.Vincent puisa parmi eux ses doctrines de charité immense après une jeunesse aventureuse et secouée ; pris par des corsaires, réduit

1. Le chef de la maison de Gondi était Albert de Gondi, maréchal de Retz.

2. M. Vincent fut canonisé depuis sous le nom de saint Vincent de Paul.

à la condition d'esclave, par un miracle, Vincent s'était sauvé sur un petit esquif avec quelques-uns des compagnons qu'il prit sous sa sauvegarde ingénieuse. Il vint jusqu'à Avignon où le récit imagé de ses infortunes intéressa le légat qui avait pénétré sa vive intelligence. Vincent l'accompagna jusqu'à Rome; il y connut le cardinal de Bérulle, l'une des têtes les plus fortes du commencement du dix-septième siècle, le fondateur de l'Oratoire [1], l'ami, l'un des confidents du cardinal de Richelieu.

C'était à son retour à Paris que Vincent était entré dans la maison de Gondi, et sous ses auspices, il avait commencé une suite de belles œuvres de charité : le rachat et l'éducation des esclaves, les missions destinées à instruire les gens de la campagne, à réunir dans une communauté « les filles auxquelles il n'était plus possible de rester dans le monde sans s'y perdre, ni de se sanctifier dans la retraite si elles continuaient à n'y être pas bien conduites. » M. Vincent mit la dernière main à toutes ces fondations charitables par l'institution des sœurs qui durent se consacrer aux pauvres malades et

1. Le père Bérulle était de la famille parlementaire des Seguier; il reçut le chapeau de cardinal des mains d'Urbain VIII et mourut en 1629.

à recueillir les enfants trouvés. Pour arriver à son but de dévouement, M. Vincent s'adressait surtout aux femmes de condition, aux dames de la cour, aux filles d'honneur de la reine ravissantes et pieuses, il les grouppait dans d'intimes assemblées pour leur dire quelques paroles d'une sensibilité brûlante de tous les feux de son cœur.

Ce fut encore une femme qui seconda merveilleusement M. Vincent dans l'institution des saintes filles depuis connues sous le nom de *sœurs grises :* Mme Legras [1], née Marillac, de la famille qui comptait à la fois un garde des sceaux, un maréchal de France; veuve bien jeune d'Antoine Legras, secrétaire des commandements de Marie de Médicis, comme Mme Chantal, elle ne voulut jamais se remarier; première supérieure des sœurs de charité, elle considéra les pauvres comme ses enfants, et les malades comme sa famille. Les générations ingrates envers le passé, qui connaissent à peine le nom de Mme Legras, réservent le bruit et la renommée pour quelques charlatans de science ou de popularité, qui ne sauraient créer une sœur

1. Louise de Marillac (Mme Legras), réunit la première congrégation des sœurs grises dans la paroisse Saint-Nicolas-du-Chardonet.

grise, comme le dit un jour Napoléon aux philosophes médisant du christianisme.

Ce fut de l'influence de M. Vincent que se servit le cardinal de Richelieu pour entraîner Mlle de la Fayette à prendre le voile de religieuse dans le couvent de Sainte-Marie Saint-Antoine. Toute la cour s'était aperçue que l'amour du roi pour l'aimable et sérieuse fille d'honneur grandissait avec impétuosité; les vives forces de la passion étaient à redouter : un roi volontaire, impératif, pourrait-il longtemps comprimer ses mille ardentes tentations auprès d'une jeune fille aimée? Le cardinal qui, plus d'une fois, avait initié M. Vincent aux projets de sa politique, ne lui laissa rien ignorer de ses craintes et le pieux fondateur de tant de saintes œuvres entreprit, avec le plus pur dévouement, d'inspirer une vocation, au reste très-facile, dans un cœur pur, illuminé par une vive foi : si pieuse déjà Mlle de la Fayette dut comprendre qu'il fallait placer une grille entre elle et les impératives volontés du roi; instruite par M. Vincent elle prit le voile à vingt-cinq ans, âge de réflexion et de volonté où toutes les résolutions doivent être sérieuses.

Belle et touchante cérémonie que la prise de voile! et en cette circonstance il s'agissait d'une

fille d'honneur de la reine, de Mlle de la Fayette! Dans une église toute parée de blanc, ornée de fleurs, la cour et les jeunes femmes de la place Royale s'étaient réunies pour saluer et admirer une dernière fois la novice qui allait se consacrer à Dieu; la reine, dans une tribune, entourée de sa maison, parée de beaux atours; des cierges sur tous les autels répandaient une céleste lumière, le doux sons de l'orgue et la fumée de l'encens en longs tourbillons enivraient les cœurs; la jeune novice s'avançait vers l'autel sous le voile blanc, encore brillante des toilettes de ce monde, ses cheveux tressés et ornés de pierres précieuses comme une fiancée. Quand les vœux étaient prononcés, cette luxuriante chevelure était rasée, la novice, désormais sœur et compagne des religieuses, quittait ses vêtements pour prendre l'habit de l'ordre; on lui jetait un suaire sur la tête pour annoncer à tous qu'elle était morte excepté pour Dieu. A ce moment solennel la voix de l'orateur chrétien s'élevait et avec cette parole que Bossuet[1] rendit depuis si puissante, il racontait les déceptions et les tristesses de la vie : « Tout ce qu'on touchait dans le monde, comme les fruits de la

1. On sait que l'évêque de Meaux porta la parole pour la prise de voile de Mlle de la Vallière.

mer Morte était cendre : à celle-ci un amour déçu, des illusions perdues ; à celle-là les douleurs poignantes, les amertumes soudaines : la pureté, la chasteté consacrées à Dieu étaient encore ce qu'il y avait de plus précieux dans le lamentable pèlerinage de la vie ; la prière, la solitude ici-bas et pour récompense tout un monde de félicités, des horizons sans limites, l'éternité de bonheur en échange de quelques jours disputés aux tristes misères. » Et ces saintes paroles retentissaient même dans les cœurs blasés par les plaisirs ! Que de merveilleux changements s'opéraient à la suite d'une prise de voile dans un cœur pur et aimant ! Combien étaient prises de fortes résolutions, de vertus, de retraites, et d'œuvres utiles pour les pauvres et les malades !



VII

LA SOCIÉTÉ JOYEUSE ET LITTÉRAIRE DE PARIS

SOUS LOUIS XIII

(1625-1635)



VII

LA SOCIÉTÉ JOYEUSE ET LITTÉRAIRE DE PARIS SOUS LOUIS XIII.

(1625-1635.)

Entendez-vous les rires accentués et bruyants parmi la foule assemblée sur le Pont-Neuf, devant les clochettes de la Samaritaine? — C'est maître Tabarin, accompagné de Mondor qui récite ses plus hardies joyeusetés et crie à tue-tête : « La querelle de Tabarin et Francisquine sa femme, les coqs-à-l'âne et gaillardises du baron Gratelard, les farces tabariniques, les aventures du capitaine Rodomont, les rares beautés d'Isabelle et ses aventures depuis son départ de Paris. »

Nulle popularité ne pouvait égaler celle de

maître Tabarin, puissant sur la multitude et au gage du cardinal-ministre [1].

Ainsi Tabarin devisait,
Ainsi il se réjouissait,
Vendant son beaume et ses pommades.
Heureux sont ceux qui comme lui
Peuvent gagner l'argent d'autrui
En faisant deux ou trois gambades.

Un peu plus loin, au bout du Pont-Neuf, s'étaient établis les *Gélosi* ou comédiens italiens qui représentaient de petites facéties pour le divertissement de la cour et de la ville : « *Arlequin*, empereur de la lune, avec son habit blasonné de mille étoiles, et *Colombine*, impératrice des sauvages. » Maître Tabarin venait d'introduire sur la scène le réjouissant Paillasse, le pauvre souffreteux, diseur de bons mots, qui mettait en train la foule quand il recevait à tout propos un coup de pied ou des taloches pour ne pas

1. L'époque de la grande renommée de Tabarin était de 1620 à 1622. Ses œuvres furent publiées sous ce titre : *OEuvres et fantaisies* de Tabarin. Paris, 1623. Il s'était établi entre le Pont-Neuf et la place Dauphine.
Tabarin avait acquis une grande renommée.

C'eût été une perte étrange,
Si perdant Tabarin des yeux,
Nous eussions perdu le mélange
De ses avis facétieux.

répondre aux questions de Tabarin : « Pourquoi les peureux ont-ils les dents aussi longues? — Pourquoi les femmes sont-elles timides?— Quel est l'animal le plus magnanime? quelles sont les plus chicaneuses entre les bêtes? »

La mode était alors au burlesque, école étrange, fantasque, qui avait commencé sous les Valois par les récréations et joyeux devis de maître Bonaventure des Périers[1], farces épicées d'esprit.

Hommes pensifs, je ne vous donne à lire
Ces miens devis si vous ne contraignez
Le fier maintien de vos frons rechignez
Ici n'y a seulement que pour rire.
Laissez à part vostre chagrin, vostre ire
Et vos discours de trop loing desseignez
Une autre fois vous serez enseignez :
Je me suis bien contrainct pour les escrire.
J'ay oublié mes tristes passions,
J'ay intermis mes occupations;
Donnons, donnons quelque lieu à la folie.

Sous le titre de : *Nouvelles*, Bonaventure des Périers publiait mille joyeusetés : « Les trois sœurs nouvelles espousées qui répondaient cha-

1. Bonaventure des Périers était de la province de Bourgogne; né au commencement du seizième siècle, il avait été attaché à Marguerite de Navarre, sœur de François Ier. Son livre capital, le *Cymbalum mundi*, proscrit par le parlement, a été imprimé en français; contenant quatre dialogues poétiques *fort antiques joyeux et facétieux.* Jehan Morin, 1537.

cune un bon mot à leur mari la première nuit de leurs nopces. — De celui qui acheta l'oreille de l'enfant à la femme de son voisin. — De l'advocat qui parlait latin à sa chambrière et du clerc qui estait le truchement. — Du savetier Blondeau qui ne fut oncq en sa vie melancholique que deux fois : comment il y parvint et de son épitaphe.

Ci dessoubz gist en ce tombeau
Un savetier nommé Blondeau,
Qui en son temps rien n'amassa,
Et puis après il trepassa.
Marris en furent les voisins
Car il enseignait les bons vins [1].

Un autre burlesque philosophe, écrivain populaire, fut Savinien Cyrano de Bergerac, Gascon de naissance, courageux et hardi ; grand breteur et joueur, il était venu chercher fortune à Paris ; à dix-huit ans, on le nommait déjà parmi ses braves camarades des compagnies noires et grises, *le diable des mousquetaires*, et il avait besoin de bien manier l'épée pour faire cesser le rire autour de lui, car il était si laid qu'on se serait moqué à chacune de ses paroles : son nez,

1. Les *Nouvelles* de Bonaventure des Périers sont dans le genre de Boccace. Le *Cymbalum mundi* a été plusieurs fois réimprimé.

démesurément long, tout surmonté de verrues, tenait du polichinelle italien (le nez de Henri IV vieilli eût été imperceptible à côté de celui-là); mais dès qu'on le regardait un peu de travers, Cyrano mettait l'épée à la main[1]. Courageux comme César, ainsi le disait Mlle Scudéry, il avait reçu tout jeune homme un coup de mousquet à travers le corps, et le digne Gascon néanmoins s'était sauvé de cette blessure, mortelle pour tout autre. Au milieu de ses devoirs d'armes dans les camps, Cyrano de Bergerac publiait son *Voyage dans la lune*, véritable faribole souvent inintelligible, mais qui faisait sa joie. D'après Cyrano de Bergerac, les uns prenaient cet astre pour une lucarne du ciel, les autres pour une boule de safran, d'autres encore pour un plat à barbe dans lequel Diane lavait les cheveux d'Apollon : Cyrano soutenait nettement que c'était un monde habité; et en partant de cette idée, il racontait son joyeux voyage dans la lune et ses

1. Comme tous les cavaliers de cape et d'épée, Cyrano de Bergerac avait un grand mépris pour la bourgeoisie. Quand les mousquetaires quittèrent Paris, sous la Fronde, il composa ce joli petit triolet :

> Ils s'en vont, les nobles Français,
> Qui portent la cape et l'épée.
> Courage, messieurs les bourgeois,
> Vous serez les maîtres six mois
> De la cape et de la poupée.

éclatants ébats dans l'empire du soleil, description drôlatique, sorte d'inventaire du monde sidéral dressé par Cyrano de Bergerac, le tout entremêlé de quelques traits hardis contre les idées religieuses et la géodésie historique. Le cardinal de Richelieu pardonnait beaucoup à Cyrano de Bergerac, car il était brave entre tous et il avait voué son épée à Son Éminence.

Charles Coypeau, sieur d'Assoucy, l'empereur du burlesque, était un de ces littérateurs sans tenue dans ses mœurs qui avait eu souvent à faire avec la justice; il passait sa vie sur les grandes routes en récitant ses vers, un théorbe à la main, dont il s'accompagnait : sa voix belle et douce formait trio avec ses deux jeunes pages frisés et bien vêtus, sans aucune gêne ni préjugés : rire en soi et faire rire le monde était la devise de d'Assoucy, et sous son portrait contemporain on lisait ces vers :

En ce Démocrite contemple
D'un Socrate la fermeté;
En riant il a surmonté,
Par une force sans exemple,
Tout ce que le sort irrité
A de rage et de cruauté.
Jamais Apollon dans son temple
N'eut un si grand persécuté [1].

1. Ces vers sont au-dessous d'une belle image de d'As-

Assurément d'Assoucy méritait bien la mauvaise renommée et les châtiments de l'opinion publique; nul n'était plus mal famé que lui: artiste de talent dans le burlesque, on lui pardonnait à cause de son mérite et des grâces de sa voix[1]. Le cardinal de Richelieu, comme toutes les têtes d'affaires, aimait les farces, les bouffonneries, les joyeusetés, les poëmes travestis dans le genre de ceux que publia plus tard Scarron, à peine alors compté parmi les poëtes : Scarron récitait les fragments d'un *Roman comique* écrit sur les comédiens ambulants, ces troupes de bohémiens vagabonds qui voulaient se donner une sorte d'importance par leurs déclamations et leurs chants : les portraits tracés par Scarron, parfaits de ressemblance, représentaient ces troupes mêlées de fils de famille, moitié escrocs, moitié débauchés, qui parcouraient les provinces. *Le Roman comique* et *les Aventures de d'Assoucy* faisaient les délices de la place Royale, où brillait la littérature à la mode avec les deux grandes corruptrices des mœurs : Ninon de Lenclos et Marion Delorme, alors dans toute leur jeunesse et leur beauté.

soucy, d'une laideur repoussante et d'une expression très-commune, quoique admirablement grave.

1. On voit dans le voyage de Chapelle et Bachaumont, les accusations qui pesaient sur les mœurs de d'Assoucy.

Cette place Royale venait d'être chantée par un poëte, nouveau venu, Normand d'origine, né à Rouen, du nom de Pierre Corneille; après ses premiers essais incertains sa pièce de *Melite et Clitandre*, Corneille avait payé son tribut à la place Royale, (le séjour du beau ton, des esprits raffinés) avec ses arcades, ses maisons en moellons rouges, ses arbres bien taillés au-our de la statue de Louis XIII, que le cardinal de Richelieu consacrait au roi son maître. Au pied de cette statue, les poëtes accouraient réciter leurs sonnets en l'honneur des précieuses. Il y régnait un parfum de bel esprit et de galanterie qui entraînait et charmait. Il n'est pas une pièce de vers du temps qui ne célèbre les cheveux, les pieds, les mains d'une jeune fille : les yeux surtout étaient l'objet d'un culte :

Les grâces à l'envi descendirent des cieux
Pour se donner l'honneur d'accompagner ses yeux,
Et l'amour, qui ne peut entrer dans son corsage,
Voulut obstinément entrer dans son visage.

Le culte des yeux avait ses autels, ses parfums à l'hôtel Rambouillet ; on les comparait habituellement aux étoiles brillantes, au pur diamant, aux pierres précieuses qui jetaient des feux éclatants, et les sonnets étaient consacrés

à ces descriptions enthousiastes, langage, au reste, emprunté à l'Espagne, où le galant cavalier compare incessamment les yeux de sa maîtresse aux astres scintillants.

Il se fit alors deux courants d'opinions littéraires; l'un réglementé et administrativement dominé par le cardinal de Richelieu[1], enfanta l'Académie française. Il est naturel qu'un grand pouvoir ait l'ambition de s'exercer sur toute chose, sur la pensée comme sur les actions; le cardinal ne voulait rien laisser libre : les écrivains, les poëtes devaient lui rendre hommage, et il les gagnait par les pensions et les prestiges de sa parole; on pouvait à peine échapper à l'attraction de ce génie qui dominait le monde. Les pauvres poëtes tendaient la main à la robe de pourpre pour obtenir quelques dizaines de pistoles et Richelieu savait les donner[2].

L'autre courant littéraire entraînait les gens d'esprit vers une indépendance de propos et de vie : ni Bussy-Rabutin, ni Mlle de Scudéry n'a-

1. La *Comédie de la place Royale*, par Pierre Corneille, fut représentée, en 1635, par ordre du cardinal de Richelieu.

2 On a dit que le côté ridicule de Richelieu était une prétention littéraire, un certain orgueil de se poser en auteur. Je crois qu'il y a exagération; le cardinal voulait dominer la littérature, parce qu'un système de gouvernement n'est pas complet lorsqu'il laisse l'esprit en dehors.

vaient besoin du cardinal pour vivre; leur popularité venait de la mode et du talent : le beau monde lisait *Astrée* et admirait son auteur, sans qu'il eût recours à la protection de Richelieu, La littérature pensionnée est toujours médiocre. Une nouvelle génération d'illustres écrivains, d'académiciens patentés se préparait pour effacer l'école de la place Royale; dans la période de cinq ans (1620 à 1625) naissent une multitude de poëtes classiques : ils tiennent peu de compte des beaux esprits du Marais et de ses précieuses. Il ne faut rien exagérer! Cette nouvelle école a quelque chose de compassé, de régulier qui fait contraste avec le libre esprit de la fin des quinzième et seizième siècles; les œuvres n'ont plus cette allure de mousquetaires, cette désinvolture chevaleresque qu'on trouve dans Bussy-Rabutin[1] ou dans Balzac : les anciens (grecs-romains) vont dominer les lettres avec les formes classiques, un peu monotones. La littérature s'était d'abord abreuvée à la source italienne avec les joyeux artistes de Venise, de Naples, de Bologne : *Le Dottore, Colombine*, *Arlequino*. Catherine et Marie de Médicis

1. Bussy-Rabutin, Mmes de Sévigné, Scudéry, Saint-Évremont, conservèrent ce vieil orgueil français, même sous le règne de Louis XIV.

avaient favorisé ces tendances en souvenir de leur patrie. Avec Anne d'Autriche était venue la littérature espagnole[1], si riche, si nationale; et Corneille pour *le Cid* avait puisé à pleines mains dans la source intarissable des comédies, des saynètes de l'Andalousie, de l'Aragon et de la Castille.

Dans la littérature sous Louis XIII, l'esprit français déborde même dans Scudéry; s'il y avait un peu de prétentions et d'afféterie à l'hôtel Rambouillet[2], au moins le caractère était national, la galanterie parfaite. La domination pure et céleste de la femme se résuma dans la guirlande *de Julie*, quintescence du sentiment; les précieuses conservaient dans un vase parfumé l'esprit charmant qui fit longtemps notre supériorité; on vint en France pour étudier le langage et le prendre pour modèle. L'Académie française aidait la littérature gouvernée par Richelieu; elle forma une réunion de poëtes et d'écrivains assouplis, les mains tendues pour solliciter l'aumône du cardinal et pour son amusement. L'hôtel Rambouillet conserva l'indépendance de sa pensée, les grâces de la galanterie; il ne fut

1. Voyez mon travail sur *Anne d'Autriche*.
2. Il ne faut pas le confondre avec l'hôtel du financier Rambouillet, dont j'ai parlé, et qui était au faubourg Saint-Antoine.

esclave que de l'amour. Le cardinal n'aimait pas les précieuses; il pressentaît que de là viendrait l'opposition, la critique, la Fronde. La place Royale dissimulait encore parce qu'on avait des craintes : la Bastille et l'exil! Plus tard elle devint le foyer d'une fine raillerie, d'une médisance raffinée qui devait avoir son jour de triomphe!



VIII

DICTATURE DU CARDINAL DE RICHELIEU

RAPPROCHEMENT DE LOUIS XIII AVEC LA REINE

EXÉCUTION DE CINQ-MARS

(1639-1642)

VIII

DICTATURE DU CARDINAL DE RICHELIEU. — RAPPROCHEMENT DE LOUIS XIII AVEC LA REINE. — EXÉCUTION DE CINQ-MARS.

(1639-1642.)

Le pouvoir du cardinal de Richelieu avait grandi à raison des services qu'il rendait à l'unité et à la force de la monarchie. Louis XIII était moins un roi paresseux dans ses volontés, dans ses actes, comme on l'a souvent écrit, qu'un esprit parfaitement convaincu de la forte intelligence qui gouvernait l'État sous la pourpre; il obéissait à cette direction suprême du cardinal parce qu'il en devinait l'avenir : bien souvent il en fut fatigué, heurté. Autour de lui on voulut détruire le prestige, l'opposition avait échoué : la disgrâce du cardinal n'avait jamais été qu'un

projet, un essai, et même un jeu habilement préparé afin de connaître les amis et les ennemis du cardinal qui, plus puissant que jamais, secouait sa robe rouge sur le front prosterné de ses ennemis. La reine mère était en exil; Anne d'Autriche[1], convaincue d'une correspondance imprudente avec l'Espagne, s'était soumise aux idées politiques du cardinal, qui surveillait jusqu'aux plus intimes affections du roi. Richelieu ne s'était arrêté devant aucun obstacle; il les avait brisés tous. Monsieur, duc d'Orléans, obéissait comme un enfant assoupli; il consentait à n'être plus qu'un instrument, jusqu'à ce que le cardinal le jeta définitivement en exil. La haute féodalité avait été frappée comme au cœur par l'arrêt capital qui condamnait le duc de Montmorency; les huguenots n'avaient plus aucune de leurs places de sûreté, et les châteaux forts du Languedoc étaient rasés jusqu'au sol avec une inflexibilité qui ne tenait compte ni de l'antiquité du droit, ni de l'illustration des races. Les ordonnances contre le duel s'exécutaient sans ménagement : le prince de Chalais avait subi le châtiment de son exaltation d'honneur et de sa

1. J'ai expliqué tout le système du cardinal de Richelieu dans mon livre sur *Marie de Médicis*, en la comparant à *Anne d'Autriche*.

bravoure imprudente[1]. Il fallait ces actes de rigueur pour mettre un peu d'ordre et de police dans le royaume.

A l'extérieur, la politique du cardinal n'avait pas moins d'ampleur et de fermeté. Richelieu attaquait hardiment la maison d'Autriche, cette antique rivale des Bourbons; il l'avait poursuivie en Allemagne dans la question de l'Empire; les protestants, que le cardinal brisait comme un parti séditieux en France, étaient protégés et favorisés dans leur puissance en Germanie, et les électeurs de Saxe, de Brandebourg et de Wurtemberg recevaient des subsides et des accroissements de territoire pour réaliser les éléments d'un nouveau droit public germanique favorable à l'indépendance. Le cardinal s'était servi de son agent fidèle, le P. Joseph, l'humble et grand capucin, si patriotique que ses yeux mourants avaient étincelé de joie à la prise de Fribourg[2]. Fervent catholique, le P. Joseph favorisait les

1. Chalais était de la maison des Talleyrand. Les Montmorency étaient considérés comme la plus haute race parmi la noblesse provinciale.

2. Toutes les négociations d'Allemagne qui préparèrent le congrès de Westphalie, furent conduites par le P. Joseph; ce serait une belle histoire à écrire que celle du P. Joseph du Tremblay; il appartenait à l'ordre des Minimes, et ne quittait jamais la robe grise de bure grossière. On l'appelait l'*Éminence grise*.

huguenots en Allemagne. En Italie, la France avait fait rentrer la maison de Savoie un peu turbulente et ambitieuse dans la déférence et la soumission. Naples était un moment arrachée à la domination espagnole par l'insurrection de Mas Anielo, tandis que les Stuarts, en Angleterre, après avoir favorisé les huguenots de France, étaient obligés d'appuyer leur sceptre sur la protection du cardinal afin de comprimer l'esprit séditieux des puritains d'Écosse[1] et des exilés en Hollande.

Ces grands services avaient placé la puissance de Richelieu au-dessus de toutes les intrigues, et le cardinal put alors hardiment attaquer les affections privées, et même les caprices du roi, quand ils contrariaient sa politique. Il avait d'abord amorti la passion de Louis XIII pour Mlle de la Fayette en plaçant la grille du cloître entre le monarque aimant et la jeune fille d'honneur de la reine, heureuse recluse dans le couvent de Sainte-Marie, Saint-Antoine. Le roi pourtant ne cessait de la visiter; souvent un carrosse fleurdelisé s'arrêtait devant les portes du monastère : d'après un privilége antique, le roi de France pouvait entrer dans tous les couvents,

1. Les Stuarts reçurent même des subsides du cardinal de Richelieu, et ce fut un des grands griefs des puritains.

même de femmes, comme protecteur et suzerain du sol[1]. Louis XIII pénétrait donc sous ces voûtes, et pendant plusieurs heures interrogeait Mlle de la Fayette, même sur la politique ; le cardinal, à qui chaque parole du roi était rapporté, voulut rattacher Mlle de la Fayette à ses desseins, par la douce et pieuse influence de son confesseur qui la dirigeait dans les voies du ciel et de la terre[2]. Cette fois il s'agissait d'une question d'État et de famille. Le confesseur réussit à dominer Mlle de la Fayette.

Le couronnement de l'œuvre immense qu'avait entrepris le cardinal, c'était la transmission paisible, héréditaire de la couronne de France. Louis XIII n'avait pas d'enfants encore : que deviendrait le royaume à sa mort, livré à la fantaisie remuante de Monsieur (duc d'Orléans), et à l'anarchie sous les princes du sang? Les calvinistes relèveraient leur tête haute et turbulente, la féodalité se reconstituerait sur d'antiques bases! Il fallait donc que Louis XIII obtînt de Dieu un enfant mâle, héritier naturel de la couronne : comment vaincre sa vive répulsion pour

1. Ce privilége datait de la première race; il est constaté par les chroniqueurs de Saint-Denis, même sous le règne de Charlemagne.

2. Le confesseur était saint Vincent de Paul, fort lié avec Richelieu et avec la reine Anne d'Autriche.

Anne d'Autriche, à laquelle le roi croyait avoir des reproches sérieux à adresser sur ses relations avec l'Espagne? Presque toujours séparé de la reine, il fallait l'en rapprocher par les doux conseils d'une voix amie et religieuse. Le cardinal choisit Mlle de la Fayette, ange de paix et d'inspiration, qui parla au roi dans les termes d'une piété fervente : « Elle adressait chaque jour des prières au ciel pour qu'il exauçât les vœux de la France, ses larmes tremperaient les dentelles de l'autel jusqu'à ce que Dieu écoutât ses supplications. »

Secondé par Mlle de la Fayette, le cardinal put agir efficacement pour effacer la prévention du roi. Louis XIII parut désormais à côté de la reine dans les fêtes de la cour; une réconciliation d'abord difficile s'accomplit avec une loyale tendresse[1]. Quand ces résultats furent atteints, le cardinal fit sentir au roi que les visites répétées au couvent de Sainte-Marie pouvaient être le sujet d'un scandale quand il devait à la reine tout son amour; la rupture fut provoquée par Mlle de la Fayette elle-même, qui jugea prudent

1. Les pamphlets huguenots et des réfugiés, ont donné des motifs scandaleux à la réconciliation de Louis XIII et de la reine sa femme. Quelques historiens modernes les ont acceptés avec leurs médisances ordurières.

de briser tout commerce avec le roi, même par lettres[1]; elle se condamna désormais à la retraite la plus absolue, à la vie monastique dans ses devoirs les plus austères. Ce fut la grande nouvelle de la place Royale. Bientôt un bruit sinistre retentit dans le salon jaune de Ninon de Lenclos et dans la ruelle tapissée de cuir noir de Marion Delorme.

Tout à fait maître de l'esprit de Louis XIII, le cardinal put attaquer une autre domination : celle du grand écuyer, M. de Cinq-Mars. En balayant toutes les ordures dont Tallemant des Réaux a souillé l'amitié du roi pour M. le Grand, l'influence de ce jeune homme ravissant était incontestable et suprême[2]. Louis XIII ne pouvait s'en passer ; il l'appelait le jour et la nuit. Comme tous les sentiments extrêmes, l'amitié du roi était jalouse, exclusive, exigeante ; le sombre monarque boudait, grondait, se fâchait. Cinq-Mars comptait trop sur les royales faiblesses pour contenir d'imprudentes paroles, et ses démarches plus hardies encore ; toujours fort lié avec la place Royale, amoureux fou de Marion Delorme,

1. La reine infante continua à visiter Mlle de la Fayette qu'elle aida dans la fondation de son monastère à Chaillot : elles restèrent intimement liées.
2. *Historiette de Louis XIII.*

à ce point (on l'a dit), qu'il voulait l'épouser [1]. Il partait presque chaque soir du château de Saint-Germain, au coucher du roi, et monté sur un vigoureux cheval, il faisait le trajet du château au Marais en une heure et demie; il quittait Marion Delorme à quatre heures du matin et revenait à franc étrier pour assister au lever de Sa Majesté; exténué de fatigue, le grand écuyer dormait sur chaque fauteuil; le roi, inquiet, plein de sollicitude, en voyant son gracieux favori si pâle, si défait, l'interrogeait: « Qu'as-tu, Cinq-Mars? Tu as mal dormi cette nuit. » Le grand écuyer répondait plus ou moins doucement; quelquefois impatienté, il éclatait en impertinentes paroles [2].

Le cardinal suivait cette situation de bouderie et de raccommodement avec une attention inquiète, pour en profiter à la première occasion; il avait la preuve que Cinq-Mars avait cessé de lui être dévoué et que secouant ses engagements, il le desservait auprès du roi; connaissant à fond

1. La famille d'Effiat obtint un arrêt faisant défense à Cinq-Mars d'épouser Marion Delorme avec laquelle il était prêt à se fiancer.

2. De curieuses lettres, écrites par le roi au cardinal de Richelieu, développent tous ses griefs, toutes ses plaintes contre le grand écuyer, qui ne gardait ni mesure, ni convenance à l'égard de Louis XIII. J'ai donné ces lettres dans mon *Cardinal de Richelieu.*

le caractère de Louis XIII, le cardinal était persuadé que tôt ou tard il se fatiguerait d'un rôle si blessant pour sa dignité et son amour-propre. Cinq-Mars était arrivé à ce point de dire que le roi l'ennuyait, et que le plus beau jour de sa vie serait celui où il reprendrait sa liberté. Plus Louis XIII paraissait tendre, affectueux, empressé, plus Cinq-Mars se montrait léger, inconséquent dans ses propos irréfléchis.

Une circonstance capitale vint aider la politique vigoureuse de Richelieu ; il est rare que dans les temps passionnés un système de résistance ne se transforme pas en conjuration, surtout quand l'esprit de parti a rendu les idées si complexes et si mélangées, qu'il n'est pas facile de fixer les limites du bien et du mal. La place Royale n'aimait pas Richelieu : une grande fraction des parlementaires détestaient ses principes politiques[1]. L'Espagne, présente partout, cherchait à profiter de ces haines profondes, et ses agents préparaient les éventualités pour reconstituer une espèce de ligue. Il est incontestablement prouvé que M. de Thou négociait avec l'Espagne un traité secret, et Cinq-Mars

1. Le cardinal avait privé le Parlement même de son droit de remontrance ; l'enregistrement n'était plus qu'une formule.

entrait en plein dans les projets de renversements.

Le cardinal de Richelieu, parfaitement informé, suivait pas à pas ce complot pour le réprimer fortement au temps voulu; il le laissa donc s'avancer jusqu'à la veille de la mise en scène : les pièces placées sous les yeux du roi ne laissèrent plus de doute sur les culpabilités. Vivement froissé par la trahison de Cinq-Mars, très-fatigué de ses caprices et de ses propos, il l'abandonna sans miséricorde à la discrétion suprême de son ministre. Il n'y avait nulle haine personnelle du cardinal contre Cinq-Mars : ce qu'on reprochait au grand écuyer était appuyé sur des preuves de trahison flagrante ; dans l'impitoyable système de répression adopté par Richelieu, le cardinal ne pouvait pardonner à M. le grand écuyer un complot aussi avoué, aussi coupable : quel ordre existerait-il dans un État, s'il était permis de traiter avec l'étranger et de trahir son pays ? On a fait des tableaux touchants sur la mort de Thou et de Cinq-Mars; et certes, il était cruel de voir cette belle et jeune tête coupée par la hache sanglante du bourreau, mais la culpabilité était constatée : il n'y avait pas à hésiter, Cinq-Mars fut sacrifié. Il y a une certaine beauté mâle et étrange dans ce

contraste que la peinture a reproduit : Richelieu, faible et maladif, agonisant presque sur son oreiller, et au devant de lui, Cinq-Mars, jeune, beau, couvert de dentelles que des gardes à la cotte de fer conduisaient dans la barque cardinale sur le Rhône jusqu'à Tarascon. C'est la conviction d'un grand but qui créait cette énergie, cette surexcitation du pouvoir : quand on se propose un vaste projet, on ne sent plus la fièvre, la maladie, le froid et le chaud ; on marche droit pour le réaliser.

Le traité avec l'Espagne était revêtu de la signature du grand écuyer en correspondance avec les ambassadeurs espagnols : MM de Thou et Cinq-Mars avaient promis leur concours au roi Philippe III ; ils préparaient une invasion d'étrangers à travers les Pyrénées et les Alpes : n'était-ce pas un crime capital aux yeux des lois de tout pays légalement constitué[1] ?

L'exécution de Cinq-Mars fut un coup de foudre pour l'opposition du Marais, qui parlait déjà avec esprit et hardiesse. Il se fit un grand

1. Rien de plus régulier que le procès qui fut fait à Lyon contre Cinq-Mars et de Thou. Les pièces existent encore dans les manuscrits de Béthune; il ne restait plus qu'un recours à la clémence, et Louis XIII avait été trop blessé par Cinq-Mars pour l'accorder. Les consciences profondément convaincues pardonnent peu.

silence comme après tout acte de vigueur d'un pouvoir fort; Cinq-Mars avait été longtemps le héros de la place Royale; on avait tant célébré ses amours avec Marion Delorme! Cette leçon sanglante frappa de terreur les écrivains du Marais; il ne fut plus dit un mot sur le cardinal alors à l'apogée de sa puissance et de sa gloire que la poésie et les arts exaltaient à l'envi.

IX

LES ARTS SOUS LOUIS XIII

RUBENS. — POUSSIN. — LESUEUR. — CALLOT

(1635-1642)

IX

LES ARTS SOUS LOUIS XIII.

RUBENS — POUSSIN. — LESUEUR. — CALLOT.

(1635-1642.)

Il avait éclaté une vive et populaire joie autour du berceau d'un dauphin, fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche; si les pamphlets hollandais et des réfugiés en Angleterre racontaient sur la fécondité de la reine de puérils et d'odieux épisodes[1], les multitudes faisaient retentir l'air d'enthousiastes acclamations. Le roi, à l'occasion de ce joyeux événement, consacra son royaume à la vierge Marie et le mit sous sa protection; un tableau mystique peint à la manière

1. Quelques historiens ont accepté avec une joie grossière les récits des pamphlets comme la vérité. J'ai donné la preuve dans mon livre sur *Anne d'Autriche* que les lettres de la reine qu'on a publiées sont insignifiantes ou altérées.

de la belle école espagnole de Murillo avec des roses et des lis, représente le roi Louis XIII et la reine Anne d'Autriche, agenouillés aux pieds de Marie, offrant le royal berceau à la Vierge[1]. Le roi avait esquissé lui-même ce grand *ex-voto*, car il dessinait au trait parfaitement et lavait les plans d'architecture avec distinction.

A l'occasion de la naissance du dauphin, on jeta les premiers fondements de l'église Saint-Paul-Saint-Louis de la rue Saint-Antoine; la vieille chapelle où Henri III avait versé des pleurs si abondants à la mort de ses mignons ne paraissait plus assez riche pour le brillant Marais. La nouvelle église Saint-Paul[2] prit la forme élégante, élancée du Val-de-Grâce sous une coupole merveilleusement ornée avec des nefs et des tribunes de marbre de toute couleur. Les jésuites qui durent desservir cette église avaient un goût parfait d'ornementation; ils n'aimaient pas le genre sérieux et sévère des oratoriens. Artistes par les habitudes des légendes vives et colorées, les jésuites aimaient les images;

1. Ce tableau a été gravé. (Collection des estampes, Bibliothèque impériale.)

2. Les églises Saint-Paul-Saint-Louis de la rue Saint-Antoine, contiennent encore deux plaques de marbre qui rappellent qu'elles furent commencées sous Louis XIII et achevées sous Anne d'Autriche.

leurs églises étaient comme des musées catholiques où tout réjouissait la vue : marbres de mille couleurs, statues, tableaux, tentures à demi-jour, rose, jaune, bleu, vitraux où les rayons du soleil se reflétaient sur les autels et les sanctuaires d'une façon ravissante. Les jésuites étaient en harmonie avec ce siècle de Louis XIII, si plein de nobles artistes dont la galerie se déploie encore majestueuse à nos yeux ravis.

Rubens[1], le premier peintre exubérant de formes et de chairs, esprit du monde avant d'être artiste, négociateur habile, homme politique discret, s'était voué à Marie de Médicis dont il avait servi la régence. Pour elle il avait peint les toiles historiques de son règne destinées au Luxembourg, et qui reproduisaient les époques de sa vie. Rubens, reconnaissant, avait offert à la reine mère disgraciée un asile à Cologne, dans la maison qu'il avait fait construire pour lui-même. Louis XIII et Richelieu lui en surent gré, et le cardinal, grand ama-

1. Rubens, d'une famille noble styrienne. née en 1577, avait gardé tous les sentiments d'un gentilhomme ; il ne pardonnait pas au cardinal de Richelieu ses persécutions contre Marie de Médicis. Il lui écrivit plusieurs lettres touchantes. (Voir mon livre sur *Marie de Médicis*.)

teur de belles toiles, lui offrit dix mille pistoles pour son admirable tableau *la Descente de croix*, le groupe le plus sublime que l'art aït jamais produit. Rubens, en pieux patriote, préféra en doter l'église d'Anvers, la perle précieuse des Flandres! Pittoresque contrée où chaque ville avait ses artistes, ses corporations, sa cathédrale et son hôtel de ville au beau carillon. On ne sait pas tout ce que l'art a perdu en abdiquant les vieilles croyances, les plus brillantes couleurs dans la palette de l'homme.

Si le dévouement de Rubens pour Marie de Médicis et son patriotisme flamand ne permettaient pas au cardinal de l'attacher à son service, il n'en était pas ainsi de Nicolas Poussin[1], arrivé récemment de Rome, et que Richelieu embrassait publiquement dans son palais au milieu de la foule des courtisans ébahis de tant d'honneur! Qu'on se représente le château de Saint-Germain tout rempli de brillants gentilshommes à un retour de chasse. Louis XIII, confondu avec cette multitude si noble, si bien parée, avait voulu laisser à Nicolas Poussin le soin de reconnaître le roi au milieu de tous.

1. Nicolas Poussin, gentilhomme normand, d'une famille originaire de Soissons, était plus jeune que Rubens de quatorze ans.

L'artiste, sans se laisser éblouir, fléchit le genou devant le monarque, qui le nomma son premier peintre. Il le méritait bien. Nul plus que Poussin n'avait étudié l'art antique à son berceau, dans son long séjour à Rome; sa petite villa était située à côté de Salvator Rosa et de Claude Lorrain, les grands paysagistes. Poussin s'était comme eux consacré à peindre la campagne de Rome, belle encore dans sa douleur et son abandon : les arbres, si rares au milieu d'une plaine nue semée de tombeaux, de temples ombragés de cyprès; les horizons de Rome lui étaient familiers, sous ce ciel bleu qui se confond avec les vapeurs des marais, d'où le buffle vous contemple de son œil triste et maladif. Nicolas Poussin, fixé désormais à Paris, employé aux grandes décorations de châteaux et d'églises, fut le peintre aimé du cardinal de Richelieu, actif et libéral protecteur des arts[1].

Le pieux et tendre Philippe de Champagne travaillait à côté de Poussin pour l'embellissement du Luxembourg. Né à Bruxelles, élève de la meilleure école flamande, il était venu à Paris, car la renommée de Marie de Médicis attirait les

1. Les plus belles toiles du Louvre viennent des libéralités du cardinal de Richelieu, qui les laissa au roi par testament.

peintres pour l'ornementation des palais[1]. Il en fut distingué presque aussitôt quand il eut peint les six beaux tableaux pour l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, et le crucifix du plafond, chef-d'œuvre de perspective. Le cardinal lui confia les peintures du dôme de la Sorbonne, les quatre Pères de l'Église et le vœu de Louis XIII. La supériorité de Philippe de Champagne fut le portrait; il y excella non-seulement par la fidélité des traits, mais encore par les grâces de ce pinceau qui savait saisir et relever le beau côté de la figure humaine; un portrait qui n'offre que la ressemblance peut être parfaitement médiocre : le suprême talent consiste à poétiser, à ennoblir les traits, et en respectant la vérité à l'idéaliser; ainsi furent les portraits de Marie de Médicis, d'Anne d'Autriche, de Louis XIII et du cardinal, chefs-d'œuvre de l'artiste qui sut donner un caractère de noblesse admirable à ces têtes graves ou souriantes, sous leurs fraises de dentelles, leur cape de velours noir que relevait le cordon des ordres de la Toison d'or et du Saint-Esprit émaillés de pierres précieuses.

Tandis que Philippe de Champagne achevait

1. Philippe de Champagne, né à Bruxelles en 1602, était venu à Paris à l'âge de dix-neuf ans.

son christ merveilleux pour l'église des Carmélites, un de ses camarades d'atelier qu'il avait connu à Rome, Eustache Lesueur, commençait ses suaves compositions pour le cloître des chartreux, la *Vie de saint Bruno*[1], le divin agriculteur plein d'initiative, de courage, qui avait fondé l'ordre des plus infatigables travailleurs : les Chartreux. Si Philippe de Champagne avait étudié Léonard de Vinci, son ami Lesueur avait aimé Raphaël et ses créations angéliques; cette école se révélait dans son chef-d'œuvre de simplicité sublime, la vie de saint Bruno depuis son enfance jusqu'à ses miracles[2]. Ce qui faisait la force, la supériorité des artistes à cette époque, je l'ai dit bien souvent, c'était la foi : ils croyaient à la légende chrétienne, à la vierge, aux saints. Les époques de matérialisme ne peuvent produire l'idéal, il faut aimer et croire pour accomplir de belles œuvres; avec l'indifférence au cœur, on ne peut avoir de nobles inspirations; les poëtes, les artistes de l'antiquité avaient des amours ardents et païens, comme les artistes

1. Lesueur était né à Paris en 1617. C'est la même famille qui a produit le compositeur de musique presque moderne, Lesueur.

2. Lesueur contribua, comme Lebrun, à la peinture de l'hôtel Lambert et aux églises Saint-Paul et Saint-Louis du Marais.

catholiques avaient la foi mystique; mais tous néanmoins croyaient et aimaient. Sous le règne de Louis XIII, les couvents s'enrichirent de splendides toiles, des sculptures les plus splendides; les monastères abritaient les chefs-d'œuvre; les religieux étaient les paisibles conservateurs des lettres et des arts; les peintres qui reproduisaient les scènes de la vie chrétienne étaient entourés de soins et d'hommages: autour de l'artiste se groupaient ces moines aux têtes chauves et recueillis dans le silence sous les longues voûtes du cloître de Sainte-Geneviève ou de Saint-Germain, qui l'admiraient comme une intelligence céleste; en la plaçant dans une église l'artiste était sûr d'éterniser son œuvre. Dans ce froid Panthéon qu'on appelle musée, espèce de halle aux arts, toutes les toiles, tous les sujets sont confondus: l'admiration se résume en un violent mal de tête et en l'odeur nauséabonde de vernis. La sculpture avait sa place dans l'Église: elle y ciselait les héros de guerre, ou ces hommes d'État qu'on voit encore couchés sur des tombes de marbre, entre deux figures: la Mort qui tient son sablier et le Temps qui relève sa faux. Les œuvres de Lesueur respirent la piété douce et animée du catholicisme.

La belle école de Louis XIII se complète par cet artiste bruni à la poussière et au soleil, d'une désinvolture un peu bohémienne, François Callot[1], qui s'était habitué par le dessin et la gravure à reproduire la société vivante et réelle de ces temps de guerre et de dévastation. Voyez ces cavaliers à la haute stature, moustaches en croc, la plume au vent, avec leurs rapières si longues qu'elles pourraient transpercer trois hommes en brochette : ici une troupe de soldats en marche, le mousquet sur le dos, à pied, à cheval, sans oublier les charrettes chargées de pillage où se groupaient les ribaudes des camps : les villages brûlent, les cabarets s'emplissent, les brocs se vident comme dans une fête flamande ? Là est reproduit la dure discipline de l'armée[2] : entre quatre tambours siége le prévôt, et dans le lointain on voit les enfilades de pendus, les pieds hauts du sol, le corps livré aux oiseaux de proie ; quelques squelettes secoués par le vent semblent craquer comme des

1. François Callot, né à Nancy en 1593, fils d'un gentilhomme, héraut d'armes de Lorraine. On doit remarquer que presque tous les artistes alors étaient nés de la race noble et avaient manié le mousquet et l'épée.

2. Les admirables dessins de Callot commencent à devenir rares; la collection est même impossible; on ne peut plus trouver les portraits des ducs de Lorraine et les beaux blasons du nobiliaire de cette province.

vieilles crécelles : sur ce plan du tableau se groupe une troupe de bohémiens au visage intelligent et bizarre, souvenir d'enfance de Callot qui avait vécu au milieu d'eux. Pour annoblir ces spectacles, l'artiste jette au milieu une troupe de gentilshommes brillants et riches, qui boivent et chantent, sans s'inquiéter des guerres de désolation.

Louis XIII avait pris Callot en grande amitié, et à travers quelques scrupules de l'artiste, fidèle sujet des ducs de Lorraine, Callot servait les goûts du roi, goût sévère, mais d'une fine intelligence. Rien de plus sérieusement beau qu'une chambre ornée sous Louis XIII et par son ordre : tapisserie de cuir doré, noire ou orange avec baguette d'argent, chaises et fauteuils en chêne sculptés, drapés également en cuir, des bahuts[1] d'ébène incrustés de nacre à mille compartiments, colonnes torses entremêlées de tiroirs et de portes antiques en ivoire, des coffrets de bois des îles incrustés d'or, des glaces de Venise et des petits lustres entourés d'argent, des portières lourdes à la manière turquoise,

1. Nous possédions dans la famille un de ces bahuts bien admirable. Un de mes oncles en fit présent au comte de Barras (l'ex-directeur), qui vivait alors en disgrâce au château des Aygalades. Il est passé dans la famille Castellane.

toutes semées de fleurs de lis; un christ beau et simple comme ceux d'un monastère, des armures d'acier, des portraits à la manière de Philippe de Champagne, des flambeaux qui tournaient en spirale éclairés de bougies jaunes ou d'un blanc mat; au fond de la salle un prie-Dieu couvert de velours noir avec un livre d'heure du moyen âge, relié en bois de chêne à fermoirs de fer ouvré, antique missel qu'on dirait avoir appartenu à Charlemagne.



X

LA PLACE ROYALE APRÈS LA MORT DU CARDINAL DE RICHELIEU

(1642-1646)

X

LA PLACE ROYALE APRÈS LA MORT DU CARDINAL DE RICHELIEU.

(1642-1646.)

Quand la main d'un homme d'État à l'esprit absolu se dessèche sous le souffle de la mort, il se fait presque aussitôt dans la société une réaction de liberté et quelquefois même de licence. Le cardinal de Richelieu seul personnifiait son système; quoiqu'il eût désigné Mazarin pour son successeur, il ne pouvait lui transmettre ni son caractère inflexible, ni la force de sa situation. Le nouveau ministre se hâta d'inaugurer un système d'indulgence en rappelant à la cour quelques-uns des exilés ou des captifs de la Bastille: Gaston d'Orléans, le duc de Beaufort (fils cadet de César de Vendôme), les maréchaux

de Bassompière, de Vitry, le comte de Cramail, tous frappés par Richelieu : ceux-ci, bien que pardonnés, n'oubliaient rien. En politique, il faut rarement châtier et moins encore proscrire; mais quand on a puni, il faut plus difficilement encore pardonner : les rancunes survivent à la grâce, et l'amnistié se remet à conspirer de mieux en mieux, sans le vouloir, et presque par tempérament.

Sous le cardinal de Richelieu, la place Royale, toujours médisante, s'était tenue calme; la peur donne de la prudence; si l'on pensait silencieusement, l'on écrivait pas[1]. Dès que la mort du cardinal eut relâché les ressorts de la police, les langues se délièrent, et ce fut à qui bavarderait davantage : les ruelles devinrent le théâtre d'un vrai caquetage d'opposition dont le vieux et élégant Bassompière devint le héros, et Saint-Évremont la spirituelle trompette; on vit reparaître les exilés dans tous les hôtels des rues Saint-Antoine, du Beau-Treillis, de Saint-Paul, de Lesdiguière.

Il se fit encore une plus grande licence de parole à la mort de Louis XIII, quand la régence

1. Il ne se publia pas un seul pamphlet en France, surtout pendant la dictature de Richelieu, ensanglantée par les supplices de Saint-Preuil, de Thou, Cinq-Mars et la condamnation des ducs de la Valette et de Vendôme.

d'Anne d'Autriche s'établit comme gouvernement; nulle époque plus douce, plus oublieuse du passé; chacun faisait ce qui lui plaisait et disait ce qu'il voulait[1]. Le caractère d'Anne d'Autriche, d'une indulgence ravissante, se prêtait à toutes les joies, à toutes les fêtes, aux plaisirs les plus variés; Saint-Évremont, revenu de l'exil, chantait cette gracieuse et bonne liberté, il s'en souvenait dix ans après sous le règne absolu de Louis XIV :

J'ai vu le temps de la bonne régence,
Temps où régnait une heureuse abondance,
Temps où la ville aussi bien que la cour
Ne respiraient que les jeux et l'amour.
La politique indulgente
De notre nature innocente
Favorisait tous les désirs :
Tout goût paraissait légitime,
La douce erreur ne s'appelait point crime,
Les vices délicats se nommaient les plaisirs[2].

Ces vers charmants rappelaient bien le joli temps de la régence; on y trouvait l'expression des vices délicats, surtout à la place Royale, dans les ruelles de Marion-Delorme et de Ninon-de-Lenclos. La régence fut l'époque du triomphe de ces

1. Voyez mon livre sur *Anne d'Autriche.*
2. *OEuvres de Saint-Évremont.* Il était alors exilé en Angleterre.

deux Laïs, comme les appelait le classique Saint-Évremont. Marion vivait sans liens, sans attachement, en vrai amoureuse des sens; on ne dit même pas qu'elle eut pleuré M. de Cinq-Mars, le grand écuyer, son plus tendre serviteur, dont la mort tragique avait jeté la consternation à la place Royale; elle avait alors trente ans: « d'une bonne mine avec de la grâce, une figure très-avenante, de beaux yeux un peu lascifs; » ses rivales racontaient que son nez rougissait comme celui d'un vigneron, et que pour l'éviter elle mettait sans cesse les pieds à l'eau froide[1]; au reste, Marion de Lorme, ravissante de formes, jouait du luth à merveille, dansait la sarabande d'une façon délicieuse; sa vie était un chapelet de caprices, depuis Desbarreaux, le poëte, jusqu'à MM. de Chatillon et de Brissac; elle avait beaucoup cultivé la fortune d'Émery, et son plus bel écrin venait de lui; toujours d'une élégance parfaite, ses gants ne lui duraient pas trois heures (les gants d'Espagne étaient alors un luxe[2]). On évaluait sa garde-robe à plus de 20 000 écus; elle aimait les bijoux, l'argenterie qu'elle pre-

1. Une des *Historiettes* de Tallemant des Réaux a été consacrée à Marion Delorme.

2. L'infante-reine avait mis ces gants à la mode avec les éventails mauresques tout pailletés.

nait au marc pesé avec tout le soin d'un avare, parce qu'elle avait plus d'un banquier pour payer ses dettes.

Mlle Ninon de Lenclos, encore plus hardie, plus effrontée, était devenue une fille publiquement entretenue; rien de plus faux que la renommée de désintéressement que les écrivains philosophes ont voulu faire à Ninon de Lenclos. M. Coulon, conseiller au parlement de Paris, nous l'avons dit, l'avait toujours à ses gages pour 500 livres par mois, ce qui ne l'empêchait pas d'être payée par quartier aux frais du financier Rambouillet[1]; elle tirait sur ses amants des lettres de change avec la rapacité d'une juive à la ceinture dorée. Sans doute, à l'imitation de toutes les courtisanes, Ninon de Lenclos avait des caprices, des amis de cœur, des fantaisies de sens multipliées à l'infini et brisées sans pudeur par des congés capricieux et impertinents[2]. Les penseurs louaient cette orgie d'amour chez Ninon, parce qu'elle lisait Montaigne et qu'elle ne croyait qu'au plaisir et peu à Dieu. Admirablement gracieuse

1. Les *Historiettes* de Tallemant des Réaux énumèrent avec grand soin les amants de Ninon de Lenclos.

2. Et par exemple celui si souvent cité à l'occasion de la promesse de fidélité donnée au marquis de la Châtre. « Oh! le bon billet qu'a la Châtre. » Propos d'une courtisane éhontée que les penseurs trouvent très-spirituel.

comme Marion Delorme, Ninon jouait du luth et dansait en s'accompagnant; le luth et le théorbe étaient les instruments à la mode avant que Lully mît les violons en renommée. Les curieux qui parcourent la collection des estampes à la Bibliothèque impériale peuvent remarquer un portrait de Ninon de Lenclos, assise devant un instrument en forme de piano; ce n'est point un orgue, car il n'a pas de tuyaux: il se compose de trois rangs de touches superposées, ce qui permettait un certain développement dans les octaves et les gammes.

Marion Delorme et Ninon de Lenclos étaient les deux renommées du Marais. Mais alors l'importance de la place Royale était menacée par l'influence des deux hôtels Rambouillet qu'il ne faut pas confondre : l'un situé à Reuilly, l'autre (l'ancien hôtel Pisani) s'élevait dans le quartier des Tuileries, où se trouvent les nouvelles galeries du Louvre.

Le faubourg Saint-Antoine, malgré ses transformations, est encore un des quartiers les plus historiques de Paris; il faut le parcourir avec une vive attention quand on veut se faire une idée juste de l'époque de Louis XIII, si curieuse au point de vue de l'art. Au village de Reuilly (où a été ouverte la rue) se déployait un magni-

fique parc de plus de trente arpents, admirablement planté de bouquets d'arbres, treillis de beaux raisins, jets d'eau, cascades, prairies, labyrinthe, groupes de fleurs, longues allées, dont la principale s'élevait jusqu'à une vaste terrasse suspendue sur les bords de la Seine[1]. Quatre pavillons larges flanquaient ce parc, la propriété du célèbre financier Rambouillet dont j'ai parlé, famille mêlée aux parlements, aux gens de lettres qui comptait dans son sein Mme de la Sablière et Tallemant des Réaux.

A l'hôtel Rambouillet on ne trouvait plus l'esprit du Marais, mais une élégance plus avancée, cette médisance plus hardie que donnent le luxe, une grande fortune récemment acquise. Le monde toujours rampant devant les louis à double écusson et les pistoles d'or devait délaisser la modeste et galante place Royale pour la société riche et fastueuse de l'hôtel du financier Rambouillet, où les gens de lettres venaient s'abriter. La Fontaine trouva plus tard un fastueux asile chez M. de Rambouillet, galant raffiné, fort léger en amour

1. J'ai fait récemment un pèlerinage historique dans ce vieux quartier tout plein d'intérêt. La civilisation moderne s'est implantée sur ce terrrain par une caserne, le chemin de fer de Lyon et la prison Mazas : les trois formes de la société actuelle.

et faisant des madrigaux d'une certaine désinvolture :

J'aime bien quand je suis aimé,
Mais je ne puis être enflammé
De belles qui sont inhumaines;
Et si l'on veut me posséder,
Il faut des charmes pour me prendre,
Et des faveurs pour me garder[2].

Un autre danger pour la popularité de la place Royale, c'était la dispersion de presque tous les beaux esprits attirés à l'hôtel Pisani, déjà d'une grande célébrité, et qui depuis porta aussi le nom de Rambouillet. Là habitait une famille de haute noblesse; il ne faut pas confondre, je le répète, ces Rambouillet avec les financiers. Cet hôtel devint le séjour ou pour mieux dire le temple des précieux et des précieuses, les divinités du jour. Le marquis de Rambouillet était de la maison d'Angennes, et sa femme, née des Pisani de Florence, était fille d'honneur, fort

1. M. de Monmerqué a placé une savante et ingénieuse préface en tête des *Mémoires* de Tallemant des Réaux, dans laquelle il donne de curieux détails sur les familles de Rambouillet.

2. On a beaucoup écrit sur l'hôtel de Rambouillet et le bel esprit d'alors. MM. de Monmerqué et de Walckenaer sont les deux érudits qu'il faut toujours consulter de cette époque, en se méfiant un peu de leurs petites médisances.

aimée de la reine Marie de Médicis : avide d'instruction, Mme de Rambouillet avait appris le latin pour lire Virgile, et l'espagnol pour réciter les poésies castillanes à la reine Anne d'Autriche ; elle dessinait à merveille ; improvisatrice distinguée, pleine de goût dans les arts, elle aimait à surprendre ses nombreux amis par la nouveauté de ses constructions d'architecture, de ses ameublements délicieux qui comme des décors de théâtre s'animaient dans ses représentations mythologiques ; de jeunes nymphes sorties tout à coup des bosquets au milieu des fleurs et des fontaines, tressaient des couronnes pour les charmantes précieuses ; chez la marquise de Rambouillet se réunissaient les beaux esprits : Conrad, Voiture, Patru, Bois-Robert et Maugras, la plupart changeaient leurs noms de famille contre les fantastiques surnoms des beaux romans de Mlle de Scudéry, sonores et poétiques ; les femmes aussi, dédaignant les réalités de la vie, s'épanouissaient dans les fictions ; Mme de Rambouillet s'appelait Arthémise, et Chapelain lui adressait ce madrigal :

Son vaste cœur en ces bas lieux
Pour remplir son ardeur ne voit rien d'assez ample,
Et son esprit prodigieux
Est l'exemple public ; mais qui n'a point d'exemple

De douce majesté, son esprit est vêtu,
Et qui la détruirait, il détruirait le temple
De l'honneur et de la vertu.

La ravissante fille de la marquise de Rambouillet, du nom de Julie-Lucine d'Angennes, brillait parmi les nymphes de cet olympe de galanterie : elle fut la Muse invoquée par Voiture; éprise du beau langage, elle ne pouvait souffrir une faute, une grossièreté dans la conversation ordinaire. Pour Julie d'Angennes, on tressa la fameuse guirlande de fleurs animées [1], recueillie par le duc de Montausier, qui devint son heureux époux. Chaque fleur adressait un compliment à Julie; Zéphir répandait des bouquets sur les chiffres multipliés de la châtelaine. Le marquis de Rambouillet, son père, fit même son petit madrigal, un peu alambiqué, sur l'hyacinthe qu'il avait choisie pour sa fleur animée, en l'offrant à Julie. L'hyacinthe s'exprimait par une fine allusion à sa triste fin :

Je n'ai plus de regrets à ces armes fameuses
Dont l'injuste refus précipita mon sort.
Si je n'ai possédé la marque glorieuse,
Qu'un destin plus heureux m'accompagne à la mort,

1. La *Guirlande de Julie*, *pour Mlle de Rambouillet*, *Julie-d'Angennes*. L'exemplaire original écrit à la plume par Jarry, le célèbre calligraphe du roi, fut acheté à une vente, par un libraire anglais, 14 510 francs.

Et que le sang d'une illustre folie
A fait naître une fleur qui couronne Julie.

A côté de cette belle et ravissante Julie, la déesse animée de l'hôtel Rambouillet, s'asseyait très-souvent Mlle Paulet, cette blonde aux cheveux ardents dont nous avons parlé, belle Languedocienne, vive, spirituelle. Son portrait la représente avec de grands yeux, des cils très-marqués, l'allure un peu masculine, coiffée d'un bonnet de dentelles dont les brides tombaient sur ses épaules larges et sa taille cambrée [1]. Excellente musicienne, d'une voix ravissante, elle dansait en s'accompagnant.

Qui fit la musique de ce ballet?
Ce fut la petite Paulet.

Les ballets mythologiques, alors en vogue, représentaient la mer, les nymphes amphitrites, qui, chacune, récitait des vers. Mlle Paulet, sous le nom d'Arthénise, vêtue en amazone, la première dans toutes les fêtes, ne se fatiguait jamais; son courage et sa chevelure fauve dorée la faisait appeler la Lionne : à ses pieds soupiraient d'amour les plus beaux gentilshommes.

1. Ce portrait est celui que nous a donné M. de Monmerqué. Un des administrateurs du département au 10 août, devenu comte, a occupé ses loisirs à écrire l'histoire de la société polie de l'hôtel Rambouillet.

Cette société polie prépara la génération spirituelle du dix-huitième siècle. On lui doit l'honneur des gentilshommes, un des beaux fleurons de notre couronne nationale. C'est de l'hôtel Rambouillet que sortirent mille expressions polies, élégantes, qui firent de la langue française un bel écrin de brillantes images. C'est là que se formèrent Mme de Sévigné, Bussy-Rabutin, Saint-Évremont, école qui se résume plus tard dans Hamilton et Voltaire.



XI

LE MARAIS

LE FAUBOURG SAINT-ANTOINE DURANT LA FRONDE

(1648-1650)

XI

LE MARAIS.

LE FAUBOURG SAINT-ANTOINE DURANT LA FRONDE.

(1648-1650.)

Ainsi, la place Royale perdait de son importance littéraire par l'apparition et le développement des sociétés précieuses des deux hôtels Rambouillet. Si les muses aimaient à rêver sous les arbres touffus du riche financier, dans ces jardins en espaliers depuis Reuilly jusque sur les bords de la Seine, les beaux esprits d'académie se complaisaient à tresser la guirlande de Julie dans l'hôtel Pisani, sur la place qui allait s'appeler le Carrousel[1], à cause des fêtes cheva-

1. Le Carrousel n'existait pas encore; il ne fut achevé que dans la minorité de Louis XIV.

leresques. Les Tuileries étaient alors entourées de beaux hôtels, jusqu'aux Quinze-Vingts, asile royal offert aux aveugles depuis saint Louis. Le château n'était pas encore absorbé sous de lourds pavillons et ces galeries pesantes couvertes de tuiles, parsemé de cheminées comme un four à chaux. Catherine de Médicis avait dessiné un château florentin orné de petites colonnettes de marbre surmontées de statues. Il n'existait aucune de ces vastes cours si tristes, pavée de dalles : partout des corbeilles de fleurs, de beaux treillis avec bosquets de roses et des ifs taillés à la façon des villas d'Italie, mélangés de buis dessinés en chiffres amoureux autour des bassins et des cascades rocailleuses. Ce qui embellissait surtout les jardins des Tuileries, c'était une multitude de petites grottes tapissées de faïences de Bernard de Palissy, chefs-d'œuvre de l'art, et des labyrinthes tout remplis de statues antiques[1]. L'hôtel d'Angennes-Rambouillet, le cénacle littéraire, jouissait de ce bel aspect, sur une terrasse d'où l'on voyait les

1. La collection des gravures de la Bibliothèque impériale contient plusieurs estampes qui reproduisent les primitives Tuileries; la cour du Carrousel était un parterre avec jets d'eau, et les jardins entouraient tout le palais. Louis XIII conserva le château intact; mais Louis XIV en gâta l'architecture florentine par des galeries en façon de caserne.

œillets et les jonquilles plantés par la grande Mademoiselle.

Tout à coup la place Royale, un peu silencieuse, reprit son importance active par les éclats bruyants de la Fronde; presque tous les parlementaires demeuraient au Marais et venaient chaque soir respirer l'air à la place Royale, sous les ormes, où les oiseaux gazouillaient moins encore que les langues babillardes des faiseurs de pamphlets; on était près de la populeuse rue Saint-Antoine, les barricades s'y étaient élevées contre le Mazarin; les écrivassiers de chansons, rondeaux, « avaient leur grabat, tout autour, dans les ruelles pleines de rats bien connus du chat du curé de Saint-Paul. » Sarrasin demeurait au Pont-aux-Choux, Broussel près de Saint-Gervais, Bussy-Rabutin au Pas-de-la-Mule, Scarron, rue des Deux-Portes. A la place Royale se publiaient les pamphlets vendus ensuite sous les carillons de la Samaritaine, au Pont-Neuf[1] : les premiers vers écrits contre le cardinal Mazarin, à la suite du décret d'union du parlement (que le ministre, dans son accent italien, prononçait arrêt *d'ognon*),

1. Les pamphlets, ou plutôt les Mazarinades, forment une collection de plus de 20 volumes in-4, à la Bibliothèque impériale, et encore ne sont-ils pas complets.

étaient improvisés, sous les ormes entre la Bastille, l'Arsenal et la rue Saint-Antoine, par le poëte Sarrazin[1].

Qu'est-ce que cet arrêt d'*oignon*
Qui nous cause tant de grabouge?
Dit tout triste à son compagnon
Ce Pantalon à bonnet rouge[2];
Lors une femme qui l'entend
Et pense que par moquerie
L'union des cours il prétend
Ainsi tourner en raillerie.
Cet oignon te fera pleurer
Et ne pourras le digérer,
Dit-elle alors tout en colère.
Une autre dict : Tu te déçois ;
Cet Italien, ma comère,
Ne fait qu'écorcher le françois[3].

Presque toutes les assemblées des frondeurs se tenaient au Marais. Là se préparaient les bruyantes délibérations, ensuite soumises ou imposées à l'hôtel de ville pour assurer le succès des insurrections populaires. Quand le président Broussel fut enlevé par ordre de la reine Anne d'Autriche, les bourgeois de la place Royale prirent les armes sous leurs quarteniers : on était

1. Sarrazin commandait une colonelle, la compagnie du quartier.
2. Le cardinal Mazarin.
3. Le 31 mai 1648. On écrivait *françois* pour *français.*

à dix pas de la Bastille, quand elle fut prise ou livrée. Maître Scarron donna le signal d'une fête improvisée en l'honneur des colonelles et compagnies armées de la bourgeoisie : on y déclamait perpétuellement contre le Mazarin, et même on y célébra en vers l'aspect bizarre des barricades de la rue Saint-Antoine.

Faisons un tour parmi les rues :
Partout les chaînes sont tendues ;
Des caves on sort les tonneaux,
On amène des tombereaux,
Des chariots et des charrettes;
On appreste les escoupettes [1],
Et nos bourgeois fort résolus,
Vieux soldats tout frais esmoulus,
Sont attachés aux barricades
Comme soldats à leurs rancades.
A la Halle et aux environs
On se retranche de marrons,
De citrouilles, de pommes pourries,
De choux, de concombres, d'orties,
De cresson, pourpier et naveaux,
Artichauts, raves et porreaux,
Prunes, citrons, poires et oranges [2].

Dès que la Bastille et l'Arsenal furent au pouvoir des frondeurs [3], on vit se déployer un mer-

1. Escopettes, sorte de mousquet espagnol.
2. *Agréable récit de ce qui s'est passé aux dernières barricades de Paris.*
3. Broussel fut gouverneur de la Bastille.

veilleux esprit d'activité au Marais; le soir, tout était illuminé; on chantait, on dansait malgré la misère publique; on écrivait surtout, et les imprimeurs suffisaient à peine à la copie de cent auteurs, journalistes ardents; on vendait des pamphlets à deux liards, sur vilain papier gris, en caractères informes. Les imprimeries étaient très-multipliées depuis la rue Saint-Sauveur jusqu'à l'hôtel de Guise, vaste palais du vieux Paris, aux frontières de la place Royale et de l'église des Blancs-Manteaux, moines si populaires, si démocratiques.

Cette agitation des âmes se faisait sentir au faubourg Saint-Antoine, un des points les plus menacés par l'armée royale qui se déployait contre Paris : sur la route de Vincennes, Monsieur le Prince dirigeait ses mouvements; les villages de Reuilly et de Charonne étaient remplis de troupes; les immunités des couvents du faubourg ne se trouvaient pas toujours respectées par les soudards. Ce fut pour échapper à tant de bruit que Mlle de la Fayette, dont le souvenir était vivant à la place Royale, résolut de quitter le monastère de Sainte-Marie pour fonder un couvent de son ordre (la Visitation) à Chaillot, village sur une hauteur tout à fait à l'abri des mouvements militaires. La situation de Chaillot

était admirable pour les fondations monastiques; montagne solitaire flanquée du bois de Boulogne, alors forêt épaisse, il s'étendait à deux lieues jusqu'à la garenne de Clichy. Ainsi loin du bruit, néanmoins ce couvent pouvait être visité par de nobles personnages; il était à toute proximité du *Cours-la-Reine*[1], promenade tant à la mode sous Anne d'Autriche. A cette époque où la piété se mêlait à la vie tout entière, le couvent était une idée familière à la génération; les jeunes demoiselles y étaient élevées avec un tendre soin jusqu'à leur mariage, ou au moins jusqu'à leur admission parmi les filles d'honneur de la reine. Les dames de la cour y faisaient leur retraite, retraite heureuse, car le couvent n'entraînait avec lui aucune idée triste! à l'abri des orages du cœur, on pouvait s'y retremper par l'usage fréquent de la méditation et de la prière jusqu'à ce qu'on retrouvât le monde avec ses coquetteries et son élégance.

Quand la reine Anne d'Autriche, fuyant le palais Cardinal à la suite des barricades, courut habiter le château de Saint-Germain, la place

1. Le Cours-la-Reine s'étendait alors jusqu'à la rivière; on peut en voir la reproduction dans la collection des estampes (Bibliothèque impériale). On le retrouve dans le plan de Paris de 1635.



Royale devint un des siéges du gouvernement de la bourgeoisie : à l'hôtel de ville était restée l'action municipale; on y prenait les mesures de sûreté publique : mais l'initiative, l'esprit, le caquetage qui animent le peuple venaient de toutes les rues du Marais. Il existait dans la Fronde deux coteries bien distinctes, même parmi les femmes : l'une que conduisaient la grande Mademoiselle et Mme de Longueville, les deux intrigantes irritées ne voulaient aucun arrangement avec la cour, avec la reine surtout; elles ne lui épargnaient pas la calomnie, et les poëtes du Marais faisaient dire au petit roi, dans une sorte de badinage moqueur[1] :

Maman est mazarine
Et je suis Mazarin.

Les rancunes impitoyables contre le cardinal de Richelieu surexcitées après sa mort, s'étendaient jusqu'à Mazarin, représentant de son système avec plus de finesse et de modération.

On dit que le feu cardinal
Voulut montrer à cet empire,
Que s'il avait fait bien du mal,
Un autre pourrait faire pire,

1. Pour l'histoire des barricades, voir mon livre sur *Anne d'Autriche.*

Et qu'il choisit à cette fin
Pour successeur Mazarin[1].

L'autre coterie du Marais soutenait le parti modéré de la Fronde, les parlementaires timides qui voulaient traiter avec la cour sans se compromettre avec le peuple. On pouvait compter parmi ces rêveuses d'arrangements et de transactions les filles d'esprit ou de plaisir : Marion Delorme, Ninon de Lenclos, que tout ce fracas dérangeait de leurs distractions et de leurs affaires; si elles aimaient à caqueter comme les petites gazettes du quartier, elles vivaient du loisir de tous : on se couronne rarement de fleurs dans les crises publiques; la Fronde empêchait les bénéfices des financiers, la véritable providence des femmes de galanterie, et tous étaient dévoués à Mazarin. Marion Delorme et Ninon de Lenclos n'étaient pas assez riches pour vivre d'un amour pur et désintéressé, et l'on pensait peu aux grandes entretenues durant les troubles; les rentes étaient mal payées, la misère rendait les femmes trop faciles : « on en avait plus qu'on en voulait pour un boisseau de farine, » comme le disaient les chansons du Pont-Neuf; de sorte que les courtisanes d'élite n'étaient plus recher-

1. Recueil de Mazarinades.

chées ni payées à leur taux; la maison de Ninon de Lenclos était réduite à n'être plus qu'un lieu de rendez-vous, un hôtel garni des amours; elle prêtait sa chambre bleue au marquis de Villarceau, à Meré, pour voir à la dérobée la jeune fille plus tard célèbre, Mlle d'Aubigné, pauvre et solliciteuse, devenue depuis Mme Scarron et marquise de Maintenon[1]. Le poëte Scarron, si mêlé depuis à la Fronde du Marais, active, remuante, était resté opposant au Mazarin, à ce point que lorsque la première paix avec la reine fut signée, il n'hésita pas à écrire que les frondeurs s'étaient mis la corde au cou.

Il faut désormais filer doux,
Il faut crier miséricorde.
Frondeurs, vous n'êtes que des fous :
Il faut désormais filer doux;
C'est mauvais présage pour vous
Qu'une fronde n'est qu'une corde.
Il faut désormais filer doux,
Il faut crier miséricorde[2].

Parmi les femmes littéraires les plus modérées de la place Royale, on pouvait compter Mlle de Scudéry, toujours passionnée pour les héros et

1. Ninon de Lenclos, fort discrète, avait bien des secrets de Mme de Maintenon, et c'est pour cela qu'elle fut tant ménagée sous Louis XIV.

2. 20 avril 1659.

alors enthousiaste du prince de Condé, qu'elle comparait à Alexandre. Après la première paix, quand Condé fut mis à Vincennes[1], Mlle de Scudéry pleura de douleur; pendant sa prison, le prince avait cultivé les fleurs, arrosé de beaux œillets d'une saveur admirable, et la noble demoiselle, dans un pèlerinage au jardin qu'aimait tant le jeune héros, improvisa ces vers d'une touche délicieusement mythologique :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa de sa main qui gagnait les batailles,
Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles
Et ne t'étonne pas de voir Mars jardinier.

Mlle de Scudéry comparait le prince de Condé à Cyrus et à l'Alexandre de ses populaires romans; on lui pardonnait beaucoup parce qu'elle était sincère et loyale et que l'honneur pour elle était un culte.

Les événements marchaient dans les idées de la Fronde; la joie fut immense à la place Royale, lors de l'exil de Mazarin accordé par la reine; les principaux pamphlétaires : Joly, Patru, Sarrazin, Caumartin, Portail, se mirent à l'œuvre contre le proscrit avec un triste acharnement; malheur aux vaincus ! On ne peut dire à quels

1. Après l'exil et la captivité du prince de Condé.

excès de langue et de plume se livrèrent les écrivains frondeurs dans les courtes saturnales de leur triomphe parlementaire ; les frondeurs voulaient rendre le retour du cardinal impossible, et le meilleur moyen était de le flétrir devant le peuple et de rendre son nom exécrable ! A leurs yeux, Mazarin méritait tous les supplices.

L'empalement des Turcs, les tenailles de feu ;
Mourir de faim, de soif, de rage, c'est trop peu ;
Les croix, les chevalets, l'huile, la poix, la résine,
Lentement découlez par le feu sur son dos,
Brûlants jusques au vif la moüelle des os,
Ou tout escorché par le ventre et l'eschine [1].

Ainsi sont les partis dans leur colère contre ceux qu'ils redoutent. Il y eut alors un certain courage à défendre Mazarin que l'opinion follement irritée condamnait à tous les supplices ; un seul journaliste, plein de fermeté et de résolution, osa s'imposer la tâche périlleuse d'attaquer la Fronde. Il s'était bien gardé de prendre logis au Marais, à la place Royale, capitale des malcontents ; médecin de profession, il s'appelait

1. Collection de Mazarinades. La plus ardente de ces satires fut le *Carême de Mazarin*.

Ribaut, rodomont, renégat,
Meschant, enfin, par toute lettre !
Infâme, impertinent, ingrat,
Tigre, testu, tyran infâme et traistre.

Renaudot, fondateur d'un petit journal d'anecdotes (depuis la *Gazette de France*). Du château de Saint-Germain, où il s'était réfugié, Renaudot lançait les épigrammes contre la place Royale et les chefs du mouvement qui la dirigeaient.

Monsieur d'Elbœuf et ses enfants
Font rage à la place Royale ;
Mais sitôt qu'il faut battre aux champs,
Ils quittent leur humeur martiale.

Au sein de Paris même un gardeur de notes, poëte à la manière de Scarron, indiquait jour par jour les événements curieux ; maître Lorret écrivait en vers, ou, pour parler plus exactement, en prose rimée, raillant avec esprit les bons bourgeois qui espéraient tous les bonheurs possibles par l'exil de Mazarin : « Les alouettes, assurément, allaient leur tomber toutes rôties.

Le cardinal, lundy, la nuit,
Fit sa retraite à petit bruit :
Il sortit par l'huy (la porte) de derrière.
. . . .
Le lendemain en toute place
Bourgeois, mestiers et populace,
Montroient par des riz redoublez
L'aize dont ils étoient comblés :
Car, en moins de rien, la nouvelle
Fut par Paris universelle ;
Et l'on remarquoit maint courtaut
Qui tournoit le visage en haut,

Croyant qu'après cette sortie
L'alouëte toute rôtie,
Sans rien faire et sortir d'illec,
Lui tomberoit dedans le bec[1].

L'exil de Mazarin eut ce résultat de diviser le Marais : si les exaltés gardaient les projets secrets de bouleverser l'État, les modérés, les fatigués, se rattachaient à la reine Anne d'Autriche, et Scarron, toujours fort besogneux à travers ses turpitudes frondeuses, sollicita le titre de *malade de la reine*. En révolution il ne faut pas toujours croire à l'incorruptibilité de ceux qui parlent le plus haut; leur voix criarde ne demande souvent qu'une aumône, un pamphlet à la main, comme les mendiants espagnols *qui sollicitent la charité* le mousquet au poing.

1. Gazette en vers de Lorret, samedi 11 février 1651, une des collections les plus précieuses, à mon sens, pour écrire l'histoire contemporaine.



XII

RESTAURATION DU POUVOIR
LES PREMIÈRES AMOURS DE LOUIS XIV
LES FILLES D'HONNEUR DE MADAME
MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE

(1655-1665)

XII

RESTAURATION DU POUVOIR. — LES PREMIÈRES AMOURS DE LOUIS XIV. — LES FILLES D'HONNEUR DE MADAME. MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE.

(1655-1665)

La place Royale, si vive d'opposition contre Mazarin, devait être profondément atteinte par la restauration de sa toute-puissance. Les qualités essentielles de l'homme d'État sont : la patience qui sait attendre, l'habileté qui cède à temps; enfin, l'énergie qui mène à fin une résolution dès qu'elle est prise. Mazarin avait réalisé ces trois conditions dans la dernière partie de sa vie politique : d'abord avec un grand instinct de la situation, il avait négocié avec tous les partis en cherchant à les diviser. Impuissant devant la Fronde, il s'était un moment effacé; puis, quand le temps était venu, le cardinal

avait repris son œuvre avec sang-froid et fermeté. La restauration de l'autorité royale s'était faite toute seule par la fatigue des esprits et presque sans violence ; le pouvoir absolu, le despotisme même ne sont que des forces relatives à la condition des âmes ; quand une société est dans certaines dispositions de dégoût et de lassitude, rien n'est plus simple que de la diriger et de la commander. Par ennui, par crainte du désordre, la nation même la plus brave se laisse conduire comme un lion énervé. La Fronde en était là [1], les mauvais propos de la place Royale n'étaient plus de mode, c'était le passé dans l'histoire des agitations publiques.

Mazarin, revenu de l'exil, accueilli sans murmures, plus puissant que jamais, signait la paix des Pyrénées et le contrat de mariage de Louis XIV avec une infante d'Espagne ; les fêtes, les ballets préoccupaient la cour bien plus que la politique ; une génération jeune et pimpante se levait avec des idées nouvelles. Les ligueurs étaient des vieillards, les frondeurs des hommes finis. Le Marais, les écrivains de la place Royale et ses galantes héroïnes perdaient tous leurs prestiges ; on les délaissait pour les fêtes, et la

1. J'ai peint cette époque dans mon travail sur *Anne d'Autriche*, que j'ai vengée de toutes les calomnies.

cour de Saint-Germain. Marion Delorme était morte[1], et Ninon dépassait la quarantaine. Mlle de Scudéry, muse antique, maigre, efflanquée, n'inspirait que le respect, et quand un écrivain en est là, le monde s'en soucie peu; Saint-Évremont était en exil, Bassompierre disgracié; le pauvre Scarron réunissait bien encore dans son salon jaune quelques héros de la Fronde, élégants muguets, papillonnant autour de sa jeune femme; malade, épuisé, Scarron attendait le dernier hoquet de la mort. C'en était fait du Marais passé de mode; le cardinal Mazarin pressait la construction de tout un nouveau quartier (le faubourg Saint-Germain) qui devait se découper en rues larges avec de beaux hôtels et de luxuriants jardins pour les courtisans. L'île Saint-Louis, désormais délaissée aux parlementaires, se dépeuplait de haute noblesse; des quais à la florentine et quelques hôtels s'éle vaient aux deux coins de l'île, avec des peintures et sculptures. Tel fut depuis l'hôtel Lambert.

La place Royale en même temps cessait d'être le lieu choisi pour les ballets et les carrousels[2];

1. Marion Delorme mourut en 1650, à trente-neuf ans. Les romanciers l'ont fait vivre de plus longues années; mais la *Chronique* de Lorret fixe la date précise.

2. La place du Carrousel doit son nom à ses belles fêtes;

on célébrait désormais les fêtes royales devant les Tuileries, entre le palais Cardinal et le Louvre; l'espace était grand, et l'infante-reine assistait à ces fêtes qui lui rappelaient *les functions reales* des taureaux à Madrid et à Séville. Tout se faisait ainsi pour abaisser la société frondeuse qui s'en vengeait par quelques médisances de vieilles ruelles; on y racontait les aventures hardies, les détails des premières amours de Louis XIV, jeune et impétueux. On redisait en confidence les intrigues des nièces de Mazarin qui voulaient être reines de France, et les épisodes du jeu d'enfer dans les salons tout dorés du Cardinal maladif, qui de ses mains débiles tenait les cartes et trichait à l'italienne.

Les petits écrits venus des réfugiés étrangers étaient lus avec avidité, comme une joie ou une consolation pour l'influence perdue; on soutenait le seul ministre qui appartenait aux idées de la Fronde, Fouquet, l'ami des financiers Rambouillet. A son tour le magnifique surintendant pensionnait toute la littérature de l'ancienne Fronde qui le louait comme un protecteur; les premières amours de Fouquet

la plus brillante fut donnée en l'honneur de Mlle de la Vallière. Voyez mon livre sur *Mlle de la Vallière*.

étaient à la place Royale; il avait beaucoup servi Mlle d'Aubigné tendant la main pour un quartier de pension.

Le caractère de l'infante-reine Marie-Thérèse était grave et pieux; l'étiquette et l'accomplissement de ses devoirs résumaient sa vie; elle ne pouvait ainsi distraire un roi amoureux et galant qui escaladait les murs du château de Saint-Germain pour mugueter les filles d'honneur de la reine sa mère, ou bien les petites espiègles qui entouraient Henriette d'Angleterre, la jeune femme de Monsieur[1]. Henriette tenait de sa race (les Stuarts) un esprit gracieux et poli; il ne faut jamais confondre le désir de plaire avec les licences de l'amour; la coquetterie est un doux attribut, une manière d'exercer l'empire de la beauté; Henriette d'Angleterre eut sa cour, ses filles d'honneur, nobles demoiselles gaies, folâtres, telles qu'on les avait vues sous Catherine de Médicis. Le jeune roi, tout ardent, ne manquait pas un seul jour de visiter Madame; le Marais médisant semait le bruit que Louis XIV, sans respect

1. Henriette-Anne d'Angleterre, née en 1644, était fille de Charles Ier. Exilée après la grande tragédie de Withe-Hall, elle était venue en France, et fut élevée au couvent de Chaillot, par les soins de Mlle de la Fayette; elle avait vingt ans lors des amours du roi Louis XIV.



pour son frère, faisait une cour assidue à Madame Henriette [1].

On fut bientôt détrompé sur cet amour, les tendres yeux du roi ne se portaient pas sur sa belle-sœur, mais sur une de ses jeunes filles d'honneur plus gracieuse que jolie, du nom de Louise de la Vallière. Ce n'était plus le sentiment chaste, rêveur de Louis XIII pour Mlle de la Fayette, mais l'impétueux amour sensuel qui vise à la possession; Mlle de la Vallière était moins une amie, un conseil qu'une maîtresse publique avec toute la puissance, toutes les faveurs attachées à un désir satisfait. Louis XIV donnait des carrousels pour lui plaire, et l'ornait de mille brillantes parures; l'adultère n'était pas caché; le chiffre de la maîtresse s'entremêlait à celui du roi sans crainte d'offenser justement la jeune reine déjà féconde. Les mœurs générales s'étaient gâtées par l'exemple de la Fronde galante qui avait pénétré dans tous les cœurs avec les licences de la rue; les lois religieuses cessaient d'être un frein suffisant pour contenir les passions : il n'y avait plus de Vin-

1. Bussy-Rabutin a consacré une de ses *Historiettes amoureuses des Gaules* à cette intrigue de Louis XIV pour Madame Henriette; je persiste à croire que plusieurs pamphlets attribués à Bussy-Rabutin sont les œuvres de quelques réfugiés en Hollande ou en Angleterre.

cent de Paul à côté du roi pour l'arrêter dans la fougue d'un amour païen.

Quand un retour vers Dieu ou un dépit de cour décidèrent Mlle de la Vallière à se réfugier dans un couvent, elle choisit la *Visitation* de Chaillot, dont Mlle de la Fayette était supérieure ; l'exemple d'une si douce vie après un royal amour pouvait entraîner Mlle de la Vallière dans de saintes voies! où était le vrai bonheur, au couvent ou dans un monde d'amour et une puissance de caprice? cette quiétude, cette paix du cloître lui eût évité les remords, la disgrâce, les orages et la douleur d'un abandon. Le roi Louis XIV ne sut pas se contenir comme l'avait fait Louis XIII; les grilles du couvent ne préservèrent pas la jeune fille. Impétueux souverain, le roi enleva Mlle de la Vallière pour vivre encore publiquement avec elle en plein scandale[1]. Le roi Louis XIV ramena sa maîtresse à la cour, et nul n'osa s'élever contre ce sacrilége; les courtisans félicitèrent le roi sur sa galanterie chevaleresque; Louis XIV inaugurait Versailles pour Mlle de la Vallière; il fit d'autant plus de bruit de son amour qu'il

1. L'*Histoire amoureuse des Gaules*, de Bussy-Rabutin, entre dans de très-grands détails sur l'enlèvement de Mlle de la Vallière.



tenait à constater que le roi pouvait tout et qu'il fallait obéir à sa volonté même adultère.

Une telle violence faite en pleine cour devait porter un coup fatal à l'institution des filles d'honneur de la reine et de Madame; elles n'eurent plus seulement la douce et galante ambition de plaire à de braves gentilshommes qui leur donnaient leur nom, leur blason et leur vie; elles conçurent encore l'espérance orgueilleuse et immorale de devenir la maîtresse du roi; ces exemples favorisèrent une certaine licence dans le groupe charmant qui, avec les mousquetaires faisaient l'orgueil de Louis XIII. Quand ces nobles demoiselles ne pouvaient pas attirer les regards du roi, elles descendaient un échelon : elles perdirent ainsi le respect d'elles-mêmes. Il se fit des rapts, des enlèvements; l'institution si galante tomba devant une aventure criminelle dont les gazettes étrangères donnèrent les détails. Mlle de Guerchi en fut la triste héroïne[1].

Louis XIV affaiblit considérablement l'honneur des gentilshommes dans leurs enfants. Les priviléges des mousquetaires durent en éprouver le triste contre-coup. Il y avait chez les mous-

1. On peut en lire les détails plus ou moins altérés dans le pamphlet intitulé *l'Avorton.*

quetaires une désinvolture libre, volontaire, un laisser-aller d'action et de vie qui tenaient un peu de l'antique chevalerie : s'ils obéissaient au roi avec une rare fidélité, entre eux ils restaient tout pleins de braves fantaisies, comme les héros de Callot, dans leur large casaque, sous leur feutre à belles plumes. A ces dignes enfants des châtellenies du midi, Louis XIV substituait les gardes du corps spécialement attachés à sa personne sous l'éblouissant reflet de son soleil : Ils n'avaient plus l'uniforme galant des mousquetaires, mais un habit long à livrée comme les serviteurs du roi ; les quatre capitaines des gardes choisis parmi les souples courtisans [1], s'occupaient plus de plaire au roi que d'être aimés de ces braves cadets de Gascogne, la bourse vide, le trousseau en débine. Le temps était passé où M. de Tréville, le père des mousquetaires, et le brave Comminge, leur lieutenant, étaient tout fiers de leurs trois cents cavaliers au manteau noir ou gris. Les gardes du corps faisaient le service d'antichambre à côté des gardes de la porte et de la prévôté de l'hô-

1. Les quatre capitaines des compagnies des gardes du corps étaient : 1° le prince Croy d'Havré; 2° le duc de Luxembourg (Montmorency) ; 3° le duc de Gramont ; 4° le duc de Nouailles.

tel officiers de la bouche. Tout était compassé et réglé d'avance. Le règne des aventures était passé, et les belles dames de la place Royale ne comptaient plus sur les gentilshommes qui, à l'imitation de Cinq-Mars, faisaient huit lieues à franc étrier pour passer une soirée avec Marion Delorme.

Tout changeait ainsi, même le costume de cour. Un gentilhomme ne devait plus porter la casaque courte, les braies larges, les bottes de daim comme la mode en était sous Louis XIII; il fallait adopter les habits à paillettes d'or, floquetés de rubans, culotte de soie, légers souliers à talons rouges; aux lourdes rapières étaient substituées de fines épées portées en sautoir comme les suisses de la paroisse. Ce changement n'ôtait rien au courage: Condé, Turenne, Luxembourg restaient braves et glorieux sous le justaucorps galonné dans les emplois de cour comme sous la casaque de leur jeunesse; mais l'âme s'amollissait, on devenait plus complaisant, plus servile, il fallait gratter la porte avant d'entrer au petit lever[1]; un seul regard du roi faisait pâlir ces fronts chargés de lauriers. Tous devaient quitter le vieux castel

1. On peut en voir mille exemples dans les *Mémoires* de Saint-Simon, si minutieux sur les étiquettes et la hiérarchie.

pour venir à la cour. On raillait les sentiments des braves entêtés qui avaient gardé les formes rustiques de la châtellenie; tous étaient enchaînés à la livrée du roi, et pour les nouvelles mœurs de cette noblesse, il fallait faire construire Versailles : un château magnifique aux grandeurs monotones, un parc et des jardins plats et unis, de longues allées droites et alignées, des pièces d'eau qui allaient au commandement de Neptune (toujours le roi), des marbres à profusion, sans fantaisie, découpés en escalier d'une régularité théâtrale, de longs horizons sans couleur, des distractions cérémonieuses; la chasse même devenue une espèce de procession où le gibier venait se faire écharper par ordre du roi : des cerfs, des sangliers souples comme des courtisans, ainsi qu'on les reproduit sur les belles tapisseries des Gobelins.

Le vieux Versailles de Louis XIII, simple rendez-vous de chasse, avait quelque chose de plus artistique, de plus gracieux que le Versailles compassé de Louis XIV. L'espace qui forme aujourd'hui la grande place, la cour d'honneur, était planté d'arbres touffus coupés par une vaste allée[1]. On arrivait ainsi à deux pyra-

1. Il existe plusieurs plans des vues de Versailles à la Bibliothèque impériale.

mides qui indiquaient le rendez-vous de chasse, une galerie circulaire de cinq pieds au-dessus du sol dessinait une cour ovale, au fond de laquelle était le château, lui-même élevé sur une galerie qui régnait tout autour. Ce château se composait de trois élégants pavillons, et derrière un jardin dessiné en la manière italienne avec des parterres de fleurs, de buis, qui formaient des chiffres et des méandres. A droite était le parc aux cerfs, la faisanderie, vaste bâtiment décoré de tous les attributs de la chasse fauconnière : tête de loup, hure de sanglier avec quelques oiseaux de proie aux vastes envergures fixées aux murs, aigles, vautours, hiboux. A droite, s'étendait une élégante orangerie conservée par Louis XIV, de vastes escaliers conduisaient à une terrasse dont la vue s'étendait jusque sur la Seine; enfin, derrière le château, un parc de vieux arbres, essences choisies, se confondait avec le bois de Satory. Mansart et le Nôtre ravagèrent le rendez-vous de chasse pour en faire un palais.

XIII

DÉCADENCE DE L'ESPRIT FRONDEUR

SERVILITÉ DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE SOUS LOUIS XIV

(1660-1680)

XIII

DÉCADENCE DE L'ESPRIT FRONDEUR.

DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE SOUS LOUIS XIV.

(1660-1680)

A travers les éclats de la Fronde, la littérature de la place Royale avait gardé un caractère libre et ravissant, une beauté particulière et supérieure : quelques-unes des plus remarquables tragédies de Pierre Corneille furent écrites et même représentées pendant les troubles. Si *le Cid* appartenait à l'époque de Richelieu, à la chevaleresque et castillane influence de la reine Anne d'Autriche, *les Horaces* et *Cinna*[1] étaient représentés sur le théâtre au temps de Mazarin, et *Polyeucte* paraissait en pleine barricade. Dans

1. *Cinna* et *les Horaces* furent représentés sur les théâtres de Paris de 1643 à 1646.

toutes ces œuvres se révélait un caractère antique et romain : presque toutes les maximes rappelaient la liberté perdue avec l'espérance de la reconquérir. *Cinna* transportait à Rome le spectateur enthousiaste qui vivait avec les tribuns, les consuls, le peuple des comices. Corneille, dans ses dédicaces, gardait un profond respect pour les cardinaux Richelieu et Mazarin, simple forme oratoire, laisser-passer pour ses grandes hardiesses de principes. Pierre Corneille fut l'historien du Sénat de Rome, le sublime traducteur de Tacite et de Suétone.

Ces sentiments de liberté se retrouvent dans toute la littérature de la Fronde. Même l'inoffensif Scudéry s'exalte dans la peinture de Brutus et de Cassius ; il élève la gloire du Sénat et l'opposition des Tribuns, de manière à correspondre aux agitations parlementaires de la Fronde. Si on lit attentivement les *Fables* de la Fontaine, on reconnaîtra bientôt une aigreur de pensées, une verve d'opposition et de censure : ses grenouilles qui demandent un roi sont un spirituel éloge de la démocratie [1], et ses fables méritaient d'être dédiées à la duchesse de Bouillon, l'ardente fron-

1. Les grenouilles se lassant
De l'état démocratique,
Par leur clameur firent tant,
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.

deuse. Saint-Évremont se faisait exiler par sa hardiesse ; Bussy-Rabutin, le railleur, était jeté à la Bastille ; le morose la Rochefoucauld n'était mécontent du genre humain que par le désespoir d'assister à la mort de la Fronde, dont il avait été l'un des héros. En fouillant un peu les lettres de Mme de Sévigné, on y voit un spirituel regret du passé et des beaux temps de la place Royale. Toute cette littérature avait pour ami, pour protecteur le surintendant Fouquet, esprit si éminent, si gracieux, si riche, si aimable, que les précieuses du Marais raffolaient de lui. Fouquet avait la main incessamment ouverte à tous les plaisirs du cœur ; et Ninon de Lenclos, la gardienne de tous les secrets d'amour, avait prêté toute sa complaisance aux assiduités du surintendant auprès de Mme Scarron et de Mlle de la Vallière.

Jamais surintendant n'a trouvé de cruelles,

disait plus tard Boileau, pour irriter Louis XIV contre Fouquet, depuis captif et malheureux.

A cette littérature vive, ardente, succédait l'école des flatteurs prosternés devant le pouvoir de Louis XIV, et à sa tête il faut citer Molière. Par sa charge de tapissier du roi, Poquelin appartenait à la domesticité[1], et par sa vie bohé-

1. Poquelin avait obtenu la survivance de son père en 1637.

mienne et vagabonde avec les histrions et les comédiens de campagne (si bien décrite par Scarron), le sieur Molière[1] ne pouvait inspirer qu'une très-faible considération dans le monde. Quand sa troupe vint s'installer au théâtre du Petit-Bourbon, il dut conquérir la faveur royale par une suite de petites adulations adressées à Louis XIV, dont il servait les caprices. *Les Précieuses ridicules* ne furent qu'une raillerie jetée à la vieille société de la place Royale et de l'hôtel Rambouillet; *Monsieur de Pourceaugnac* fut l'apologie de l'ingratitude du roi envers la noblesse provinciale; ces braves gentilshommes méridionaux qui autrefois formaient les mousquetaires, et qu'un comédien accablait de ridicules. Quand Louis XIV, enivré de jeunesse et d'amour, dédaigna les enseignements de l'Église, Molière donna le *Tartuffe*, pour souffleter le parti religieux, qui subissait avec tristesse les débordements de la cour : tout homme pieux, austère, fut un Tartuffe. *L'Amphitryon* du sieur de Molière fit l'éloge de l'adultère, et Sosie jetait le ridicule sur Amphitryon (M. de Montespan, le type de l'honneur), pour ne pas souffrir patiemment les visites de Jupiter (Louis XIV) à sa femme,

1. Il avait suivi les Béjards dans tout le midi de la France.

et ne pas se glorifier de voir naître un fils des Dieux dans sa famille (M. le duc du Maine)[1].

Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule.

Ce qu'il y a de plus abaissé dans le génie, c'est de servir les passions des princes ou du peuple aux dépens de la morale et de l'honneur.

Né dans le sein de la bourgeoisie et de la basoche, Boileau fut le second des flatteurs courbés devant le pouvoir absolu de Louis XIV; il ne vivait, il n'écrivait que par sa volonté. Dans ses vers hyperboliques, Boileau s'écrie :

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.

Il travaille par les ordres du monarque et pour servir chacun de ses caprices. Si l'on pénètre bien dans l'esprit de sa satire sur les *Embarras de Paris*, ce n'est qu'une critique contre cette cité mécontente et naguère révoltée. Boileau sert et exalte cette répugnance que Louis XIV eut toujours pour la capitale, et sa résolution invariable d'habiter Versailles. L'*Art poétique*[2] n'est qu'une satire contre la littérature de la Fronde

1. Le marquis de Montespan avait subi son malheur avec dignité; il fut exilé, persécuté, et cette dignité, Molière la tournait lâchement en ridicule. (Voyez mon livre sur *Mlle de la Vallière*.)

2. *Art poétique*, chant III.

et les beaux esprits de la place Royale, littérature spirituelle et française, qui avait brillé avec tant d'éclat.

Le tendre Racine (comme on le nomme encore aujourd'hui) étudie constamment toutes les faiblesses du roi pour y adapter ses héros de planches et de tréteaux : depuis Agamemnon jusqu'à Assuérus, c'est toujours Louis XIV. A côté d'une correction parfaite et de vers admirables, il n'y a ni vérité locale, ni étude sérieuse des temps de la Grèce et de Rome. L'antiquité que reproduit Racine, il la trouve à Versailles ; il introduit ses passions sur la scène ; il caresse les amours du roi : chacune des maîtresses pouvait se reconnaître dans des vers suaves ; et plus tard, la vieille marquise de Maintenon était saluée dans Esther comme la protectrice du peuple de Dieu. On pouvait comparer les tragédies de Racine à des statues grecques qu'on aurait revêtues des habits des courtisans de Louis XIV.

La tragédie, à ce point de vue, avait quelque chose de faux, et le cothurne romain allait mal au talon rouge de Versailles. Chez les anciens les représentations scéniques avaient pour objet de rappeler les traditions et les souvenirs de la patrie ; elles intéressaient ainsi tout un peuple. Chez les nations modernes, qui pouvait

s'attendrir aux déclamations sur la vengeance des Atride, les ruines de Troie, les mœurs de Lacédémone ou de Rome, reproduites par des acteurs en cuirasse de fer-blanc et en casaque de laiton? Ces drames ne pouvaient donc intéresser la cour de Louis XIV que par des allusions à des personnages contemporains, à des situations connues. La comédie elle-même ne pouvait plaire que comme une raillerie, une complaisance, une lâcheté contre les disgraciés de cour. Tout ce qu'il y avait d'attrayant était emprunté aux types éternels de la comédie italienne, aux intrigues amoureuses des saynètes espagnoles : tout ce qui ruisselait de gaieté dans les paroles de Marinette, de Scapin, de Léandre, d'Isabelle, d'Arnolphe, de Sganarelle, venait du théâtre de Bologne, de Naples, de Rome ou de Florence.

En comparant ces œuvres à la littérature de Louis XIII, on reconnaîtra que cette littérature était plus française, réellement supérieure par la couleur et la fantaisie : un esprit vif, étincelant, se révélait dans Bussy-Rabutin, Balzac et Mme de Sévigné; les inimitables *Mémoires de Gramont*, écrits par Hamilton, en conservaient l'empreinte sous le règne de Louis XIV[1]. On

1. Les mémoires de Gramont et les lettres de Mme de Sévigné, publiés sous Louis XIV, n'eurent de succès qu'au milieu du dix-huitième siècle.

trouve cet esprit ravissant chez Mme Deshoulières, tant mêlée à la Fronde par elle-même et par son mari compromis dans les aventures du prince de Condé. Mme Deshoulières, quoique très-flatteuse pour Louis XIV, le Jupiter-colère qu'elle veut apaiser, pleure les temps finis; ses naïves poésies sentent les parfums de l'hôtel Rambouillet. Rien ne peut se comparer à sa charmante idylle :

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.

Cette gracieuse bergerie, toute politique, était pleine d'allusions aux proscriptions royales: Mme Deshoulières, sous la tendre image des brebis dispersées, s'adresse à ses enfants dont le patrimoine avait été dévoré par les loups (le fisc sous Louis XIV) [1]. Fière encore dans sa dis-

1. Œuvres de Mme Deshoulières.

grâce, Mme Deshoulières s'en vengeait quelquefois par des épigrammes contre les poëtes favoris de la nouvelle génération, les mendiants versificateurs de Versailles, heureux et fiers de la protection de Louis XIV; et rien n'est plus spirituel que le jugement en jolis vers qu'elle lançait contre la monotone *Phèdre* de Racine, ses dialogues, ses récits langoureux, ses situations fastidieuses ou ridicules.

Dans un fauteuil doré, Phèdre, tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien;
Sa nourrice lui fait un sermon fort chrétien
Contre l'affreux dessein d'attenter à soi-même.

Hippolyte la hait presque autant qu'elle l'aime :
Rien ne change son cœur, ni son chaste maintien;
La nourrice l'accuse, elle s'en punit bien;
Thésée a pour son fils une rigueur extrême.

Une grosse Aricie au cuir rouge, aux crins blonds,
N'est là que pour montrer deux énormes tetons,
Que malgré sa froideur Hippolyte idolâtre.

Il meurt enfin, traîné par des coursiers ingrats;
Et Phèdre, après avoir pris de la mort-aux-rats,
Vient en se confessant mourir sur le théâtre [1].

Qu'on s'imagine, maintenant, l'effet d'indignation que devait produire sur cette société de

1. L'analyse de *Phèdre* est parfaitement exacte.

poëtes satisfaits, et d'heureux pensionnés de cour, cette ingénieuse critique que lançait sur *Phèdre* les dernières ombres de l'hôtel Rambouillet. Aussi Boileau ne se tint pas de colère: attaquer le chef-d'œuvre de son ami, ne pas trouver admirables les vers sonores, imitatifs:

A peine nous sortions des portes de Trézène,

c'était un crime : comment ne pas proclamer amusantes ces entrées, ces sorties des confidents qui venaient raconter les aventures et la mort d'Hippolyte : c'était l'erreur littéraire de l'antique hôtel de Rambouillet, et Boileau s'en vengea par quelques épigrammes.

Dans les arts, est-ce que la même supériorité n'appartenait pas au règne de Louis XIII? Est-ce que les colossales toiles de Lebrun, ces tapisseries peintes des batailles d'Alexandre valaient les couleurs de Poussin et de Rubens? Les portraits léchés de Mignard pouvaient-ils se comparer aux graves œuvres de Philippe de Champagne, aux splendides ressemblances qui font réfléchir et penser? Le capricieux Callot était relégué par Louis XIV parmi ce qu'il appelait les magots de l'école flamande, les plus belles toiles du monde; et l'on faisait à peine attention à Van Dick, le mélancolique peintre des Stuarts, et à Rubens,

le divin artiste de *la Descente de croix*, de la mère des douleurs, du Christ à la chair morte et déjà presque ressuscitée, de la Madeleine aux cheveux blonds et flottants, agenouillée aux pieds du Sauveur. Si Versailles avait une grandeur, une majesté incontestable, combien était gracieux, svelte, le palais Cardinal, l'hôtel Mazarin avec leur coupole, leurs galeries florentine et romaine, car l'étendue, la magnificence ne constituent pas la beauté. Les églises même construites sous Louis XIII avaient une élégance, une richesse particulières, témoin le Val-de-Grâce, Saint-Paul-Saint-Louis de la rue Saint-Antoine; si les ornements extérieurs étaient simples, l'intérieur paraissait tout orné de marbres aux mille couleurs, et de tableaux de maîtres! Au fond des chapelles latérales on voyait des tombeaux d'une belle sculpture: le trépassé paraissait agenouillé sur la tombe, les mains jointes pour la prière: s'il était gentilhomme ou soldat, il conservait son armure; secrétaire d'État ou magistrat, on le voyait sous sa toge sculptée en pierre; s'il était cardinal, sa robe pourprée était relevée par son rabat de dentelles et le cordon de l'ordre en sautoir, ainsi qu'on voit encore le cardinal de Richelieu à la Sorbonne. Ces tombeaux placés dans les églises ne pouvaient assurer sans doute

l'éternité, mais ils donnaient à l'homme la plus longue mémoire que l'humanité puisse obtenir: la créature en face de Dieu. Les tombes s'harmoniaient mieux avec les chapelles sombres et pieuses qu'avec ces cimetières vaniteux qui exposent théâtralement, sous la protection de quelques stupides symboles, les grandeurs d'un cadavre dévoré par les vers du sépulcre [1].

Si l'idée morale de la charité n'est pas morte dans la société moderne, une grandeur particulière doit se rattacher au règne de Louis XIII [2]. Les deux quartiers Saint-Jacques et le faubourg Saint-Antoine virent s'élever partout des asiles pour les enfants trouvés, des hospices confiés aux sœurs grises pour le service des malades; les missions étrangères furent destinées à porter le nom de France en Orient, en Amérique, dans les Indes. L'esprit cavalier de cette génération intrépide après les guerres civiles s'était jeté dans les découvertes aux lointaines contrées; les flibustiers n'étaient que des vaillants hommes entraînés par le goût des aventures; avec ces

1. On peut voir quelques-unes de ces tombes à Saint-Gervais, Saint-Paul, Saint-Louis. Les tombes de Saint-Roch sont postérieures.

2. Saint Vincent de Paul assista Louis XIII dans ses derniers moments; il avait inspiré la plupart de ses bonnes œuvres. Saint Vincent de Paul fut sous ce règne un homme politique très-important.

francs tireurs partaient des missionnaires qui donnaient un but régulier et définitif à la colonisation; presque toujours en rapport avec les tribus errantes, les jésuites parvenaient à les éclairer, à les civiliser[1], tandis que les pères de la Merci achetaient les esclaves chez les Turcs, les Algériens et les Tunisiens.

Telle était l'œuvre extérieure de cette société! Il y avait aussi des solitudes studieuses ouvertes au chrétien pour réfléchir sur lui-même, et parmi ces fondations, Port-Royal, séjour de prédilection des hautes intelligences. Sous Louis XIII se multipliaient aussi les couvents pour l'éducation des jeunes filles et pour les Madeleines qui revenaient à la morale, à la pénitence. L'état religieux s'étendait; les œuvres et la prière étaient les profondes préoccupations de cette époque dont la grande pensée fut le salut. Les saintes filles vivaient et mouraient à l'abri des passions du monde, et une des plus heureuses fut Mlle de la Fayette, qui sut éviter les déceptions de Mlle de la Vallière, sa chère compagne aux beaux jours des demoiselles d'honneur de la reine.

1. L'établissement connu sous le nom de *Missions* dans le Chili fut un modèle de colonisation. L'ingénieux romancier M. Gustave Aymard en a rendu témoignage.

XIV

LES DERNIERS DÉBRIS DE LA FRONDE

ET DE LA PLACE ROYALE

(1665-1669)

XIV

LES DERNIERS DÉBRIS DE LA FRONDE ET DE LA PLACE ROYALE.

(1665-1669)

On était au temps des plus vives joies et des plus ardentes amours de Louis XIV. Mlle de la Vallière allait donner son premier enfant au roi, plus épris que jamais[1] de sa jeune maîtresse. Molière faisait représenter son *Impromptu de Versailles* et modulait ses vers en l'honneur du tendre amour, au milieu des feux d'artifice et des bosquets de fleurs, où brillait le chiffre de Mlle de la Vallière uni à celui du roi, affront public jeté à la noble et jeune Marie-Thérèse.

Alors au couvent de Chaillot s'éteignait sans

1. Ce fut Mlle de Blois.

remords, sans douleurs, à l'âge de trente-sept ans[1], la chaste Mlle de la Fayette, sœur Angélique en religion; tout ce qui tenait au règne précédent était dédaigné. Louis XIV s'absorbait dans son orgueil, et la reine mère Anne d'Autriche mourait à temps, car son fils osait lui manquer de respect. La place Royale était devenue presque une ville étrangère pour les courtisans de Versailles, tant ses mœurs étaient vieillies dans l'esprit de la nouvelle génération !

La famille de Mlle de la Fayette ne s'éteignait pas tout entière avec sœur Angélique; Marie-Madeleine Roche de la Vergne, comtesse de la Fayette, publiait de romanesques histoires; son père, maréchal de camp, était gouverneur du Havre, et sa mère Marie de Pena ou des Peines appartenait à la généralité d'Aix. (Il y avait dans notre Provence une bonne et vieille châtellenie, et les nobles dames avaient hérité de l'imagination des troubadours.) Mlle de la Vergne, dotée d'une éducation érudite par Mesnage et le P. Rapin[2], délicieuse d'esprit, avait été une des précieuses distinguées de l'hôtel Rambouillet; à vingt-deux ans elle épousa le comte de la Fayette,

1. Le 22 septembre 1665.
2. Mesnage fit beaucoup de vers latins en l'honneur de Mme de la Fayette.

le frère de la pieuse recluse : restée jeune veuve la comtesse de la Fayette fut une des dernières expressions des ruelles de la place Royale ; amie et protectrice des gens de lettres, elle eut pour convives dans son charmant hôtel de la rue Cerisaie, Segrais et la Fontaine ; elle composa en sa douce retraite de Sceaux ses deux romans *la Princesse de Clèves* et *la Duchesse de Montpensier* [1], sujets empruntés aux règnes de François Ier et de Henri II, œuvre au reste de fantaisie, où les noms historiques sont seuls respectés dans une série d'épisodes amoureux et galants, un peu à la manière de Mlle de Scudéry, avec moins d'imagination et de hardiesse, et quelque chose de moins chevaleresque que dans l'empire du *Tendre*.

La comtesse de la Fayette vécut dans la société inquiète et rêveuse du duc de la Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, couvert de blessures, portant au cœur une cicatrice plus profonde, en souvenir de la Fronde, temps glorieux pour lui : on souffre plutôt des déceptions de la vie que des douleurs matérielles : le livre tout chagrin de la Rochefoucauld est le cri de douleur des grands blessés de la place Royale.

1. On attribua les romans de Mlle de la Fayette à la collaboration de Segrais, fort savant, mais dépourvu d'imagination. C'est à tort.

Mlle de la Fayette aimait Port-Royal et sa solitude savante; sa constante amie fut Mme de Sévigné : elle pleura comme elle la disgrâce de Fouquet; il y a dans les communes opinions des sympathies profondes que les circonstances et les temps ne changent pas. Les frondeurs savaient bien qu'avec Fouquet ils perdaient leur dernier ami, et, par un mouvement naturel, tous prenaient parti pour le surintendant proscrit à cause des ressentiments de Louis XIV contre la Fronde[1].

Les lettres de Mme de Sévigné peuvent donner une idée de cette société intermédiaire qui n'est plus la place Royale, mais qui en garde les spirituelles aigreurs. Mme de Sévigné admirait fort Louis XIV sans l'aimer jamais; pleine de joie et d'orgueil d'avoir dansé avec le roi, elle n'en conserve pas moins ses libres paroles sur les maîtresses : Mme de Montespan, de Fontanges, et même sur Mme de Maintenon ; elle avait connu et aidé Mlle d'Aubigné, si pauvre, si abaissée par la fortune ; elle avait su quelques unes des anecdotes un peu osées sur la vie de Mme Scarron, sur le salon jaune de Ninon de Lenclos et les amours de Villarceaux, ainsi que ceux du chevalier de Méré. Mme de Sévigné ne pouvait pas

1. Voir mon travail sur *Mlle de la Vallière.*

avoir un grand respect pour celle que la place Royale appelait encore d'un ton railleur Mme de Maintenant[1], comme pour dire que son règne n'aurait pas de durée et qu'il y aurait un lendemain.

Ce caractère d'opposition, Mme de Sévigné le garda toute sa vie. Durant son séjour en Bretagne, elle ne visita que les chefs des États, les vieux membres de la cour malcontente, qui lui rappelaient les grands jours du parlement de Paris sous le président Molé; les gentilshommes bretons étaient toujours inquiets, murmurants. Quand Mme de Sévigné vint en Provence auprès de sa fille, à Grignan, à Aix et à sa propriété de la Capelette, embaumée de fleurs, près du pont de Vivaux[2], elle ne se lia qu'avec les vieux barons indépendants de Provence : les Castellane, les Pontevès, qui s'étaient mêlés avec notre famille à la fronde provençale. Quand une opinion n'est même plus qu'un souvenir, elle distingue et cherche ses anciens amis : avec eux seuls elle se complaît et se confie.

Si, comme Mme de Sévigné, Mlle de Scudéry

1. On peut lire dans une de ses lettres avec quel étonnement elle parle des étiquettes orgueilleuses de Mme de Maintenon.

2. A quelques pas de l'Huveaume, petite rivière où nous avons nous-même une propriété.



admirait la gloire de Louis XIV, respectable et vieille fille, elle n'avait jamais assisté aux fêtes de Versailles, ni applaudi aux royales faveurs; ses visites étaient rares: quelquefois, dans la cour d'honneur, près du vaste escalier, on voyait s'arrêter un antique carrosse (mode Louis XIII); Mlle de Scudéry se faisait annoncer : elle venait solliciter la grâce de quelques-uns de ses amis ou les pensions des exilés. Louis XIV la recevait avec une douce déférence : le roi aimait la pureté de son cœur, la haute galanterie de ses façons et de ses héros de romans, et surtout cette vie galante et virginale par le cœur et chevaleresque par la pensée [1].

Ninon de Lenclos n'était pas reçue à Versailles, et pourtant elle n'était pas en disgrâce; par une singularité assez étrange, il se trouvait que les ruelles de la place Royale, délaissées par les courtisans, trouvaient auprès de Louis XIV un interprète tout-puissant; Mme de Maintenon n'avait-elle pas été autrefois l'amie, la protégée de Ninon? et il y aurait eu trop d'ingratitude à l'oublier! La favorite très-habile, aujourd'hui convertie, tenait compte de la discrétion de

1. Mme de Maintenon, qui ne se levait plus pour personne, allait au-devant de Mlle de Scudéry. C'était un hommage à sa vieille amie de la place Royale.

Ninon de Lenclos; ce n'était qu'avec les plus intimes confidents que la courtisane impénitente parlait des services qu'elle avait rendus à Mme Scarron dans ses relations de galanterie. Aussi la cour laissait-elle Ninon s'éteindre dans ses ridicules prétentions de jeunesse et de philosophie épicurienne. Le temps de la Fronde finissait par deux vieilles filles amoureuses, Ninon de Lenclos et la grande Mademoiselle, véritable folle qui épousait le duc de Lauzun, fortune inespérée pour un gentilhomme : l'Épopée se couronnait par un conte de Boccace.

Et cependant on ne peut nier qu'un certain prestige ne s'attachât toujours à la beauté, à l'esprit de Mlle Ninon de Lenclos; elle avait gardé pour ami ce mauvais sujet, charmant rimeur d'occasion, Chapelle, l'ami de Bachaumont! Eh bien, ce poëte insouciant consacrait des vers et des ballades à la beauté, aux grâces de Ninon, à sa rue des Tournelles :

Vous dans qui le plus beau des dieux
Voulut si pleinement répandre
Son aimable et son gracieux ;
Vous dont le luth harmonieux
Fait que tous, et jeunes et vieux,
Sont à vous, à vendre et dépendre ;
Comme, en sa mort mélodieux,
Chante un cygne aux bords du Méandre,

Je viens, en mourant, vous apprendre,
Par ces vers peut-être ennuyeux,
Que mon cœur ne s'est pu défendre
De tout ce qu'il a su trop prendre
Et par l'oreille et par les yeux.

C'est qu'en effet la grâce, l'esprit de Ninon de Lenclos étaient incomparables; elle avait des réponses, des reparties d'une certaine insolence spirituelle et d'un grand cynisme de morale. Les mots célèbres : « Ah! le bon billet qu'a la Châtre, » je le répète, étaient la profession de foi d'une courtisane éhontée qui érige l'infidélité en théorie attrayante. On citait des vers de Ninon pleins d'à-propos adressés au grand prieur de Vendôme, ce sale voluptueux qui dans son dépit lui avait écrit :

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes faibles appas;
Mon amour te prêtait des charmes,
Ingrate, que tu n'avais pas.

Et Ninon répondait avec sa verve gaie, pimpante, malicieuse :

Indigne de tes feux, indigne de tes larmes,
Tu renonces sans peine à mes faibles appas;
Si ton amour prêtait des charmes,
Pourquoi n'en empruntais-tu pas?

Rien n'était, certes, mieux appliqué que ces

vers adressés au duc de Vendôme, ce cynique philosophe du Temple, sale de la tête aux pieds. Quand Ninon vieillit, les épigrammes roulèrent sur son âge, et on ne l'épargnait pas.

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si souvent elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu;
Car, à bien compter son âge,
Elle peut avoir vécu
Avec ce grand personnage.

Le seul des amis de Ninon qui jamais ne lui avait caché la vérité, c'était Saint-Évremont exilé. Encore éprise de lui, elle lui écrivait de revenir à Paris, et qu'il la retrouverait jolie comme dans ses beaux jours. Saint-Évremont répond par cette maxime si juste : « Lorsque deux amants se sont connus jeunes et beaux, il ne faut pas qu'ils se revoient vieux et fatigués, s'ils veulent conserver de gracieuses illusions. » Cette correspondance avec Ninon a un charme particulier de philosophie et de vérité. Saint-Évremont lui écrit encore : « Il y a plus d'un an que je demande de vos nouvelles à tout le monde et personne ne m'en apprend. M. de la Bastide m'a dit que vous vous portiez fort bien; mais il ajoute que si vous n'avez plus tant d'amants,

vous êtes contente d'avoir beaucoup d'amis. La fausseté de la dernière nouvelle me fait douter de la vérité de la première. Vous êtes née pour aimer toute votre vie. Les amants et les joueurs ont quelque chose de semblable : qui a aimé aimera. Si l'on m'avait dit que vous êtes dévote, je l'aurais pu croire : c'est passer d'une passion humaine à l'amour de Dieu et donner à son âme de l'occupation; mais ne pas aimer est une espèce de néant qui ne peut convenir à votre cœur :

« Ce repos languissant ne fut jamais un bien;
« C'est trouver sans mourir l'état où l'on n'est rien. »

Ninon reste la petite gazette de cour de Saint-Évremont, elle lui rapporte les nouvelles de ses anciens amis de la Fronde; car il aime à s'entretenir des souvenirs de la bonne *régence.* Ninon lui apprend la mort du brave Gramont, et le mariage du duc de Lauzun avec la grande Mademoiselle, le gros événement de cette époque : « On m'a rendu dans le mois de décembre. la lettre que vous m'avez écrite le 14 octobre Elle est un peu vieille; mais les bonnes choses sont agréablement reçues, quelque tard qu'elles arrivent. Vous êtes sérieuse, et vous plaisez, vous donnez de l'agrément à Sénèque, qui n'est pas accoutumé d'en avoir; vous vous dites vieille

avec toutes les grâces de l'humeur et de l'esprit des jeunes gens. J'ai une curiosité que vous pourrez satisfaire : quand il vous convient de parler de votre jeunesse, le souvenir du passé ne vous donne-t-il point de certaines idées aussi éloignées de la langueur, de l'indolence que du trouble de la passion? Ne sentez-vous point dans votre cœur une opposition secrète à la tranquillité que vous pensez avoir donnée à votre esprit?

Mais aimer et vous voir aimée
Est une douce liaison
Qui dans votre cœur s'est formée
De concert avec la raison.
D'une amoureuse sympathie
Il faut pour arrêter le cours
Arrêter celui de nos jours;
Sa fin est celle de la vie :
Puissent les destins complaisants
Vous donner encore trente ans
D'amour et de philosophie. »

Ninon admettait avec un peu de résistance, et sous les formes les plus charmantes, les pensées de son ancien amant : « J'apprends avec plaisir que mon âme vous est plus chère que mon corps, et que votre bon sens vous conduit toujours au meilleur port. Le corps, à la vérité, n'est plus digne d'attention, et l'âme a encore

quelque lueur qui la soutient et qui la rend sensible au souvenir de son ami. »

Quand on voit tant de grâce, tant d'esprit, tant de libres pensées, on se demande si cette école si française qui produisit Bussy-Rabutin, Mme de Sévigné, Saint-Évremont, Hamilton, n'était pas plus délicieusement attrayante que les vers classiques de Racine, de Boileau. On peut dès lors s'expliquer très-bien comment Mme de Sévigné avait si peu d'admiration pour l'*Iphigénie*, écrite en vers si réguliers, si coulants, qu'un artiste pouvait les réciter sans déranger un muscle du visage et secouer une mèche de ses cheveux sur le front.

La petite émigration française en Angleterre qui domina l'époque des Stuarts garda longtemps l'esprit de la Fronde. A la cour de Versailles il n'était plus de libres pensées ; étonnés, éblouis, les courtisans devaient se prosterner devant le roi. Les vrais gentilshommes, au caractère un peu fier, se groupaient autour de la marquise de Sévigné, de Mme de Sablé, de la duchesse de Bouillon. La Fontaine était un vieux frondeur. La Rochefoucauld un grognon de la place Royale, colère contre le genre humain parce que les affaires de la Fronde n'avaient pas réussi. Souvent on grandit ses griefs particu-

liers jusqu'à en faire une question générale de patriotisme.

Au moins Marion Delorme était morte à temps. Après avoir vécu en belle amoureuse, elle eut le double avantage de s'éteindre jeune dans la plénitude de sa grâce, et de se repentir avant la mort. Une courtisane surannée est toujours ridicule et parfois hideuse, et lorsqu'elle blasphème encore comme Ninon, elle ressemble à ces vieilles damnées aux traits hâves, aux chairs pendantes et flétries (que le Giotto a placées dans son œuvre immense du Campo-Santo de Pise) et qu'un serpent enlace et mord dans la chair qui a péché. Marion Delorme, atteinte à trente-trois ans, confessa ses fautes et s'en repentit amèrement; les bons religieux minimes, ses voisins, qui pardonnaient beaucoup, prièrent autour de son corps exposé sur un lit de parade, une couronne blanche au front[1]. Le journaliste Lorret, dans sa gazette en vers toujours fort à la mode, mentionne la mort de Marion Delorme comme un événement considérable pour la place Royale.

La pauvre Marion Delorme,
De si rares et plaisantes formes,

1. *Historiettes* de Tallemant des Réaux, qui se moque du symbole de pureté que les religieux minimes avaient placé sur le cercueil de Marion Delorme.



A laissé ravir au tombeau
Son corps si plaisant et si beau.

Du vieil et noble hôtel Rambouillet, il restait encore dans le charme de son talent la muse précieuse dont j'ai parlé, Antoinette de la Garde Deshoülières, élevée auprès d'Anne d'Autriche dans les idées raffinées des romans de la Calprenède et de Scudéry. Le seigneur de Deshoulières, tout à fait voué au prince de Condé, l'avait suivi dans son exil, et sa jeune femme vint le joindre à Bruxelles. Là commença pour Mme Deshoulières sa vie de poésie douce et mélodieuse; elle chanta les bergeries, les champs fleuris, les campagnes verdoyantes[1]. Mêlée à quelques intrigues politiques, un moment enfermée au château de Vilvorde, Mme Deshoulières fut enlevée par son mari dans un acte de courage; elle rentra en France et fut présentée à Louis XIV par le chancelier le Tellier. Tout était si changé à la cour! Les Condé n'étaient

1. Les œuvres de Mme Deshoulières ont été recueillies, ainsi que celles de sa fille; elles eurent un grand succès au siècle dernier. Mme Deshoulières resta toujours fidèle à l'amitié du prince de Condé.

Qui peut empêcher le retour
De ce jeune héros si cher à ma mémoire?
Hélas! n'a-t-il donc pas fait assez pour la France,
Et ne doit-il rien à l'amour?

plus chefs de parti, mais princes du sang fort soumis et apaisés; prosateurs et poëtes, tous célébraient le roi; et Mme Deshoulières publia ses idylles mollement gracieuses dans le *Mercure de France* : elle fut fidèle à la bonne amitié des deux Corneille, du duc de Montausier, de Bussy-Rabutin, de la Fontaine, des ducs de la Rochefoucauld, de Vivonne; elle ne se laissa point éblouir par la renommée des trois poëtes admirés de la cour : Boileau, Molière, Racine, qui avaient attaqué sans retenue la vieille société frondeuse. Mme Deshoulières rendit critique pour censure; elle railla ces monotones déclamations que Racine avait semées dans ses tragédies; elle n'y trouvait ni action ni force, mais des récits ampoulés, des descriptions empruntées à Sénèque ou à Eschyle : nul sentiment réel; une vérité historique de convention, comme on la trouve dans les toiles de Lebrun où Alexandre est peint sous les traits de Louis XIV. Boileau voulut venger son ami Racine en décrochant des traits un peu lourds sur Mme Deshoulières.

. . . . C'est une précieuse,
Reste de ces esprits jadis si renommés,
Que d'un coup de son art Molière a diffamés.

Boileau disait vrai! Molière avait lâchement

diffamé, pour plaire au roi, la vieille société de la place Royale, comme il avait bafoué, sous les traits de M. de Pourceaugnac, la noblesse provinciale du Midi. Tout ce qui, parmi les gentilshommes, avait un peu d'âme, de cœur, de liberté, se retira de la cour pour vivre dans ses châteaux de province et essayer quelques timides résistances aux États de Bretagne, de Languedoc, de Provence et d'Auvergne. Ces tentatives se continuèrent après Louis XIV. La noblesse provinciale mal vue à Versailles servait dans les régiments avec les grades souvent inférieurs, et les plus braves parmi ces gentilshommes parvenaient à peine au rang de mestre de camp de cavalerie ou d'infanterie. Cette noblesse s'en vengea à l'assemblée des notables et aux États généraux de 1789.

XV

LES DESTINÉES

DU MARAIS ET DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE

(1714-1860)

XV

LES DESTINÉES DU MARAIS ET DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE.

(1714-1860)

Après la mort de Louis XIV, il ne fut plus question du Marais, de la place Royale, même comme lieu de distraction et de mode. Le faubourg Saint-Germain venait de s'élever avec ses larges rues et ses splendides hôtels. Sous la Régence, après le système de Law, toute la finance s'était portée dans l'espace des Petits-Champs, entre la place Vendôme et la place des Victoires. La gracieuse influence de la marquise de Pompadour, la belle artiste, avait favorisé la construction du faubourg Saint-Honoré, depuis l'Élysée, sa demeure favorite, jusqu'aux hôtels de la rue Royale et de la place Louis XV. Plus

tard s'éleva la chaussée d'Antin, les rues de Provence et d'Artois sous Louis XVI[1].

Le Marais, solitaire toujours, conservait son caractère de gravité, de grandeur : au centre brillait l'hôtel de Rohan-Soubise, antique manoir des Clissons, et que le prince de Soubise, si brave, si élégant, avait orné de la plus belle cour du monde, entouré d'une colonnade à la façon de la place Saint-Pierre de Rome, et puis de jardins magnifiques. La rue des Francs-Bourgeois et les rues environnantes comptaient les hôtels Caumont-Laforce, Lamoignon, Molé, de Mesme, Lepelletier de Saint-Fargeau; le couvent des Blancs-Manteaux s'étendait jusqu'à la Vieille rue du Temple. Le Temple, demeure presque royale sous le duc de Vendôme (le grand prieur), réunissait les beaux esprits, philosophes et gourmands. On peut voir encore à Versailles une petite aquarelle qui reproduit les délicieux salons du Temple, pleins de beaux gentilshommes et de marquises qui soupent au cliquetis des verres, aux doux sons de la musique. Les meubles appartiennent à l'époque de Louis XV, fauteuils ovales, *bonheur du jour*, pa-

1. En 1778. C'est aujourd'hui la rue Laffitte, comme la rue Charles X est devenue la rue Lafayette. N'y aurait-il pas justice à restituer les vieux noms?

rure de la Régence, dessus de porte de Boucher et de Watteau; les femmes ont des déshabillés à grands ramages, coiffures élevées; les hommes en habits de taffetas, boutons en diamants, jabots de dentelles, perruques poudrées, avec la petite bourse pour retenir les cheveux, modes de la fin du règne de Louis XV.

Non loin du Temple se développait la rue Saint-Louis, nouvellement bâtie, la grande voie du Marais; les remparts étaient démolis depuis 1735, des maisons s'élevaient sur le nouveau boulevard entre les rues du Pas-de-la-Mule et du Pont-aux-Choux. Un de ces hôtels devint célèbre par la demeure de Cagliostro, l'être étrange qui enivrait tout Paris[1]. Les philosophes attaquaient la vieille foi et ils croyaient aux prodiges des charlatans; la croyance est au fond de toutes les âmes; c'est un besoin de notre nature; on niait les miracles et l'on s'agenouillait devant les prodiges; on rejetait les paroles des apôtres pour accourir aux parades des bateleurs. En prolongeant le boulevard on trouvait la maison originale de Beaumarchais, une longue voûte conduisait à un jardin suspendu sur le boulevard jusqu'à la Bastille, encore debout avec

1. Cet hôtel avec terrasse a été récemment démoli.

ses tours élevées, ses vertes pelouses, ses fossés remplis d'eau, ses ormes et ses marronniers. Dans cette riche maison de Beaumarchais on avait entendu, pour la première fois, la chanson de Rosine, dans *le Barbier de Séville*, et ce babillage castillan, au son des mandolines, qui enchantaient la vieille société.

Sur l'autre côté du boulevard, avec façade sur la rue des Tournelles, se conservaient les vestiges de l'appartement de Ninon de Lenclos; quelques vieilles dévotes philosophiques y faisaient cercle autour des robes antiques, des fleurs fanées qui jadis avaient orné la courtisane morte incrédule, et les maximes d'Épicure aux lèvres[1]. La philosophie a ses ermitages et ses reliques; les voyageurs qui passaient à Ferney n'allaient-ils pas cueillir les feuilles des arbres que Voltaire avait plantés? et longtemps l'Ermenonville de Rousseau devint un lieu de pèlerinage. De cette maison des Tournelles, Ninon de Lenclos descendait chaque jour à la place Royale pour visiter ses plus anciennes amies, Mlle de Scudéry, Mme de Sévigné, Mme de la Fayette, toutes déjà assez avancées

1. La maison de Ninon conserve des sculptures et peintures; elle est encore belle parmi les constructions modernes.

dans la vie pour parler de leur passé comme d'une chronique des vieux temps.

Par l'une des petites arcades de la place Royale on arrivait à la rue Saint-Antoine, aussi embellie de vastes hôtels avec les noms de Guise, Sully, d'Ormesson, etc., jusqu'au couvent des filles Sainte-Marie, lieu de retraite pour les précieuses de la place Royale et qui abritait les cercueils de leur famille. Ces cercueils (ceux des Sévigné par exemple) sont pêle-mêle dans les caves de l'église, aujourd'hui temple réformé; à quelque foi qu'on appartienne, le culte des morts devrait être respecté. Hélas! un jour que je recherchais les vestiges de la Fronde, j'entrai dans ce temple : sur l'escalier des morts le concierge faisait sa cuisine; une partie du caveau était transformée en salle de bains. Douloureusement affecté de ces profanations, je courus me réfugier au milieu de cette riche bibliothèque de l'Arsenal, que le marquis de Paulmy[1] avait recueillie avec un soin si particulier dans ses voyages en Italie, à Venise surtout, et achetée en 1785 par M. le comte d'Artois.

D'une de ses fenêtres[2], je contemplais à l'ex-

1. De la famille d'Argenson.

2. Ces fenêtres avaient alors des balcons à moitié ruinés.

trémité de l'île Saint-Louis, l'hôtel Lambert, propriété moitié parlementaire, moitié financière, pleine de peintures de maîtres renommés, et en tête de tous, Lebrun. L'île Saint-Louis s'était peuplée; elle comptait autant de maisons que les plus antiques rues du Marais, et par le nouveau pont Marie, les riches bourgeois de l'île pouvaient aller s'asseoir aux bancs de l'œuvre à Saint-Paul, à Saint-Gervais.

Un jour, toute cette population paisible fut secouée par le tocsin et le canon : une multitude de clercs de basoche, de gardes françaises débandées, avocats sans cause, foule effrénée, s'était jetée sur la Bastille; que venaient-ils faire là ? Qu'avait de commun la Bastille, prison des gentilshommes, avec la colère des bourgeois et du populaire? Tout le Marais fut réveillé comme au temps de la Fronde; il se trouvait que le chef de cette multitude portait un nom cher à la place Royale. Le marquis de la Fayette voyait briller parmi les médaillons de sa famille l'image de la douce recluse des couvents de la rue Saint-Antoine.

Durant la Révolution, le Marais resta paisible en contemplation devant les événements comme un bourgeois pacifique, l'habit vert pomme, le parapluie en main, assistant à une querelle de

peuple sans s'y mêler. Un jour seulement, le Marais fut très-affecté, quarante-sept grands noms de la haute magistrature montaient sur l'échafaud de la barrière du Trône, et presque tous habitaient l'antique quartier ; leurs hôtels furent confisqués, vendus à vil prix ou partagés entre les heureux de la Révolution. Le directeur Barras devint possesseur des deux plus beaux hôtels de la rue des Francs-Bourgeois. Les couvents se transformèrent en caserne : le Petit-Musc, les Minimes de la place Royale, les voisins de Marion Delorme. Le vœu de Diderot fut accompli.

Sous l'Empire, le Marais fut délaissé comme une terre d'ancien régime ; les promeneurs ne dépassaient pas le jardin Turc, les théâtres gais et forains du boulevard du Temple, le *Cadran bleu* chéri de l'officier. Dès qu'on entrait dans la rue Boucherat, l'herbe croissait dans la rue, la mousse s'entremêlait aux escaliers et aux portes fermées : un fiacre toutes les heures, quelques rares voitures bourgeoises d'un autre siècle, des groupes de femmes et d'enfants à la place Royale, la chèvre broutant comme en pleine campagne dans les fossés de la Bastille. Tel était l'aspect du Marais sous l'Empire, lorsque la Restauration vint apporter un autre élé-

ment de vie : le commerce de Paris avait considérablement grandi ; il lui fallait des dépôts, des magasins ; on chercha des hôtels vastes, des loyers bon marché, et le Marais fut choisi. A l'île Saint-Louis, les vins furent destinés. Aux antiques rues du Temple, du Grand-Chantier, les objets d'art, les bronzes, les joujoux d'enfants comme à Nuremberg. Les vastes cours qui, sous le vieux régime, voyaient les carrosses de la magistrature, la chaise à porteurs, des marquises à glaces à panneaux d'or, s'emplirent de charrettes bruyantes, des barriques empilées et des caisses en bois raboteux ; de vastes escaliers, des rampes de marbre ornent encore des vestibules découpés en magasin. A travers les caisses et les barriques, aujourd'hui brillent quelques fragments de lambris, des dessus de porte, œuvres de Watteau, des bergers à houlettes, en culotte de satin. Les grands laquais ont disparu ; avec eux les vieux intendants poudrés ; et la voix stridente du travailleur remplace les propos un peu impertinents des Frontins et des Lajeunesse. Ainsi, tout se transforme dans la marche des âges.

Quand la nuit a jeté ses ombres sur Paris, je me surprends seul à visiter les quartiers du Marais en partant des Tournelles, de la place

Royale, les rues des Beautreillis, des Lions-Saint-Paul, l'Arsenal jusqu'aux Blancs-Manteaux et à la rue de l'Homme-Armé; mille ombres gracieuses apparaissent devant moi, Cinq-Mars accourant à cheval au rendez-vous de Marion Delorme, Ninon recevant de beaux gentilshommes : Sévigné aux grands coups d'épée, Saint-Évremont, Bussy-Rabutin, et Scarron, le pauvre malade de la reine, Scudéry, la Calprenède. Le Marais se peuple des souvenirs du passé, et j'avoue que ces pèlerinages valent pour moi les plus belles soirées du monde vivant.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

